This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 159 e. 7

Gabrielle

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE.

TOME SIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE

SAINT-PIERRE,

MISES EN ORDRE ET PRÉCÉDÉES DE LA VIE DE L'AUTEUR,

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

. . . . Miseris succurrere disco.
ÆN., lib. I.

ÉTUDES DE LA NATURE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-MARVIS, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 3.

M. DCCC. XX.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
24 JUN 1952
UNIVERSITY OF OXFORD

ÉTUDES

DE

LA NATURE.

SUITE DE L'ÉTUDE ONZIÈME.

APPLICATION DE QUELQUES LOIS GÉNÉRALES DE LA NATURE AUX PLANTES.

HARMONIES ANIMALES DES PLANTES.

La nature, après avoir établi sur un sol formé de débris, insensible et mort, des végétaux doués des principes de la vie, de l'accroissement et de la génération, a ordonné à ceux-ci des êtres qui avaient, avec ces mêmes facultés, la puissance de se mouvoir, des convenances pour les habiter, des passions pour s'en nourrir, et un instinct pour en faire le

choix : ce sont les animaux. Je ne parlerai ici que des relations les plus communes qu'ils ont avec les plantes ; mais si je m'occupais de celles que leurs tribus innombrables ont avec les éléments, entre elles-mêmes, et avec l'homme, quelle que soit mon ignorance, j'ouvrirais une multitude de scènes encore plus dignes d'admiration.

La nature, dans un ordre tout nouveau, n'a point changé ses lois ; elle a établi les mêmes harmonies et les mêmes contrastes, des animaux aux plantes, que des plantes aux éléments. Il paraîtrait naturel à notre faible raison, et conséquent aux grands principes de nos sciences, qui donnent tant de puissance aux analogies et aux causes physiques, que tant d'êtres sensibles qui naissent au milieu de la verdure, en fussent à la longue affectés. Les impressions de leurs parents, jointes à celles de leur enfance, qui servent à expliquer tant de choses dans le genre humain, se fortifiant en eux, de générations en générations, par de nouvelles teintes, on devrait voir, à la longue, des bœufs et des moutons verts comme le pré qui

les nourrit. Nous avons observé, dans l'Étude précédente, que comme les végétaux étaient détachés de la terre par leur couleur verte, les animaux qui vivent sur la verdure s'en distinguent à leur tour par des couleurs rembrunies, et que ceux qui vivent sur les écorces sombres des arbres, ou sur d'autres fonds obscurs, sont revêtus de couleurs brillantes, et quelquefois vertes.

Nous remarquerons à ce sujet, que plusieurs espèces d'oiseaux, qui vivent aux Indes, dans les feuillages des arbres, comme la plupart des perroquets, beaucoup de colibris, et même des tourterelles, sont du plus beau vert; mais indépendamment des taches et des marbrures blanches, bleues ou rouges, qui distinguent leurs différentes tribus, et qui les font apercevoir de loin dans les arbres, la verdure brillante de leur plumage les détache très-avantageusement de la verdure sombre et rembrunie de ces forêts méridionales. Nous avons vu que la nature employait ce moyen général, pour affaiblir les reflets de la chaleur; mais pour ne pas confondre les objets de son tableau, si elle a

rembruni le fond de la scène, elle a rendu les habits des acteurs plus éclatants.

Il paraît qu'elle a réparti les espèces d'animaux les plus agréablement colorés, aux espèces de végétaux dont les fleurs sont le moins apparentes, comme une compensation. Il y a bien moins de fleurs brillantes entre les tropiques, que dans les zones tempérées ; et en récompense, les insectes, les oiseaux, et même des quadrupèdes, comme plusieurs espèces de singes et de lézards, y ont les couleurs les plus vives. Lorsqu'ils se posent sur les végétaux qui leur sont propres, ils y forment les plus beaux contrastes et les harmonies les plus aimables. Je me suis quelquefois arrêté, aux Iles, à considérer de petits lézards qui vivent sur les écorces des arbres, où ils prennent des mouches. Ils sont du plus beau vert pomme, et ils ont sur le dos des espèces de caractères du rouge le plus vif, qui ressemblent à des lettres arabes. Lorsqu'un cocotier en avait plusieurs dispersés le long de sa tige, il n'y avait point d'obélisque égyptien, de porphyre, avec ses hiéroglyphes, qui me parût aussi mystérieux et aussi

magnifique. [1] J'y ai vu aussi des volées de petits oiseaux, appelés cardinaux, parce qu'ils sont tout rouges, se reposer sur des buissons dont la verdure était noircie par le soleil, et les faire paraître comme des girandoles de lampions. Le P. Du Tertre dit qu'il n'y a point, aux Antilles, de spectacle plus brillant que de voir des compagnies d'aras s'abattre au sommet d'un palmiste. Le bleu, le rouge et le jaune de leur plumage, couvrent les rameaux de l'arbre sans fleurs, du plus superbe émail. On voit des harmonies à-peu-près semblables dans nos climats. Le chardonneret, à tête rouge et aux ailes bordées de jaune, paraît de loin, sur un buisson, comme la fleur du chardon où il est né. Quelquefois on prend des bergeronnettes couleur d'ardoise, qui se reposent aux extrémités des feuilles d'un roseau, pour des fleurs d'iris.

Il serait fort curieux de rassembler un grand nombre de ces oppositions et de ces analogies. Elles nous meneraient à trouver la plante qui convient le mieux à chaque animal. Les naturalistes ne se sont point occupés de ces convenances; ceux qui ont écrit l'his-

toire des oiseaux, les ont classés par les pieds, les becs et les narines. Quelquefois ils parlent des saisons où ils paraissent, mais presque jamais des arbres où ils vivent. Il n'y a que ceux qui, faisant des collections de papillons, sont souvent obligés de les chercher dans l'état de nymphe ou de chenille, qui ont quelquefois distingué ces insectes par les noms des végétaux où ils les ont trouvés. Telles sont les chenilles du tithymale, du pin, de l'orme, etc., qu'ils ont reconnues pour être particulières à ces végétaux. Mais il n'y a point d'animal qu'on ne puisse rapporter à une plante qui lui est propre.

Nous avons divisé les plantes en aériennes, en aquatiques, en terrestres, comme les animaux le sont eux-mêmes, et nous avons trouvé dans les deux classes extrêmes, des concordances constantes avec leurs éléments. On peut encore les diviser en deux classes, en arbres et en herbes, comme les animaux le sont aussi en quadrupèdes et en volatiles. La nature ne rapproche pas les deux règnes en consonnances, c'est-à-dire, en attachant les grands animaux aux grands végé-

taux; mais elle les réunit par des contrastes, en faisant accorder la classe des arbres avec celle des petits animaux, et celle des herbes avec les grands quadrupèdes; et par ces oppositions, elle donne des convenances de protection aux faibles, et de commodité aux puissants.

Cette loi est si générale, que j'ai remarqué que par tout pays où les espèces de graminées sont peu variées, celles des quadrupèdes qui y vivent sont peu nombreuses, et que là où les espèces d'arbres sont multipliées, celles des volatiles le sont pareillement. C'est ce dont on peut s'assurer par les herbiers de plusieurs endroits de l'Amérique, entre autres par ceux de la Guiane et du Brésil, qui présentent peu de variétés dans les graminées, et qui en offrent un grand nombre dans les arbres. On sait que ces pays ont en effet peu de quadrupèdes naturels, et qu'ils sont au contraire peuplés d'une infinité d'oiseaux et d'insectes.

Si nous jetons un coup-d'œil sur les rapports des graminées aux quadrupèdes, nous trouverons que malgré leur contraste appa-

rent, il y a entre eux une multitude de convenances réelles. Le peu d'élévation des graminées les met à la portée des mâchoires des quadrupèdes, dont la tête est dans une situation horizontale, et souvent inclinée vers la terre. Leurs gerbes déliées semblent faites pour être saisies par des lèvres larges et charnues; leurs tendres tiges, facilement tranchées par des dents incisives; leurs semences farineuses, aisément broyées par des dents molaires. D'ailleurs, leurs touffes épaisses et élastiques sans être ligneuses, présentent de molles litières à des corps pesants.

Si au contraire nous examinons les convenances qu'il y a entre les arbres et les oiseaux, nous verrons que les branches des arbres sont facilement embrassées par les pieds à quatre doigts de la plupart des volatiles, que la nature a disposés de façon qu'il y en a trois en avant et un en arrière, afin qu'ils pussent les saisir comme avec des mains. De plus, les oiseaux trouvent, dans les divers étages des feuilles, des abris contre la pluie, le soleil et le froid, à quoi contribuent encore les épaisseurs des troncs. Les trous qui se forment

sur ceux-ci, et les mousses qui y croissent, leur donnent des logements pour faire leurs nids, et des matelas pour les tapisser. Les semences rondes ou allongées des arbres, sont proportionnées à la forme de leurs becs. Ceux qui portent des fruits charnus, logent des oiseaux qui ont les becs pointus ou courbés comme des pioches. Dans les îles des pays situés entre les tropiques, et le long des grands fleuves de l'Amérique, la plupart des arbres maritimes et fluviatiles, entre autres, plusieurs espèces de palmiers, portent des fruits revêtus de coques très-dures, afin qu'ils puissent flotter sur les eaux qui les ressèment au loin; mais leur enveloppe ne les met pas à couvert des oiseaux. Les diverses tribus des perroquets qui les habitent, et dont je crois qu'il y a une espèce répartie à chaque espèce de palmier, trouvent bien le moyen d'ouvrir leur graine avec des becs crochus, qui percent comme des alênes et qui pincent comme des tenailles.

La nature a encore ordonné des animaux d'un troisième ordre, qui trouvent dans l'écorce ou dans la fleur d'une plante, autant

de commodités qu'un quadrupède en a dans une prairie, ou un oiseau dans un arbre entier; ce sont les insectes. Quelques naturalistes les ont divisés en six grandes tribus, qu'ils ont caractérisées, suivant leur coutume, quoique assez inutilement, par des noms grecs. Ils les classent en insectes coléoptères ou à étuis, comme les scarabées, tels que nos hannetons; en hémiptères ou à demi-étuis, comme les gallinsectes, tels que le kermès; en tétraptères ou à quatre ailes farineuses, comme les papillons; en tétraptères qui ont quatre ailes nues, comme les abeilles; en diptères ou à deux ailes nues, comme les mouches communes; et en aptères ou sans ailes, comme les araignées. Mais ces six classes ont une multitude de divisions et de subdivisions qui réunissent les espèces d'insectes de formes et d'instincts les plus disparates, et qui en séparent beaucoup d'autres qui ont d'ailleurs entre elles beaucoup d'analogie.

Quoi qu'il en soit, cet ordre d'animaux paraît particulièrement affecté aux arbres. Pline observe que les fourmis sont très-friandes des

graines du cyprès. Il dit qu'elles attaquent les cônes qui les renferment, quand ils s'entr'ouvrent dans leur maturité, sans y en laisser une seule ; et il regarde comme un miracle de la nature, qu'un si petit animal détruise la semence d'un des plus grands arbres du monde. Je crois qu'on ne pourra jamais établir dans les diverses tribus d'insectes, un véritable ordre, et dans leur étude, l'utilité et l'agrément dont elle est susceptible, qu'en les rapportant aux diverses parties des végétaux. Ainsi on rapporterait aux nectaires des fleurs, les papillons et les mouches qui ont des trompes, pour en recueillir les sucs : à leurs étamines, les mouches qui, comme les abeilles, ont des cuillers creusées dans leurs cuisses garnies de poils, pour en serrer les poussières, et quatre ailes pour emporter leur butin : aux feuilles des plantes, les mouches communes et les gallinsectes, qui ont des pieux pointus et creux, pour y faire des incisions et en boire les liqueurs : aux graines, les scarabées, comme les charançons, qui devaient s'y enfoncer pour vivre de leur farine, et qui ont leurs ailes ren-

fermées dans des étuis pour ne pas les gâter, et des râpes pour y faire des ouvertures : aux tiges, les vers qui sont tout nus, parce qu'ils n'avaient pas besoin d'être vêtus dans la substance du bois qui les abrite de toutes parts ; mais ils ont des tarières avec lesquelles ils viennent quelquefois à bout de détruire des forêts : enfin, aux débris de toute espèce, les fourmis qui ont des pinces et l'instinct de se réunir en corps pour dépecer et emporter tout ce qui leur convient. La desserte de cette grande table végétale est entraînée par les pluies aux rivières, et de là à la mer, où elle présente un nouvel ordre de relations avec les poissons. Il est digne de remarque, que les plus puissants appâts qu'on puisse leur présenter sont tirés du règne végétal, et particulièrement des graines ou des substances des plantes qui ont les caractères aquatiques que nous avons indiqués, telles que la coque du Levant, le souchet de Smyrne, le suc de tithymale, le nard celtique, le cumin, l'anis, l'ortie, la marjolaine, la racine d'aristoloche et la graine de chènevis. Ainsi, les relations de ces plantes avec les poissons, con-

firment ce que nous avons dit de celles de leurs graines avec les eaux.

Ce serait en rapportant les diverses tribus d'insectes aux diverses parties des plantes, que nous verrions les raisons qui ont déterminé la nature à donner à ces petits animaux des figures si extraordinaires. Nous connaîtrions les usages de leurs outils, dont la plupart nous sont inconnus, et nous aurions de nouveaux sujets d'admirer l'intelligence divine et de perfectionner la nôtre. D'un autre côté, cette lumière répandrait le plus grand jour sur beaucoup de parties des plantes dont les botanistes ignorent l'utilité, parce qu'elles n'ont de convenances qu'avec les animaux. Je suis persuadé qu'il n'y a pas un végétal qui n'ait au moins un individu de chacune des six classes générales d'insectes, reconnues par les naturalistes. Comme la nature a divisé chaque genre de plantes en diverses espèces, pour les rendre capables de croître dans différents sites, elle a divisé de même chaque genre d'insectes en diverses espèces, pour les rendre propres à habiter différentes espèces de plantes. Elle a peint pour

cette raison, et numéroté de mille manières diverses, mais invariables, les divisions presque infinies de la même branche. Par exemple, on trouve constamment sur l'orme le beau papillon appelé brocatelle d'or, à cause de sa riche couleur. Celui qu'on nomme les quatre *omicron*, et qui vit je ne sais où, produit toujours des descendants qui portent cette lettre grecque, imprimée quatre fois sur leurs ailes. Il y a une espèce d'abeille à cinq crochets, qui ne vit que sur les fleurs radiées; sans ces crochets, elle ne pourrait se cramponner sur les miroirs plans de ces fleurs, et se charger de leurs étamines aussi aisément que l'abeille commune, qui travaille, pour l'ordinaire, au fond de celles dont la corolle est profonde.

Ce n'est pas que je pense qu'une plante nourrisse dans ses diverses variétés toutes les branches collatérales d'une famille d'insectes. Je crois que chaque genre, parmi ceux-ci, s'étend beaucoup plus loin que le genre de plantes qui lui sert principalement de base. En cela, la nature manifeste une autre de ses lois, par laquelle elle a rendu ce qu'il y a

de meilleur, le plus commun. Comme l'animal est d'une nature supérieure au végétal, les espèces du premier sont plus multipliées et plus répandues que celles du second. Par exemple, il n'y a pas seize cents espèces de plantes dans les environs de Paris, * et on y compte près de six mille espèces de mouches. Je présume donc que les diverses tribus de plantes se croisent avec celles des animaux, ce qui rend leurs espèces susceptibles de différentes harmonies. On en peut juger par la variété des goûts, dans les oiseaux de la même famille. La fauvette à tête noire, niche dans les lierres; la fauvette à tête rousse des murailles, dans le voisinage des chènevières; la fauvette brune, sur les arbres des grands chemins où elle compose son nid de crins de cheval. On en compte de douze espèces dans nos climats, qui ont chacune leur département. Nos diverses sortes d'alouettes sont aussi réparties à différents sites, aux bois, aux prés, aux bruyères, aux terres labourées et aux rivages de la mer.

* Les cryptogames ne sont pas compris dans ce nombre. (*Note de l'Editeur.*)

Il y a des observations bien intéressantes à faire sur les durées des végétaux, qui sont inégales, quoique soumises aux influences des mêmes éléments. Le chêne sert de monument aux nations, et le nostoc, qui croît à ses pieds, ne vit qu'un jour. Tout ce que j'en peux dire en général, c'est que le temps de leur dépérissement n'est point réglé sur celui de leur accroissement, ni celui de leur fécondité proportionné à leur faiblesse, aux climats ou aux saisons, comme on l'a prétendu. Pline* cite des yeuses, des planes et des cyprès qui existaient de son temps, et qui étaient plus anciens que Rome, c'est-à-dire, qui avaient plus de sept cents ans. Il dit qu'on voyait encore auprès de Troie, autour du tombeau d'Ilus, des chênes qui y étaient du temps que Troie prit le nom d'Ilium, ce qui fait une antiquité bien plus reculée. J'ai vu en Basse-Normandie, dans le cimetière d'une église de village, un vieux if planté du temps de Guillaume-le-Conquérant ; il est encore chargé de verdure, quoique son tronc caver-

* Histoire naturelle, liv. XVI, chap. XLIV.

neux et tout percé à jour, ressemble aux douves d'un vieux tonneau. Il y a des buissons même qui semblent immortels; on trouve en plusieurs endroits du royaume, des aubépines, que la dévotion des peuples a consacrées par des images de la bonne Vierge, qui durent depuis plusieurs siècles, comme on peut le vérifier par les titres des chapelles qu'on a bâties auprès. Mais, en général, la nature a proportionné la durée et la fécondité des plantes aux besoins des animaux. Beaucoup de plantes périssent aussitôt qu'elles ont donné leurs graines, qu'elles abandonnent aux vents; il y en a, telles que les champignons, qui ne vivent que quelques jours, comme les espèces de mouches qui s'en nourrissent. D'autres conservent leur semence tout l'hiver, pour l'usage des oiseaux; tels sont la plupart des buissons. La fécondité des plantes n'est pas proportionnée à leur petitesse, mais à la fécondité de l'espèce animale qui doit s'en nourrir : le panic, le petit mil, et quelques autres graminées si utiles aux bêtes et aux hommes, produisent incomparablement plus de grains que beaucoup de plan-

tes plus grandes et plus petites qu'elles. Il y a beaucoup d'herbes qui ne se reperpétuent par leurs semences qu'une fois dans un an ; mais le mouron se renouvelle par les siennes jusqu'à sept à huit fois, sans être interrompu même par l'hiver. Il donne des grains mûrs, six semaines après qu'il a été semé. La capsule qui les renferme, se renverse alors vers la terre et s'entr'ouvre, pour les laisser emporter aux vents et aux pluies qui les ressèment par-tout. Cette plante assure, toute l'année, la subsistance des petits oiseaux dans nos climats. Ainsi, la Providence est d'autant plus grande, que sa créature est plus faible.

D'autres plantes ont des relations d'autant plus touchantes avec les animaux que les climats et les saisons semblent exercer plus de rigueur envers ceux-ci. Si ces convenances étaient approfondies, elles expliqueraient toutes les variétés de la végétation dans chaque latitude et dans chaque saison. Pourquoi, par exemple, la plupart des arbres du nord perdent-ils leurs feuilles en hiver, et pourquoi ceux du midi les conservent-ils toute l'année ? pourquoi, malgré le froid des hi-

vers du nord, les sapins y restent-ils couverts de verdure ? Il est difficile d'en trouver la cause ; mais il est aisé d'en reconnaître la fin. Si les bouleaux et les mélèzes du nord laissent tomber leurs feuilles à l'entrée de l'hiver, c'est pour donner des litières aux bêtes des forêts ; et si le sapin pyramidal y conserve les siennes, c'est pour leur ménager des abris au milieu des neiges. Cet arbre offre alors aux oiseaux les mousses qui sont suspendues à ses branches, et ses cônes remplis de pignons mûrs. Souvent dans son voisinage, des bocages de sorbiers font briller, pour eux, leurs grappes de baies écarlates. Dans les hivers de nos climats, plusieurs arbrisseaux toujours verts, comme le lierre, l'alaterne, et d'autres qui restent chargés de baies noires ou rouges qui tranchent avec les neiges, comme les troënes, les épines et les églantiers, présentent aux volatiles des habitations et des aliments. Dans les pays de la zone torride, la terre est tapissée de lianes fraîches, et ombragée d'arbres au large feuillage, sous lesquels les animaux trouvent de la fraîcheur. Les arbres mêmes de ces climats semblent

craindre d'exposer leurs fruits aux brûlantes ardeurs du soleil : au lieu de les dresser en cônes, ou d'en couvrir la circonférence de leur tête, ils les cachent souvent sous un feuillage épais, et les portent attachés à leur tronc ou à la naissance de leurs branches; tels sont les jacquiers, les palmiers de toutes les espèces, les papayers et une multitude d'autres. Si leurs fruits n'invitent pas au dehors les animaux par des couleurs apparentes, ils les appellent par des bruits. Les lourds cocos, en tombant de la hauteur de l'arbre qui les porte, font retentir au loin la terre. Les siliques noires du caneficier, lorsqu'elles sont mûres et que le vent les agite, font en se choquant, le bruit du tictac d'un moulin. Quand le fruit grisâtre du genipa des Antilles tombe dans sa maturité, il pète à terre comme un coup de pistolet*. A ce signal, sans doute, plus d'un convive vient chercher sa réfection. Ce fruit semble particulièrement destiné aux crabes de terre, qui en sont très-friands, et qui s'engraissent, en très-peu de temps, par

* Voyez le P. Du Tertre, Histoire des Antilles.

cette nourriture. Il leur aurait été fort inutile de l'apercevoir dans l'arbre où ils ne peuvent grimper ; mais ils sont avertis du moment où il est bon à manger, par le bruit de sa chute. D'autres fruits, comme les jacqs et les mangues, frappent l'odorat des animaux à une si grande distance, qu'on les sent de plus d'un quart de lieue, quand on est au-dessous du vent. Je crois que cette propriété d'être fort odorants, est commune aussi à ceux de nos fruits qui se cachent sous leur feuillage, tels que les abricots. Il y a d'autres végétaux qui ne se manifestent, pour ainsi dire, aux animaux que pendant la nuit. Le jalap du Pérou, ou belle-de-nuit, n'ouvre ses fleurs très-parfumées que dans l'obscurité. La fleur de capucine, qui est du même pays, jette dans les ténèbres une lumière phosphorique, observée, dans l'espèce vivace, par la fille du célèbre Linnæus. Les propriétés de ces plantes donnent une heureuse idée de ces beaux climats, où les nuits sont assez calmes et assez éclairées pour ouvrir un nouvel ordre de société entre les animaux. Il y a même des insectes qui n'ont

besoin d'aucun phare qui les guide dans leurs courses nocturnes. Ils portent avec eux leur lanterne ; telles sont les mouches lumineuses. Elles se répandent quelquefois dans des bosquets d'orangers, de papayers et d'autres arbres fruitiers, au milieu de la nuit la plus sombre. Elles lancent à-la-fois, par plusieurs battements d'ailes réitérés, une douzaine de jets d'un feu qui éclaire les feuilles et les fruits des arbres où elles se reposent, d'une lumière dorée et bleuâtre * : puis cessant tout-à-coup leurs mouvements, elles les replongent dans l'obscurité. Elles recommencent alternativement ce jeu pendant toute la nuit. Quelquefois il s'en détache des essaims tout brillants de lumière, qui s'élèvent en l'air, comme les gerbes d'un feu d'artifice.

Si on étudiait les rapports que les plantes ont avec les animaux, on y reconnaîtrait l'usage de beaucoup de parties, que l'on regarde souvent comme des productions du caprice et du désordre de la nature. Ces rapports sont si étendus, qu'on peut dire qu'il

* Voyez le P. Du Tertre, Histoire des Antilles.

n'y a pas un duvet de plante, un entrelacement de buisson, une cavité, une couleur de feuille, une épine qui n'ait son utilité. On remarque sur-tout ces harmonies admirables avec les logements et les nids des animaux. S'il y a dans les pays chauds des plantes chargées de duvet, c'est qu'il y a des teignes toutes nues qui en tondent les poils, et qui s'en font des habits. On trouve, sur les bords de l'Amazone, une espèce de roseau de vingt-cinq à trente pieds de hauteur, dont le sommet est terminé par une grosse boule de terre. Cette boule est l'ouvrage des fourmis, qui s'y retirent dans le temps des pluies et des inondations périodiques de ce fleuve : elles montent et descendent par la cavité de ce roseau, et elles vivent des débris qui surnagent alors autour d'elles à la surface des eaux. Je présume que c'est pour offrir de semblables retraites à plusieurs petits insectes, que la nature a creusé les tiges de la plupart des plantes de nos rivages. * La vallis-

* Toutes ces observations sur la vallisneria sont tirées d'un voyage en France, en Italie et aux îles de

neria,[2] qui croît dans les eaux du Rhône, et qui porte sa fleur sur une tige en spirale, qu'elle allonge à proportion de la rapidité

l'Archipel, fait par un Anglais en 1750. Mais elles renferment plusieurs erreurs : d'abord, ces fleurs n'ont pas reçu des tiges en spirales pour se préserver des crues subites des fleuves. Il y a dans ce phénomène quelque chose de plus singulier et de plus admirable. La vallisneria est une plante *dioïque* : les fleurs femelles croissent séparément sur de longs pédoncules roulés en tire-bourre, et qui ne s'allongent qu'à l'époque de la fécondation. C'est alors qu'elles s'élèvent à la superficie de l'eau. Cependant les fleurs mâles, attachées à des pédoncules très-courts, n'ont pas la faculté de se mouvoir, et c'est justement à cette époque que, par une seconde prévoyance, leur tige se brise avec effort, et que, dégagées des liens qui les retenaient loin des fleurs femelles, elles viennent les couvrir de leur poussière vivifiante. Bientôt après, les fleurs à spirales, devenues fécondes, resserrent les anneaux de leurs tiges, et ramenées peu-à-peu au fond des eaux, elles y reprennent leur première place, et y déposent leurs postérités. Cette plante, qui sera toujours un sujet d'étonnement pour les naturalistes, croît dans les fleuves d'Italie et du midi de la France. Les voyageurs l'ont également retrouvée dans l'Amérique septentrionale et à la Nouvelle-Hollande. (*Note de l'Editeur.*)

des crues subites de ce fleuve, a des trous percés à la base de ses feuilles, dont l'usage est bien plus extraordinaire. Si on déracine cette plante, et qu'on la mette dans un grand vase plein d'eau, on aperçoit à la base de ses feuilles des masses d'une gelée bleuâtre, qui s'allonge insensiblement en pyramides d'un beau rouge. Bientôt ces pyramides se sillonnent de cannelures, qui se détachent du sommet, se renversent tout autour, et présentent, par leur épanouissement, de très-jolies fleurs formées de rayons pourpres, jaunes et bleus. Peu-à-peu, chacune de ces fleurs sort de la cavité où elle est contenue en partie, et s'écarte à quelque distance de la plante, en y restant cependant attachée par un filet. On voit alors chacun des rayons dont ces fleurs sont composées, se mouvoir d'un mouvement particulier, qui communique un mouvement circulaire à l'eau, et précipite au centre de chacune d'elles tous les petits corps qui nagent aux environs. Si on trouble, par quelque secousse, ces développements merveilleux, sur-le-champ chaque filet se retire, tous les rayons se ferment,

et toutes les pyramides rentrent dans leurs cavités ; car ces prétendues fleurs sont des polypes.

Il y a dans certaines plantes des parties qu'on regarde comme les caractères d'une nature agreste, qui sont, comme tout le reste de ses ouvrages, des preuves de la sagesse et de la providence de son Auteur ; telles sont les épines. Leurs formes sont variées à l'infini, sur-tout dans les pays chauds. Il y en a de faites en scies, en hameçons, en aiguilles, en fer de hallebardes, et en chausse-trapes. Il y en a de rondes comme des alênes, de triangulaires comme des carrelets, et d'aplaties comme des lancettes. Il n'y a pas moins de variété dans leurs agrégations. Les unes sont rangées sur les feuilles par pelotons, comme celles de la raquette ; d'autres par rubans, comme celles des cierges. Il y en a qui sont invisibles, comme celles de l'arbrisseau des îles Antilles, appelé bois de capitaine. Les feuilles de ce redoutable végétal paraissent en dessus nettes et luisantes ; mais elles sont couvertes en dessous d'épines très-fines, qui y sont tellement couchées, que

pour peu qu'on y porte la main, elles entrent dans les doigts. Il y a d'autres épines qui ne sont posées que sur les tiges des plantes, d'autres sont sur leurs branches. On n'en trouve guère, dans nos climats, que sur des buissons et sur quelques herbes; mais elles sont répandues, aux Indes, sur beaucoup d'espèces d'arbres. Leurs formes et leurs dispositions très-variées, ont des relations, dont la plupart nous sont inconnues, avec les défenses des oiseaux qui y vivent. Il était nécessaire que beaucoup d'arbres de ces pays portassent des épines, parce qu'il y a beaucoup de quadrupèdes qui y grimpent pour manger les œufs et les petits des oiseaux; tels que les singes, les civettes, les tigres, les chats sauvages, les piloris, les opossums, les rats palmistes, et même les rats communs. L'acacia [3] de l'Asie offre aux oiseaux des retraites qui sont impénétrables à leurs ennemis. Il ne porte point d'épines sur son tronc et dans ses branches; mais à dix ou douze pieds de hauteur, précisément à l'endroit où les branches de l'arbre se divisent, il y a une ceinture de plusieurs rangs de larges épines

de dix à douze pouces de longueur, et hérissées à-peu-près comme des fers de hallebardes. Le collet de l'arbre en est environné, de manière qu'aucun quadrupède n'y peut monter. L'acacia de l'Amérique, appelé improprement faux acacia, a les siennes figurées en crochets et parsemées dans ses rameaux, sans doute par quelque rapport inconnu d'opposition avec l'espèce de quadrupède qui fait la guerre à l'oiseau qui l'habite. Il y a aux îles Antilles des arbres qui n'ont point d'épines, mais qui sont bien plus ingénieusement protégés que s'ils en avaient. Une plante qui est connue dans ces pays sous le nom de chardon épineux, qui est une espèce de cierge rampant, attache ses racines semblables à des filaments, au tronc d'un de ces arbres, et elle court à terre tout autour, bien loin de là, en croisant ses branches l'une sur l'autre, et en formant une enceinte dont aucun quadrupède n'ose approcher. Elle porte d'ailleurs un fruit très-agréable à manger. En voyant un arbre dont le feuillage est innocent, rempli d'oiseaux qui y font leurs nids, entouré à sa racine d'un de ces chardons épineux, on

dirait d'une de ces villes de commerce sans défense, où tout paraît accessible, mais qui est protégée aux environs par une citadelle qui l'entoure de ses longs retranchements. Ainsi l'arbre est d'un côté, et son épine de l'autre.

Les quadrupèdes qui vivent des œufs des oiseaux, seraient fort embarrassés, si quelquefois la nature ne faisait croître, au haut de ces mêmes arbres, un végétal d'une forme très-extraordinaire, qui leur en ouvre l'accès. Il est en tout l'opposé du chardon épineux. C'est une racine de deux pieds de long, grosse comme la jambe, picotée comme si on l'eût piquée avec un poinçon, et liée à une branche de l'arbre par une multitude de filaments, à-peu-près comme le chardon épineux est attaché au bas de son tronc. Elle en tire, comme lui, sa nourriture, et jette dix à douze grandes feuilles en cœur, de trois pieds de long et de deux pieds de large, semblables aux feuilles de nymphœa. Le P. Du Tertre l'appelle fausse racine de Chine. Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que du haut de l'arbre où elle est placée, elle jette à plomb

des cordes très-fortes, grosses comme des tuyaux de plume dans toute leur longueur, qui viennent s'enraciner à terre. La plante ne sent rien, et ses cordes sentent l'ail. Sans doute, quand un singe ou tel autre animal grimpant aperçoit ce large étendard de verdure, l'arbre a beau être entouré d'épines à son pied, ce signal lui annonce qu'il a des correspondances dans la place : l'odeur des cordons qui descendent jusqu'à terre, lui indique son échelle, même pendant la nuit; et pendant que les oiseaux dorment tranquillement sur leurs nids, en se fiant à leurs fortifications, l'ennemi s'empare de la ville par les faubourgs.

Dans ces pays, les épines des arbres défendent jusqu'aux insectes. Les abeilles y font du miel dans de vieux troncs d'arbres épineux creusés par le temps. Il est bien remarquable que la nature, qui a donné cette ressource aux abeilles de l'Amérique, leur a refusé des aiguillons, comme si ceux des arbres suffisaient à leur défense. Je crois que c'est par cette raison, à laquelle on n'a pas fait attention, qu'on n'a jamais pu élever aux îles An-

tilles des mouches à miel du pays. Sans doute elles refusaient d'habiter les ruches domestiques, parce qu'elles ne s'y croyaient pas en sûreté ; mais elles s'y seraient peut-être déterminées, si on avait garni d'épines les ruches qu'on leur a présentées.

Si la nature emploie les épines pour défendre jusqu'aux mouches des insultes des quadrupèdes, elle se sert quelquefois des mêmes moyens pour délivrer les quadrupèdes de la persécution des mouches communes. A la vérité, elle a donné à ceux qui y sont le plus exposés, des crinières et des queues garnies de longs crins pour les écarter ; mais la multiplication de ces insectes est si rapide dans les saisons et les pays chauds et humides, qu'elle pourrait devenir funeste à tous les animaux. Une des barrières végétales que la nature leur oppose, est la dionæa muscipula. Cette plante porte sur une même branche des folioles opposées, enduites d'une liqueur sucrée semblable à la manne, et hérissées de pointes très-aiguës. Lorsqu'une mouche se pose sur une de ces folioles, elles se rapprochent sur-le-champ comme les mâ-

choires d'un piége à loup, et la mouche se trouve embrochée de toutes parts. Il y a une autre dionæa qui prend ces insectes avec sa fleur. Quand une mouche en veut sucer les nectaires, la corolle, qui est tubulée, se ferme au collet, la saisit par la trompe, et la fait mourir ainsi. Elle croît au Jardin du Roi. Nous observerons que sa fleur en godet est blanche et rayée de rouge, et que ces deux couleurs attirent par-tout les mouches, qui sont très-avides de lait et de sang.

Il y a des plantes aquatiques qui portent des épines propres à prendre des poissons. On voit au Jardin du Roi une plante de l'Amérique, appelée martinia, dont la fleur a une odeur très-agréable, et qui, par la forme de ses feuilles arrondies, le lissé de leurs queues et de ses tiges, a tous les caractères aquatiques dont nous avons parlé. Elle a encore ceci de particulier, qu'elle transpire si fortement, qu'elle paraît au toucher comme si elle était mouillée. Je ne doute donc pas que cette plante ne croisse en Amérique sur le bord des eaux. Mais la gousse qui enve-

loppe ses graines, a un caractère nautique fort extraordinaire. Elle ressemble à un poisson à demi desséché, blanc et noir, avec une longue nageoire sur le dos. La queue de ce poisson est fort allongée, et finit en pointe très-aiguë, courbée en hameçon. Cette queue se partage ordinairement en deux, et présente ainsi deux hameçons. La configuration de ce poisson végétal est tout-à-fait semblable en grandeur et en forme à l'hameçon dont on se sert sur mer pour prendre des dorades, et à la tête duquel on figure en linge un poisson volant, excepté que l'hameçon à dorade n'a qu'un crochet, et que la gousse de la martinia en a deux, ce qui doit rendre son effet plus sûr. Cette gousse renferme plusieurs graines noires, ridées, et semblables à des crottes de mouton aplaties.

Comme j'ai peu de livres de botanique, j'ignorais d'où la martinia était originaire; mais, ayant consulté dernièrement l'ouvrage de Linnæus, j'ai trouvé qu'elle venait de la Vera-Cruz. Ce fameux naturaliste ne trouve à cette gousse que l'apparence d'une tête de bécasse; mais, s'il avait vu des hameçons à

dorade, il n'eût pas balancé à y reconnaître cette ressemblance, d'autant que le bout de ce prétendu bec se recourbe en deux crochets qui piquent comme des épingles, et sont, ainsi que toute la gousse, et la queue qui la tient à la tige, d'une matière ligneuse et cornée, très-difficile à rompre. Jean de Laet* dit que le terrain de la Vera-Cruz est au niveau de la mer, et que son port, appelé Saint-Jean de Hulloa, est formé d'une petite île qui est au ras de l'eau; en sorte, dit-il, que quand la marée est fort grosse, elle en est toute couverte. Ces inondations sont fort communes dans le fond du golfe du Mexique, comme on peut le voir dans la relation que Dampier nous a donnée de la baie de Campêche, qui est dans le voisinage. Je présume de là que la martinia, qui croît sur les rivages inondés de la Vera-Cruz, a quelques relations qui nous sont inconnues avec les poissons de la mer; d'autant que les semences de plusieurs arbres et plantes de ces contrées, rap-

* Histoire des Indes occidentales, livre v, chapitre XVIII.

portées par Jean de Laet, ont des formes nautiques très-curieuses. *

Il n'est pas besoin d'aller chercher dans les plantes étrangeres des relations végétales avec les animaux. La ronce, qui donne dans nos champs des abris à tant de petits oiseaux, a ses épines formées en crochets; de sorte que non-seulement elle empêche les troupeaux de troubler les asiles des oiseaux, mais elle leur accroche bien souvent quelques flocons de laine ou de poil, propres à garnir des nids, en représailles de leurs hostilités, et comme une indemnité de leurs dommages. Pline prétend que c'est à cette occasion qu'est née la haine de la linotte et de l'âne. Ce quadrupède, dont le palais est à l'épreuve des épines, broute souvent le buisson où la linotte fait son nid. Elle est si effrayée de sa voix, qu'elle en jette, dit-il, ses œufs à bas; et, quand ses petits sont nouvellement éclos, ils en meurent de peur. Mais elle lui fait la guerre à son tour, en se jetant sur les égratignures que lui font

* Voyez la figure de la martinia, tirée d'après nature, planche IX, page 290 du tome III des Études.

les épines, et en becquetant sa chair jusqu'aux os. Ce doit être un spectacle curieux de voir le combat de ce petit et mélodieux oiseau, contre ce lourd et bruyant animal, d'ailleurs sans malice.

Si on connaissait les relations animales des plantes, nous aurions sur les instincts des bêtes bien des lumières que nous n'avons pas. Nous saurions l'origine de leurs amitiés et de leurs inimitiés, du moins quant à celles qui se forment dans la société; car pour celles qui sont innées, je ne crois pas que la cause en soit jamais révélée à aucun homme. Celles-là sont d'un autre ordre et d'un autre monde. Comment tant d'animaux sont-ils entrés dans la vie avec des haines sans offense, des industries sans apprentissage, et des instincts plus sûrs que l'expérience? Comment la puissance électrique a-t-elle été donnée à la torpille, l'invisibilité au caméléon, et la lumière même des astres à une mouche? Qui a appris à la punaise aquatique à glisser sur les eaux, et à une autre espèce de punaise à y nager sur le dos; l'une et l'autre pour attraper la proie qui voltige à leur surface? L'araignée d'eau

est encore plus ingénieuse. Elle environne une bulle d'air avec des fils, se met au milieu, et se plonge au fond des ruisseaux, où sa bulle paraît comme un globule de vif-argent. Là, elle se promène à l'ombre des nymphœa, sans rien craindre d'aucun ennemi. Si, dans cette espèce, deux individus de sexe différent viennent à se rencontrer, et se conviennent, les deux globules rapprochés n'en font plus qu'un, et les deux insectes sont dans la même atmosphère. Les Romains qui construisaient, sur les rivages de Baies, des salons sous les flots de la mer, pour jouir de la fraîcheur et du murmure des eaux dans les chaleurs de l'été, étaient moins adroits et moins voluptueux. Si un homme réunissait en lui ces facultés merveilleuses qui sont le partage des insectes, il passerait parmi ses semblables pour un dieu.

Il nous importe au moins de connaître les insectes qui détruisent ceux qui nous sont nuisibles. Nous pouvons profiter de leurs guerres pour vivre en repos. L'araignée attrape les mouches avec des filets ; le formicaleo surprend les fourmis dans un enton-

noir de sable; l'ichneumon à quatre ailes prend les papillons au vol. Il y a une autre espèce d'ichneumon, si petite et si rusée, qu'elle pond un œuf dans l'anus du puceron. L'homme peut multiplier à son gré les familles d'insectes qui lui sont utiles, et parvenir à diminuer le nombre de celles qui font tant de ravages dans ses cultures. Les petits oiseaux de nos bosquets lui offrent, pour ce service, des secours encore plus étendus et plus agréables. Ils ont tous l'instinct de vivre dans son voisinage et dans celui de ses troupeaux. Souvent une seule de leurs espèces suffirait pour écarter de ceux-ci les insectes qui les désolent en été. Il y a, dans le nord, un taon, appelé kourma par les Lapons, *œstrus rangiferinus* par les savants, qui tourmente les rennes domestiques au point de les faire fuir dans les montagnes, et quelquefois de les faire mourir, en déposant ses œufs dans leur peau. On a fait, à l'ordinaire, à ce sujet beaucoup de dissertations, sans y apporter de remède. Je suis persuadé qu'il doit y avoir en Laponie des oiseaux qui délivreraient les rennes de cet insecte dangereux, si les Lapons ne les ef-

frayaient par le bruit de leurs fusils. Ces armes des nations civilisées ont rendu toutes les campagnes barbares. Les oiseaux destinés à embellir l'habitation de l'homme, s'en éloignent, ou ne s'en approchent qu'avec méfiance. On devrait défendre au moins de tirer autour des paisibles troupeaux. Quand les oiseaux ne sont pas effrayés par les chasseurs, ils se livrent à leurs instincts. J'ai vu souvent à l'Ile-de-France une espèce de sansonnet, appelé martin, qu'on y a apporté des Indes, se percher familièrement sur le dos et sur les cornes des bœufs pour les nettoyer. C'est à cet oiseau que cette île est redevable aujourd'hui de la destruction des sauterelles, qui y faisaient autrefois tant de ravages. Dans celles de nos campagnes d'Europe où l'homme exerce encore quelque hospitalité envers les oiseaux innocents, il voit la cigogne bâtir son nid sur le faîte de sa maison; l'hirondelle voltiger dans ses appartements; et la bergeronnette sur le bord des fleuves, tourner autour de ses brebis pour les défendre des moucherons.

Le fondement de toutes ces connaissances

porte sur l'étude des plantes. Chacune d'elles est le foyer de la vie des animaux, dont les espèces viennent y aboutir, comme les rayons d'un cercle à leur centre.

Dès que le soleil, parvenu au signe du Bélier, a donné le signal du printemps à notre hémisphère, le vent pluvieux et chaud du sud part de l'Afrique, soulève les mers, fait déborder les fleuves qui engraissent de leur limon les champs voisins, et renverse, dans les forêts, les vieux arbres, les troncs desséchés, et tout ce qui présente quelque obstacle à la végétation future. Il fond les neiges qui couvrent nos campagnes, et s'avançant jusque sous le pôle, il brise et dissout les masses énormes de glace que l'hiver y avait accumulées. Quand cette révolution, connue par toute la terre sous le nom du coup de vent de l'équinoxe, est arrivée au mois de mars, le soleil tourne nuit et jour autour de notre pôle, sans qu'il y ait un seul point dans tout l'hémisphère septentrional, qui échappe à sa chaleur. A chaque parallèle qu'il décrit dans les cieux, une ceinture de plantes nouvelles éclôt autour du globe. Chacune d'elles

paraît successivement au poste et au jour qui lui sont assignés ; elle reçoit à-la-fois la lumière dans ses fleurs et la rosée du ciel dans son feuillage. A mesure qu'elle prend de l'accroissement, les diverses tribus d'insectes qu'elle nourrit se développent aussi. C'est à cette époque que chaque espèce d'oiseau se rend à l'espèce de plante qui lui est connue, pour y faire son nid et y nourrir ses petits, de la proie animale qu'elle lui présente, au défaut des semences qu'elle n'a pas encore produites. On voit bientôt accourir les oiseaux voyageurs, qui viennent en prendre aussi leur part. D'abord l'hirondelle vient en préserver nos maisons, en bâtissant son nid à l'entour. Les cailles quittent l'Afrique, et rasant les flots de la Méditerranée, elles se répandent par troupes innombrables dans les vastes prairies de l'Ukraine. Les francolins remontent au nord jusque dans la Laponie. Les canards, les oies sauvages, les cygnes argentés, formant dans les airs de longs triangles, s'avancent jusque dans les îles voisines du pôle. La cigogne, jadis adorée dans l'Égypte qu'elle abandonne, traverse l'Europe,

et s'arrête çà et là jusque dans les villes, sur les toits de l'Allemagne hospitalière. Tous ces oiseaux nourrissent leurs petits, des insectes et des reptiles que les herbes nouvelles font éclore. C'est alors que les poissons quittent en foule les abîmes septentrionaux de l'Océan, attirés aux embouchures des fleuves, par des nuées d'insectes qui sont entraînés dans leurs eaux, ou qui éclosent le long de leurs rivages. Ils remontent en flotte contre leurs cours, et s'avancent en bondissant jusqu'à leurs sources ; d'autres, comme les nord-capers, se laissent entraîner au courant général de l'Océan atlantique, et apparaissent, comme des carènes de vaisseaux, sur les côtes du Brésil et sur celles de la Guinée. Les quadrupèdes mêmes entreprennent alors de longs voyages. Les uns vont du midi au nord avec le soleil, d'autres d'orient en occident. Il y en a qui côtoient les âpres chaînes des montagnes ; d'autres suivent le cours des fleuves qui n'ont jamais été navigués ; de longues colonnes de bœufs pâturent en Amérique le long des bords du Méchassipi, qu'ils font retentir de leurs mugissements. Des escadrons nombreux de

chevaux traversent les fleuves et les déserts de la Tartarie ; et des brebis sauvages errent en bêlant au milieu de ces vastes solitudes. Ces troupeaux n'ont ni pâtres ni bergers qui les guident dans les déserts, au son des chalumeaux ; mais le développement des herbes qui leur sont connues, détermine les moments de leurs départs et les termes de leurs courses. C'est alors que chaque animal habite son site naturel, et se repose à l'ombre du végétal de ses pères : c'est alors que les chaînes de l'harmonie se resserrent, et que tout étant animé par des consonnances ou par des contrastes, les airs, les eaux, les forêts et les rochers, semblent avoir des voix, des passions et des murmures.

Mais ce vaste concert ne peut être saisi que par des intelligences célestes. Il suffit à l'homme, pour étudier la nature avec fruit, de se borner à l'étude d'un seul végétal. Il faudrait, pour cet effet, choisir un arbre antique dans quelque lieu solitaire. On jugerait aisément, aux caractères que j'ai indiqués, s'il est dans son site naturel, mais encore mieux à sa beauté et aux accessoires dont la

nature l'accompagne toujours, quand la main de l'homme n'en dérange point les opérations. On observerait d'abord ses relations élémentaires et les caractères frappants qui distinguent les espèces du même genre, dont les unes naissent aux sources des fleuves, et les autres à leurs embouchures. On examinerait ensuite ses convolvulus, ses mousses, ses gnis, ses scolopendres, les champignons de ses racines, et jusqu'aux graminées qui croissent sous son ombre. On apercevrait dans chacun de ces végétaux de nouveaux rapports élémentaires, convenables aux lieux qu'ils occupent, et à l'arbre qui les porte ou qui les abrite. On donnerait ensuite son attention à toutes les espèces d'animaux qui viennent y habiter, et on serait convaincu que, depuis le limaçon jusqu'à l'écureuil, il n'y en a pas un qui n'ait des rapports déterminés et caractéristiques, avec les dépendances de sa végétation. Si cet arbre se trouvait au milieu d'une forêt bien ancienne elle-même, il est probable qu'il aurait dans son voisinage, l'arbre que la nature fait contraster avec lui dans le même site; comme, par

exemple, le bouleau avec le sapin. Il est encore probable que les végétaux accessoires et les animaux de celui-ci, contrasteraient pareillement avec ceux du premier. Ces deux sphères d'observations s'éclaireraient mutuellement, et répandraient le plus grand jour sur les mœurs des animaux qui les fréquentent. On aurait alors un chapitre entier de cette immense et sublime histoire de la nature, dont nous ne connaissons pas encore l'alphabet.

Je suis sûr que sans fatigue, et presque sans peine, on ferait les découvertes les plus curieuses; quand on n'en étudierait qu'un seul, on y trouverait une foule d'harmonies ravissantes. Pour jouir de quelques tableaux imparfaits en ce genre, il faut avoir recours aux voyageurs. Nos ornithologistes, enchaînés par leurs méthodes, ne songent qu'à grossir leur catalogue, et ne connaissent, dans les oiseaux, que les pattes et le bec. Ce n'est point dans les nids qu'ils les observent, mais à la chasse et dans leur gibecière. Ils regardent même les couleurs de leurs plumes comme des accidents. Cependant ce n'est pas au ha-

sard que la nature a peint, sur les rivages du Brésil, d'un beau rouge incarnat, et qu'elle a bordé de noir l'extrémité des ailes de l'ouara, espèce de corlieu qui habite le feuillage glauque des palétuviers qui naissent au sein des flots, et qui ne portent point de fleurs apparentes. Le savia, autre oiseau du même climat, a le ventre jaune et le reste du plumage gris. Il est de la grosseur d'un moineau, et il se perche sur les poivriers dont les fleurs sont sans éclat, mais dont il mange les graines, qu'il ressème par-tout. A ces convenances il faut joindre celles du site, qui tire lui-même tant de beauté du végétal qui l'ombrage. Ces harmonies sont rapportées par le P. François d'Abbeville. Suivant l'Histoire des Voyages de l'abbé Prévost, il y a sur les bords du Sénégal un arbre fluviatile, dont les feuilles sont épineuses et les branches pendantes en arcades. Il est habité par des oiseaux appelés kurbalos ou pêcheurs, de la taille d'un moineau, et variés de plusieurs sortes de couleurs. Leur bec est fort long, et armé de petites dents comme une scie. Ils font leurs nids de la grosseur d'une poire. Ils

les composent de terre, de plumes, de pailles, de mousse, et les attachent à un long fil, à l'extrémité des branches qui donnent sur la rivière, afin de se mettre à l'abri des serpents et des singes qui trouvent quelquefois les moyens d'y grimper. Il n'y a personne qui ne prenne ces nids, à quelque distance, pour les fruits de l'arbre. Il y a de ces arbres qui en ont jusqu'à mille. On voit ces kurbalos voltiger sans cesse sur l'eau et rentrer dans leurs nids, avec un mouvement qui éblouit les yeux. Suivant le P. Charlevoix, il croît en Virginie, sur les bords des lacs, un smilax à feuilles de laurier, qui pousse de sa racine plusieurs tiges dont les branches embrassent tous les arbres qui l'environnent, et montent à plus de seize pieds de hauteur. Elles forment en été une ombre impénétrable, et en hiver une retraite tempérée pour les oiseaux. Ses fleurs sont peu apparentes, et ses fruits viennent en grappes rondes, chargées de grains noirs. Ce smilax a pour habitant principal un geai fort beau. Cet oiseau porte sur sa tête une longue crête noire, qu'il dresse quand il veut. Son dos est d'un

pourpre sombre. Ses ailes sont noires en dedans, bleues en dehors, et blanches aux extrémités, avec des raies noires à travers chaque plume. Sa queue est bleue, et marquée des mêmes raies que ses ailes; et son cri n'est pas désagréable. Il y a des oiseaux qui ne logent pas sur leur plante favorite, mais vis-à-vis. Tel est le colibri qui se niche souvent, aux îles Antilles, sur un fétu de la couverture d'une case, pour vivre sous la protection de l'homme. Dans nos climats, le rossignol place son nid à couvert dans un buisson, en choisissant de préférence les lieux où il y a des échos, et en observant de l'exposer au soleil du matin. Ces précautions prises, il se place aux environs, contre le tronc d'un arbre; et là, confondu avec la couleur de son écorce, et sans mouvement, il devient invisible. Mais bientôt il anime de son divin ramage l'asile obscur qu'il s'est choisi, et il efface par l'éclat de son chant celui de tous les plumages.

Mais quelques charmes que puissent répandre les animaux et les plantes sur les sites qui leur sont assignés par la nature, je ne

trouve point qu'un paysage ait toute sa beauté, si je n'y vois au moins une petite cabane. L'habitation de l'homme donne, à chaque espèce de végétal, un nouveau degré d'intérêt ou de majesté. Il ne faut souvent qu'un arbre pour caractériser, dans un pays, les besoins d'un peuple et les soins de la Providence. J'aime à voir la famille d'un Arabe sous le dattier du désert, et le bateau d'un insulaire des Maldives, chargé de cocos, sous les cocotiers de leurs grèves sablonneuses. La hutte d'un pauvre nègre sans industrie, me plaît sous un calebassier qui porte toutes les pièces de son ménage. Nos hôtels fastueux ne sont, à la ville, que des maisons bourgeoises; à la campagne, ce sont des châteaux, des palais, des temples. Les longues avenues qui les annoncent, se confondent avec celles qui font communiquer les empires. Ce n'est pas, à la vérité, ce que je trouve de plus intéressant dans nos paysages. Je leur ai préféré souvent la vue d'une petite cabane de pêcheur, bâtie sur le bord d'une rivière. Je me suis reposé quelquefois avec délices, à l'ombre des saules et des peupliers où étaient

suspendues des nasses faites de leurs propres rameaux.

Nous allons, à notre ordinaire, jeter un coup-d'œil rapide sur les harmonies des plantes avec l'homme; et afin de mettre au moins un peu d'ordre dans une matière aussi abondante, nous diviserons encore ces harmonies, par rapport à l'homme même, en élémentaires, en végétales, en animales, et en humaines proprement dites, ou alimentaires.

HARMONIES HUMAINES DES PLANTES.

DES HARMONIES ÉLÉMENTAIRES DES PLANTES, PAR RAPPORT A L'HOMME.

Si nous considérons l'ordre végétal par les simples rapports de force et de grandeur, nous le trouverons divisé assez généralement en trois grandes classes, en herbes, en arbrisseaux et en arbres. Nous remarquerons premièrement, que les herbes sont d'une substance pliante et molle. Si elles eussent été ligneuses et dures, comme les jeunes branches des arbres, auxquelles il paraît qu'elles

devraient naturellement ressembler, puisqu'elles croissent sur le même sol, la plus grande partie de la terre eût été inaccessible au marcher de l'homme, jusqu'à ce que le fer ou le feu y eût frayé des chemins. Ce n'est donc pas par hasard que tant de graminées, de mousses et d'herbes, sont d'une substance molle et souple, ni faute de nourriture ou de moyens de se développer; car il y a de ces herbes qui s'élèvent fort haut, telles que le bananier des Indes, et plusieurs férulacées de nos climats, qui s'élèvent à la hauteur d'un petit arbre.

D'un autre côté, il y a des arbrisseaux ligneux qui ne viennent pas plus grands que des herbes; mais ils croissent, pour l'ordinaire, aux lieux âpres et escarpés, et ils donnent aux hommes la facilité d'y grimper, en poussant jusque dans les fentes des rochers. Mais comme il y a des rochers qui n'ont point de fentes, et qui sont à pic comme des murailles, il y a des plantes rampantes qui prennent racine à leurs bases, et qui, s'attachant à leurs flancs, s'élèvent avec eux à des hauteurs qui surpassent celle des plus

grands arbres : tels sont les lierres, les vignes-vierges, et un grand nombre de lianes qui tapissent les rochers des pays méridionaux. Si ces sortes de végétations couvraient la terre, il serait impossible d'y marcher. Il est très-remarquable que lorsqu'on a découvert des îles inhabitées, on en a trouvé qui étaient remplies de forêts, comme l'île de Madère; d'autres où il n'y avait que des herbes et des joncs, comme les îles Malouines, à l'entrée du détroit de Magellan; d'autres simplement revêtues de mousses, comme plusieurs îlots qui sont sur les côtes du Spitzberg ; d'autres en grand nombre, où ces différents végétaux étaient mêlés : mais je ne sache pas qu'on en ait trouvé une seule où il n'y eût que des buissons et des lianes. La nature n'a placé ces classes que dans les lieux difficiles à escalader, afin d'en faciliter l'accès aux hommes. On peut dire qu'il n'y a point d'escarpement qui ne puisse être franchi par leur secours. Il ne s'en fallut rien que, par leur moyen, les anciens Gaulois ne s'emparassent du Capitole.

Quant aux arbres, quoiqu'ils soient rem-

plis d'une force végétative qui les élève à de grandes hauteurs, la plupart ne poussent leurs premières branches qu'à une certaine distance de la terre. En sorte que, quoiqu'ils forment, à une certaine élévation, des entrelacements impénétrables au soleil, qu'ils étendent fort loin d'eux, ils laissent cependant autour de leurs pieds des avenues suffisantes pour les aborder, et pour parcourir aisément les forêts.

Voilà donc les dispositions générales des végétaux sur la terre, par rapport au besoin que l'homme avait de la parcourir; les herbes servent de matelas à ses pieds; les buissons, d'échelles à ses mains; et les arbres, de parasols à sa tête. La nature, après avoir établi entre eux ces proportions, les a distribués dans tous les sites, en leur donnant, abstraction faite de leurs rapports particuliers avec les éléments et avec les animaux, les qualités les plus propres à subvenir aux besoins de l'homme, et à compenser, en sa faveur, les inconvénients du climat. Quoique cette manière d'étudier ses ouvrages soit méprisée aujourd'hui de la plupart des naturalistes,

c'est à celle-là cependant que nous nous arrêterons. Nous venons de considérer les plantes par la taille, à la manière des jardiniers; nous allons encore les examiner comme les bûcherons, les chasseurs, les charpentiers, les pêcheurs, les bergers, les matelots, et même les bouquetières. Peu nous importe d'être savants, pourvu que nous ne cessions pas d'être hommes.

C'est dans les pays du nord, et sur le sommet des montagnes froides, que croissent les pins, les sapins, les cèdres, et la plupart des arbres résineux, qui abritent l'homme des neiges par l'épaisseur de leurs feuillages, et qui lui fournissent, pendant l'hiver, des flambeaux et l'entretien de ses foyers. Il est très-remarquable que les feuilles de ces arbres toujours verts, sont filiformes, et très-capables par cette configuration, qui a encore l'avantage de réverbérer la chaleur comme les poils des animaux, de résister à la violence des vents, qui règnent ordinairement sur les lieux élevés. Les naturalistes de Suède ont observé que les pins les plus gras, se trouvent aux lieux les plus secs et les plus

sablonneux de la Norwège. Les mélèzes qui se plaisent également dans les montagnes froides, ont des troncs fort résineux. Mathiole, dans son utile commentaire sur Dioscoride, dit qu'il n'y a point de matière plus propre que le charbon de ces arbres, à fondre promptement les mines de fer, dans le voisinage desquelles ils se plaisent. Ils sont de plus chargés de mousses, dont quelques espèces s'enflamment à la moindre étincelle. Il raconte qu'étant une nuit obligé de coucher dans les hautes montagnes du détroit de Trente, où il herborisait, il y trouva quantité de mélèzes ou larix, tout barbus, dit-il, et tout blancs de mousses. Les bergers du lieu, voulant lui procurer quelque amusement, mirent le feu aux mousses de quelques-uns de ces arbres, qui s'embrasèrent aussitôt avec la rapidité de la poudre à canon. Il semblait, au milieu de l'obscurité de la nuit, que la flamme et les étincelles montassent jusqu'au ciel. Elles répandaient, en brûlant, une fort bonne odeur. Il remarque encore que le meilleur agaric croît sur les mélèzes, et que les arquebusiers de son temps s'en

servaient à conserver le feu et à faire des mèches. Ainsi la nature, en couronnant les sommets des montagnes froides et ferrugineuses, de ces grandes torches végétales, en a mis les allumettes dans leurs branches, l'amadou à leurs pieds, et le briquet à leurs racines.

Au midi, au contraire, les arbres présentent, dans leurs feuillages, des éventails, des parapluies et des parasols. Le latanier porte chacune de ses feuilles plissée comme un éventail, attachée à une longue queue, et semblable, dans son développement parfait, à un soleil rayonnant de verdure. On peut voir deux de ces arbres au Jardin du Roi. Celle du bananier ressemble à une longue et large ceinture, ce qui lui a fait donner sans doute le nom de figuier d'Adam. La grandeur des feuilles de plusieurs espèces d'arbres, augmente à mesure qu'on s'approche de la Ligne. Celle du cocotier à fruit double, des îles Séchelles, a douze ou quinze pieds de long, et sept ou huit de large. Elle suffit pour couvrir une nombreuse famille. Il y a aussi une de ces feuilles au Cabinet du Roi. Celle

du talipot de l'île de Ceylan, a, à-peu-près, la même grandeur. L'intéressant et infortuné Robert Knok, qui a donné la meilleure relation de cette île, que je connaisse, dit qu'une de ces feuilles peut couvrir quinze ou vingt personnes. Quand elle est sèche, ajoute-t-il, elle est à-la-fois forte et maniable, en sorte qu'on peut l'étendre et la resserrer à son gré, étant naturellement plissée comme un éventail. Dans cet état, elle n'est pas plus grosse que le bras, et extraordinairement légère. Les habitants la coupent par triangles, quoiqu'elle soit naturellement ronde, et chacun d'eux en porte un morceau sur sa tête, tenant de la main le bout le plus pointu en avant, pour s'ouvrir un passage à travers les buissons. Les soldats se servent de cette feuille pour faire leurs tentes. Ils la regardent, avec raison, comme un des plus grands bienfaits de la Providence, dans un pays brûlé du soleil, et inondé de pluies la moitié de l'année. La nature a fait, dans ces climats, des parasols pour des villages entiers; car le figuier qu'on appelle aux Indes figuier des Banians, et dont on voit le dessin dans Tavernier et

dans plusieurs autres voyageurs, croît sur le sable même brûlant du rivage de la mer, en jetant de l'extrémité de ses branches une multitude de jets qui s'inclinent vers la terre, y prennent racine, et forment, autour du tronc principal, quantité d'arcades couvertes d'un ombrage impénétrable.

Dans nos climats tempérés, nous éprouvons une bienveillance semblable de la part de la nature. C'est dans la saison chaude et sèche qu'elle nous donne quantité de fruits pleins d'un jus rafraîchissant, tels que les cerises, les pêches, les melons; et à l'entrée de l'hiver, ceux qui échauffent par leurs huiles, tels que les amandes et les noix. Quelques naturalistes même ont regardé les coques ligneuses de ces fruits, comme des préservatifs de leurs semences contre le froid de la mauvaise saison; mais ce sont, comme nous l'avons vu, des moyens de surnager et de voguer. La nature en emploie d'autres que nous ne connaissons pas, pour préserver les substances des fruits, des impressions de l'air. Par exemple, elle fait durer, pendant tout l'hiver, plusieurs espèces de pommes et de

poires, qui n'ont d'autres enveloppes que des pellicules si minces, qu'on ne peut en déterminer les épaisseurs.

La nature a mis d'autres végétaux aux lieux humides et arides, dont les qualités sont inexplicables par les lois de notre physique, mais qui sont admirablement d'accord avec les besoins de l'homme qui les habite. C'est le long des eaux que croissent les plantes et les arbres les plus secs, les plus légers, et par conséquent les plus propres à les traverser. Tels sont les roseaux qui sont creux, et les joncs remplis d'une moelle inflammable. Il ne faut qu'une botte médiocre de jonc, pour porter sur l'eau un homme fort pesant. C'est sur les bords des lacs du nord, que croissent ces vastes bouleaux dont il ne faut que l'écorce d'un seul arbre pour faire un grand canot. Cette écorce est semblable à un cuir par sa souplesse, et si incorruptible à l'humidité, que j'en ai vu tirer, en Russie, de dessous les terres dont on couvre les magasins à poudre, qui étaient parfaitement saines, quoiqu'on les y eût mises du temps de Pierre-le-Grand. Suivant le témoignage de Pline et de Plu-

tarque, on trouva à Rome, quatre cents ans après la mort de Numa, les livres que ce grand roi avait fait mettre avec lui dans son tombeau. Son corps était totalement détruit; mais ses livres, qui traitaient de la philosophie et de la religion, étaient si bien conservés, que le préteur Petilius en prit lecture par ordre du sénat. Sur le rapport qu'il en fit, il fut décidé qu'on les brûlerait. Ils étaient écrits sur des écorces de bouleau. Ces écorces se lèvent en dix ou douze feuillets blancs et minces comme du papier, et en tenaient lieu aux anciens. La nature présente à l'homme d'autres trajectiles sur d'autres rivages. Elle a mis sur les bords des fleuves de l'Inde, le bambou, grand roseau qui s'y élève quelquefois à soixante pieds de hauteur, et qui y croît de la grosseur de la cuisse. L'intervalle compris entre deux de ses nœuds, suffit pour soutenir un homme sur l'eau. Un Indien s'y met à califourchon, et traverse ainsi les rivières, en nageant avec les pieds. Le Hollandais Jean-Hugues Linschoten, voyageur digne de foi, assure que les crocodiles ne touchent jamais aux gens qui passent ainsi

les rivières, quoiqu'ils attaquent souvent les canots et les chaloupes même des Européens. Il attribue la retenue de cet animal vorace, à une antipathie qu'il a contre ce roseau. François Pyrard, autre voyageur qui a fort bien observé la nature, dit qu'il croît sur les rivages des îles Maldives, un arbre appelé Candou, d'un bois si léger, qu'il sert de liége aux pêcheurs. * Je crois avoir eu en ma possession, une souche d'arbre de la même espèce. Elle était dépouillée de son écorce, toute blanche, de la grosseur du bras, de six pieds de longueur, et si légère que je la levais avec deux doigts, avec la plus grande facilité. C'est dans les mêmes îles et sur les mêmes sables, que s'élève le cocotier, qui y vient plus beau que dans aucun autre lieu du monde. Ainsi, l'arbre le plus utile aux marins, croît sur le bord des mers les plus naviguées. Tout le monde sait qu'on y bâtit un vaisseau de son bois, qu'on en fait les voiles avec ses feuilles, le mât avec son tronc, les cordages avec l'étoupe appelée caire qui entoure son

* Voyez Pyrard, Voyage aux îles Maldives, page 38.

fruit, et qu'on le charge ensuite avec ses cocos. Il est encore remarquable que le coco renferme, avant sa maturité parfaite, une liqueur qui est un excellent antiscorbutique. N'est-ce donc pas une merveille de la nature, que ce fruit vienne plein de lait, dans des sables arides et sur les bords de l'eau salée? Ce n'est même que sur les bords de la mer, que l'arbre qui le porte parvient dans toute sa beauté; car on en voit peu dans l'intérieur des terres. La nature a placé un palmier de la même famille, mais d'une autre espèce, au sommet des montagnes des mêmes climats : c'est le palmiste. La tige de cet arbre a quelquefois plus de cent pieds de hauteur : elle est parfaitement droite : elle porte à son sommet, pour unique feuillage, un bouquet de palmes, du milieu duquel sort un long rouleau de feuilles plissées, semblable au fût d'une lance. Ce rouleau renferme, dans une espèce de fourreau coriace, les feuilles naissantes, qui sont très-bonnes à manger avant leur développement. Le tronc du palmiste n'a de bois qu'à la circonférence; mais il est si dur, qu'il fait rebrousser le tranchant des

meilleures haches. Il se fend d'un bout à l'autre avec la plus grande facilité, et il est rempli, au dedans, d'une substance spongieuse qu'on enlève aisément. Quand il est ainsi préparé, il sert à faire, pour la conduite des eaux souvent dévoyées par les rochers qui sont au sommet des montagnes, des tuyaux qui sont incorruptibles à l'humidité. Ainsi les palmiers donnent aux habitants de ces pays, de quoi faire des aqueducs à la source des rivières, et des vaisseaux à leur embouchure. D'autres espèces d'arbres leur rendent ailleurs les mêmes services. C'est sur les rivages des îles Antilles que croît l'acajou, qu'on y appelle improprement cèdre, à cause de son incorruptibilité. Il y vient si gros, que, d'un seul de ses tronçons, on fait des pirogues qui portent jusqu'à quarante hommes. * Cet arbre a une autre qualité qui, au jugement des meilleurs observateurs, aurait dû le rendre précieux à notre marine; c'est qu'il est le seul de ces rivages, que les vers marins n'attaquent jamais, quoi-

* Voyez les PP. Labat et Du Tertre.

qu'ils soient si redoutables à toutes les espèces de bois qui flottent dans ces mers, qu'ils dévorent, en peu de temps, les escadres, et que pour les en préserver, on est obligé, depuis quelques années, de doubler leurs carènes de cuivre. Mais ce bel arbre a trouvé des ennemis plus redoutables que les vers, dans les habitants européens de ces îles, qui en ont presque totalement détruit l'espèce.

La manière dont la Providence a pourvu à la soif de l'homme, dans les lieux arides, n'est pas moins digne d'admiration. Elle a mis dans les sables brûlants de l'Afrique une plante dont la feuille, contournée en burette, est toujours remplie d'un grand verre d'eau fraîche; le goulot de cette burette est fermé par l'extrémité même de la feuille, en sorte que l'eau ne peut pas s'en évaporer.* Elle a planté, sur quelques terres arides du même pays, un grand arbre, appelé par les nègres *boa*, dont le tronc, monstrueusement gros, est naturellement creusé comme une citerne. Dans la saison des pluies, il se remplit d'eau qu'il

* C'est sans doute le *nepenthes distillatoria*. LIN. (*Note de l'Editeur.*)

conserve fraîche dans les plus grandes chaleurs, au moyen du feuillage touffu qui en couronne le sommet. Enfin elle a placé sur les rochers arides des îles Antilles, des fontaines végétales. On y trouve communément une liane, appelée liane à eau, si remplie de sève, que, si on en coupe une simple branche, il en coule sur-le-champ autant d'eau qu'un homme en pourrait boire d'un trait : elle est très-limpide et très-pure. Dans les lagunes de la baie de Campêche, les voyageurs trouvent un autre secours : ces lagunes, au niveau de la mer, sont presque entièrement inondées dans la saison pluvieuse, et elles sont si arides dans la saison sèche, qu'il est arrivé à plusieurs chasseurs, qui s'étaient égarés dans les forêts dont elles sont couvertes, d'y mourir de soif. Le célèbre voyageur Dampier rapporte qu'il a échappé plusieurs fois à ce malheur par le secours d'une végétation fort extraordinaire, qu'on lui avait fait remarquer sur le tronc d'une espèce de pin qui y est très-commun : elle ressemble à un paquet de feuilles placées l'une sur l'autre par étages ; et à cause de sa forme, et de l'arbre

où elle croît, il l'appelle pomme de pin. Cette pomme est pleine d'eau; en sorte qu'en la perçant à sa base avec un couteau, il en coule aussitôt une bonne pinte d'une eau très-claire et très-saine. Le P. Du Tertre raconte qu'il a trouvé plusieurs fois un pareil rafraîchissement dans les feuilles, tournées en cornet, d'une espèce de balisier qui croît sur les plages sablonneuses de la Guadeloupe. J'ai ouï dire à plusieurs de nos chasseurs, que rien n'était plus propre à désaltérer que les feuilles du gui qui croît dans nos arbres. *

Telles sont en partie les précautions dont la Providence a compensé, en faveur de

* Les plantes qui fournissent de l'eau sont très-communes, sur-tout dans les déserts et dans les pays chauds. La nature semble les y avoir répandues avec profusion, pour servir aux besoins de l'homme et des animaux. Leurs sucs rafraîchissants se forment sous les rayons du soleil, ils s'y conservent même contre toutes les lois de la physique, qui veut que les fluides s'évaporent par l'action de la chaleur. Ainsi, c'est au milieu des déserts brûlants de l'Amérique que s'élèvent les mélocactus, dont les écorces hérissées de piquants cachent une source d'eau limpide et acidulée. Ainsi Thunberg rapporte que les Hottentots étan-

l'homme, les inconvénients de chaque climat, en opposant aux qualités des éléments, des qualités contraires dans les végétaux. Je ne les suivrai pas plus loin, car je les crois inépuisables. Je suis persuadé que chaque latitude et chaque saison ont les leurs qui leur sont affectées, et que chaque parallèle les varie dans chaque degré de longitude.

HARMONIES VÉGÉTALES DES PLANTES AVEC L'HOMME.

Si maintenant nous examinions les relations végétales des plantes avec l'homme, nous les trouverions en nombre infini; elles sont les sources perpétuelles de nos arts, de nos fabriques, de notre commerce et de nos dé-

chent leur soif en suçant la tige humide de l'*albuca major*. L'Éthiopie offre encore une multitude d'arbres dont les fruits sont comme autant de coupes pleines d'une liqueur parfumée : tels sont les *gelingues*, et le *delebes* que les missionnaires n'ont pu décrire sans bénir la Providence. Enfin on trouve à Madagascar le *ravinal* ou arbre du voyageur (*ravelana madagascariensis*), ainsi nommé de la propriété singulière qu'il a de fournir une grande quantité de très-bonne eau douce, lorsqu'on le perce à la base de ses feuilles. (*Note de l'Editeur.*)

lices; mais, à notre ordinaire, nous ne ferons que parcourir quelques-uns de leurs rapports naturels et directs, auxquels l'homme n'a rien mis du sien.

A commencer par leurs parfums, l'homme me paraît le seul être sensible qui en soit affecté. A la vérité, les animaux, et sur-tout les mouches et les papillons, ont des plantes qui leur sont propres, et qui les attirent ou les rebutent par leurs émanations; mais ces affections semblent liées avec leurs besoins. L'homme seul est sensible aux parfums et à l'éclat des fleurs, indépendamment de tout appétit animal. Le chien même, qui prend, par la domesticité, une si forte teinture des mœurs et des goûts de l'homme, paraît insensible à cette jouissance-là. L'impression que font les fleurs sur nous, semble liée avec quelque affection morale; car il y en a qui nous égaient et d'autres qui nous attristent, sans que nous en puissions apporter d'autres raisons que celles que j'ai essayé d'établir en examinant quelques lois générales de la nature. Au lieu de les distinguer en jaunes, en rouges, en bleues, en violettes, on pourrait

les diviser en gaies, en sérieuses, en mélancoliques : leur caractère est si expressif, que les amants, dans l'Orient, emploient leurs nuances pour exprimer les divers degrés de leur passion. La nature s'en sert souvent, par rapport à nous, dans la même intention. Quand elle veut nous éloigner d'un lieu marécageux et malsain, elle y met des plantes vénéneuses, qui ont des couleurs meurtries et des odeurs rebutantes. Il y a une espèce d'arum qui croît dans les marais du détroit de Magellan, dont la fleur présente l'aspect d'un ulcère, et exhale une odeur si forte de chair pourrie, que la mouche à viande vient y déposer ses œufs. Mais le nombre des plantes fétides n'est pas fort étendu. Les campagnes sont tapissées de fleurs qui, pour la plupart, ont des couleurs et des odeurs fort agréables. Je voudrais que le temps me permît de dire quelque chose de la simple agrégation des fleurs ; ce sujet est si vaste et si riche, que je ne balance pas d'assurer qu'il y a de quoi occuper le plus fameux botaniste de l'Europe toute sa vie, en lui découvrant chaque jour quelque chose de nouveau, et sans l'écarter

de sa maison de plus d'une lieue. Tout l'art avec lequel les joailliers assemblent leurs pierreries, disparaît auprès de celui avec lequel la nature assortit les fleurs. Je montrais à J.-J. Rousseau des fleurs de différents trèfles, que j'avais cueillies en me promenant avec lui; il y en avait de disposées en couronnes, en demi-couronnes, en épis, en gerbes, avec des couleurs variées à l'infini. Quand elles étaient sur leurs tiges, elles avaient encore d'autres agrégations avec des plantes qui leur étaient souvent opposées en couleurs et en formes. Je lui demandai si les botanistes s'occupaient de ces harmonies : il me dit que non; mais qu'il avait conseillé à un jeune dessinateur de Lyon d'apprendre la botanique, pour y étudier les formes et les assemblages des fleurs, et que, par ce moyen il était devenu un des plus fameux dessinateurs d'étoffes de l'Europe. Je lui citai à ce sujet un trait de Pline, qui lui fit beaucoup de plaisir : c'est à l'occasion d'un peintre de Sicyone, appelé Pausias, qui apprit, par cette étude, à peindre au moins aussi bien les fleurs que celui de Lyon savait les dessi-

ner : à la vérité, il eut encore un maître aussi habile que la nature, ou plutôt qui n'en diffère pas ; ce fut l'Amour. Je vais rapporter ce trait dans la simplicité du langage du vieux traducteur de Pline, afin de ne lui rien ôter de sa naïveté. * « En sa jeunesse, il fit la cour » à une bouquetière de sa ville, qui avait nom » Glycera, laquelle était fort gentille, et avait » dix mille inventions à digérer les fleurs des » bouquets et des chapeaux ; de sorte que » Pausias, contrefaisant le naturel des cha- » peaux et bouquets de sa maîtresse, vint à » se rendre parfait en cet art : finalement, » il la peignit assise, et faisant un chapeau de » fleurs ; et tient-on ce tableau pour une des » principales pièces que jamais il ait faites : » il l'appela Stephano Plocos, pource que » Glycera n'avait autre moyen de se soulager » en sa pauvreté, qu'à vendre des chapeaux » et bouquets. Et certes, on dit que L. Lu- » cullus donna à Denys Athénien deux talents » de la simple copie de ce tableau. » Cette anecdote a plu singulièrement à Pline, car

* Histoire naturelle de Pline, liv. xxxv, chap. xi.

il l'a répétée dans un autre endroit : * « Ceux » du Péloponèse, dit-il, furent les premiers » qui compassèrent les couleurs et senteurs » des fleurs qu'on mettait aux chapeaux. Tou- » tefois cela vint de l'invention de Pausias, » peintre, et d'une bouquetière nommée Gly- » cera, à qui ce peintre faisait fort la cour, » jusqu'à contrefaire au vif les chapeaux et » bouquets qu'elle faisait. Mais cette bouque- » tière changeait en tant de sortes l'ordon- » nance de ses chapeaux, pour mieux faire » rêver son peintre, que c'était grand plaisir » de voir combattre l'ouvrage naturel de Gly- » cera, contre le savoir du peintre Pausias. »

L'antique nature en sait encore plus que la jeune Glycère. Comme nous ne pouvons la suivre dans sa variété infinie, nous ferons au moins une observation sur sa régularité : c'est qu'il n'y a aucune fleur odorante qui ne croisse aux pieds de l'homme, ou au moins à la portée de sa main. Toutes celles de cette espèce sont placées sur des herbes ou sur des arbrisseaux, comme l'héliotrope, l'œillet, la

* Histoire naturelle de Pline, liv. XXI, chap. II.

giroflée, la violette, la rose, le lilas. Il n'en croît point de semblables sur les arbres élevés de nos forêts; et si quelques fleurs brillantes viennent sur quelques grands arbres des pays étrangers, comme le tulipier et le marronnier d'Inde, elles ne sentent point bon. A la vérité, quelques grands arbres des Indes, comme les arbres à épices, sont entièrement parfumés; mais leurs fleurs sont peu apparentes, et ne participent pas de l'odeur de leurs feuilles. Les fleurs du cannellier sentent les excréments humains : c'est ce que j'ai éprouvé moi-même, si toutefois les arbres qu'on m'a montrés à l'Ile-de-France, dans une habitation appartenante à M. Magon, étaient de véritables cannelliers. La belle et odorante fleur du magnolia croît dans la partie inférieure de l'arbre. D'ailleurs, le laurier qui la porte est, ainsi que les arbres à épices, un arbre peu élevé.

Je puis me tromper dans quelques-unes de mes observations; mais quand elles sont multipliées sur le même objet, et attestées par des hommes dignes de foi, et sans esprit de système, j'en puis tirer des conséquences

générales, qui ne doivent pas être indifférentes au bonheur du genre humain, en lui montrant des intentions constantes de bienveillance dans l'Auteur de la nature. Les variétés de leurs convenances se prêtent des lumières mutuelles; les moyens sont différents, mais la fin est toujours la même. La même bonté qui a placé le fruit qui devait nourrir l'homme à la portée de sa main, y a dû mettre aussi son bouquet. Nous remarquerons ici que nos arbres fruitiers sont faciles à escalader, et diffèrent en cela de la plupart de ceux des forêts. De plus, tous ceux qui donnent des fruits mous dans leur maturité, et qui auraient été exposés à se briser par leur chute, comme les figuiers, les mûriers, les pruniers, les pêchers, les abricotiers, les présentent à peu de distance de terre : ceux, au contraire, qui produisent des fruits durs, et qui n'ont rien à risquer dans leur chute, les portent fort élevés, comme les noyers, les châtaigniers et les cocotiers.

Il n'y a pas moins de convenance dans les formes et les grosseurs des fruits. Il y en a

beaucoup qui sont taillés pour la bouche de l'homme, comme les cerises et les prunes; d'autres pour sa main, comme les poires et les pommes; d'autres beaucoup plus gros, comme les melons, sont divisés par côtes, et semblent destinés à être mangés en famille : il y en a même aux Indes, comme le jacq, et chez nous la citrouille, qu'on pourrait partager avec ses voisins. La nature paraît avoir suivi les mêmes proportions dans les diverses grosseurs des fruits destinés à nourrir l'homme, que dans la grandeur des feuilles qui devaient lui donner de l'ombre dans les pays chauds; car elle y en a taillé pour abriter une seule personne, une famille entière, et tous les habitants du même hameau.

Je m'arrêterai peu aux autres rapports que les plantes ont avec l'habitation de l'homme par leur grandeur et leur attitude, quoiqu'il y ait à ce sujet des choses très-curieuses à dire. Il en est peu qui ne puissent embellir son champ, son toit ou son mur. J'observerai seulement que le voisinage de l'homme est utile à plusieurs plantes. Un missionnaire

anonyme rapporte que les Indiens sont persuadés que les cocotiers au pied desquels il y a des maisons, deviennent beaucoup plus beaux que ceux où il n'y en a pas, comme si ces arbres utiles se réjouissaient du voisinage des hommes.

Un autre missionnaire, carme déchaussé, appelé le P. Philippe, dit positivement que, lorsque le cocotier est planté auprès des maisons ou des cabanes, il devient plus fécond par la fumée, par les cendres et par l'habitation de l'homme, et qu'il apporte doublement du fruit; que c'est par cette raison que les lieux plantés de palmes, aux Indes, sont remplis de maisons et de logettes; que les maîtres de ces lieux donnent, au commencement, quelques écus à ceux qui veulent les habiter, et qu'ils sont obligés de leur accorder leur part des fruits, lorsqu'on les cueille: à quoi il ajoute, que quoique leurs fruits, qui sont très-gros et très-durs, tombent souvent des arbres dans leur maturité, ou par les rats qui les rongent, ou par la violence des vents, on n'a jamais ouï dire que personne de ceux qui habitent dessous en aient été blessés.

C'est ce qui ne me paraît pas moins extraordinaire qu'à lui. *

Je pourrais étendre les influences de l'homme à plusieurs de nos arbres fruitiers, sur-tout au pommier et à la vigne. Je n'ai point vu de plus beaux pommiers dans le pays de Caux, que ceux qui croissent autour des maisons des paysans. Il est vrai que les soins du maître peuvent y contribuer. Je me suis arrêté quelquefois dans les rues de Paris à considérer avec plaisir de petites vignes, dont les racines sont dans le sable et sous le pavé, tapisser de leurs grappes toute la façade d'un corps-de-garde. Une d'entre elles, il y a, je crois, six ou sept ans, donna deux fois du fruit dans la même année, ainsi que l'ont rapporté les papiers publics.

HARMONIES ANIMALES DES PLANTES AVEC L'HOMME.

Mais il ne suffisait pas à la nature d'avoir donné à l'homme des berceaux et des tapis

* Voyez le Voyage d'Orient, du R. P. Philippe, carme déchaussé, liv. VII, chap. V, sect. IV.

chargés de fruits, si elle ne lui eût fourni, dans l'ordre végétal même, des moyens de défense contre les déprédations des bêtes sauvages. Il aurait eu beau veiller, pendant le jour, à la garde de ses biens, ils auraient été au pillage pendant la nuit. Elle lui a donné des arbrisseaux épineux pour les enclore. Plus on avance vers le midi, plus on trouve de variétés dans leurs espèces. Mais, au contraire, on ne voit point, ou du moins on voit bien peu de ces arbrisseaux épineux dans le nord, où ils paraissaient inutiles; car il n'y a point de vergers. Il semble qu'il y en ait aux Indes pour toutes sortes de sites. Quoique je n'aie été, pour ainsi dire, que sur la lisière de ce pays, j'y en ai vu un grand nombre, dont l'étude offrirait bien des remarques curieuses à un naturaliste. J'en ai remarqué un, entre autres, dans un jardin de l'Ile-de-France, qui m'a paru propre à faire des enclos impénétrables aux plus petits quadrupèdes. Il vient de la forme d'un pieu, gros comme le bras, tout droit, sans branches, et portant pour unique verdure un petit bouquet de feuilles à son sommet. Son écorce

est hérissée d'épines très-fortes et très-aiguës. Il s'élève à sept ou huit pieds de hauteur, et croît aussi gros en haut qu'en bas. Plusieurs de ces arbrisseaux plantés de suite les uns auprès des autres, formeraient une vraie palissade, qui n'aurait pas le moindre intervalle. Les raquettes et les cierges, si communs sous la zone torride, ont des épines si perçantes, qu'en marchant dessus, elles traversent les semelles des souliers. Il n'y a ni tigres, ni lions, ni éléphants qui osent en approcher. Il y a une autre sorte d'épine dans l'île de Ceylan, dont on se sert pour se défendre des hommes mêmes, qui franchissent toutes sortes de barrières. Robert Knok, que j'ai déjà cité, dit que les avenues du royaume de Candy, dans l'île de Ceylan, ne sont fermées qu'avec des fagots de ces épines, dont les habitants bouchent les passages de leurs montagnes.

L'homme trouve, dans les végétaux, non-seulement des protections contre les bêtes féroces, mais contre les reptiles et les insectes. Le P. Du Tertre raconte qu'il trouva un jour, dans l'île de la Guadeloupe, au pied

d'un arbre, une plante rampante, dont les tiges étaient figurées comme des serpents. Mais il fut bien autrement surpris quand il aperçut sept ou huit couleuvres qui étaient mortes autour d'elle. Il l'indiqua à un chirurgien qui fit, par son moyen, des cures merveilleuses, en l'employant contre les morsures de ces dangereux reptiles. Elle est fort répandue dans les autres îles Antilles, où elle est connue sous le nom de bois de couleuvre. On la retrouve encore aux Indes orientales. Jean-Hugues Linschoten lui attribue la même figure et les mêmes propriétés. Nous avons, dans nos climats, des végétaux qui ont des convenances et des oppositions fort étranges avec les reptiles. Pline dit que les serpents aiment beaucoup le genévrier et le fenouil; mais qu'on n'en trouve point sous la fougère, le trèfle, le frêne et la rhue, et que la bétoine les fait mourir. D'autres plantes, comme nous l'avons dit, détruisent les mouches, telles que les dionées. Thévenot assure qu'aux Indes, les palefreniers garantissent leurs chevaux des mouches, en les frottant, tous les matins, avec des fleurs de ci-

trouille. L'herbe aux puces, qui a des graines noires et luisantes, semblables à des puces, chasse ces insectes d'une maison, selon Dioscoride. La vipérine, qui a ses semences faites comme des têtes de vipères, fait mourir ces reptiles. Il est probable que c'est à des configurations semblables que les premiers hommes auront reconnu les relations et les oppositions des plantes avec les animaux. Je pense que chaque genre d'insecte a son végétal destructeur que nous ne connaissons pas. En général, toutes les vermines fuient les parfums.

La nature nous a encore donné, dans les plantes, les premiers patrons des filets pour la chasse et pour la pêche. Il croît, dans quelques landes de la Chine, une espèce de rotin, si entrelacé et si fort, qu'il s'y prend des cerfs tout en vie. J'ai vu moi-même, sur les sables du bord de la mer, à l'Ile-de-France, une sorte de liane, appelée fausse patate, qui couvre des arpents entiers, comme un grand filet de pêcheur. Elle est si propre aux mêmes usages, que les nègres s'en servent pour pêcher du poisson. Ils en font,

avec les tiges et les feuilles, de longs cordons qu'ils jettent à la mer; et, après en avoir formé une chaîne qui renferme sur l'eau une grande enceinte, ils la tirent, par les deux extrémités, au rivage. Ils ne manquent guère d'y amener quelque poisson ; * car les poissons s'effraient non-seulement d'un filet qui les enveloppe, mais de tout corps inconnu qui fait de l'ombre à la surface de l'eau. C'est avec une industrie aussi simple et à-peu-près semblable, que les habitants des Maldives font des pêches prodigieuses, en n'employant, pour amener les poissons dans leurs réservoirs, qu'une corde qui flotte sur l'eau avec des bâtons.

HARMONIES HUMAINES OU ALIMENTAIRES DES PLANTES.

Il n'y a pas une seule plante sur la terre qui n'ait quelques rapports avec les besoins de l'homme, et qui ne serve quelque part à son vêtement, à son toit, à ses plaisirs, à ses remèdes, ou au moins à son foyer. Celles

* Voyez François Pyrard, Voyage aux Maldives.

qui sont chez nous les plus inutiles, sont quelquefois très-estimées ailleurs. Les Égyptiens ont fait souvent des vœux pour l'heureuse récolte des orties, dont la graine leur donne de l'huile, et la tige leur fournit des fils dont ils font de bonne toile. Mais ces rapports généraux étant innombrables, je m'en tiendrai à quelques observations particulières sur les plantes qui servent au premier des besoins de l'homme, je veux dire à sa nourriture.

Nous remarquerons d'abord que le blé, qui sert à la subsistance générale du genre humain, n'est pas produit par des végétaux d'une grande taille, mais par de simples graminées. Le principal soutien de la vie humaine est porté par des herbes, et exposé à la merci des moindres vents. Il y a apparence que, si nous avions été chargés de la sûreté de nos récoltes, nous n'eussions pas manqué de les placer sur de grands arbres; mais en cela, comme dans tout le reste, il faut admirer la prévoyance divine et nous méfier de la nôtre. Si nos moissons étaient portées par les forêts, lorsque celles-ci sont détruites par la guerre, ou incendiées par

notre imprudence, ou renversées par les vents, ou ravagées par les inondations, il faudrait des siècles pour les voir renaître dans un pays. De plus, les fruits des arbres sont bien plus sujets à couler que les semences des graminées. Les graminées, comme nous l'avons observé, portent leurs fleurs en épi, surmontées souvent de petites barbes, qui ne défendent pas leurs semences des oiseaux, comme le disait Cicéron, mais qui sont comme autant de petits toits qui les mettent à l'abri des eaux du ciel. Les gouttes de pluie ne peuvent pas les noyer, comme les fleurs radiées, en disques, en roses et en ombelles, dont les formes toutefois sont propres à certains lieux et à certaines saisons; mais celles des graminées conviennent à toute exposition.

Lorsqu'elles sont portées par des panaches flottants et tombants, comme celles de la plupart des graminées des pays chauds, elles sont abritées de la chaleur du soleil; et lorsqu'elles sont rassemblées en épis, comme celles de la plupart des graminées des pays froids, elles réfléchissent ses rayons au moins

par un côté. De plus, par la souplesse de leurs tiges, fortifiées de nœuds de distance en distance, et par leurs feuilles filiformes et capillacées, elles échappent à la violence des vents. Leur faiblesse leur est plus utile, que la force ne l'est aux grands arbres. Semblables aux petites fortunes, elles sont ressemées et multipliées par les mêmes tempêtes qui dévastent les grandes forêts. Elles résistent encore aux sécheresses par la longueur de leurs racines, qui vont chercher bien loin l'humidité sous la terre; et quoiqu'elles n'aient que des feuilles étroites, elles en portent en si grand nombre, qu'elles couvrent de leurs plants multipliés la surface de la terre. A la moindre pluie, vous les voyez toutes se dresser en l'air par leurs extrémités, comme si c'étaient autant de griffes. Elles résistent aux incendies mêmes qui font périr tant d'arbres dans les forêts. J'ai vu des pays où l'on met chaque année le feu aux herbes, dans le temps de la sécheresse, se recouvrir, dès qu'il pleut, de la plus belle verdure. Quoique ce feu soit si actif, qu'il fait périr souvent les arbres qui se trouvent dans son voisinage,

les racines des herbes n'en sont point offensées. Elles ont de plus la faculté de se reproduire de trois manières, par des rejetons qui poussent à leur pied, par des traînasses qu'elles étendent au loin, et par des graines très-volatiles ou indigestibles, que les vents et les animaux dispersent de tous côtés. La plupart des arbres, au contraire, ne se régénèrent naturellement que par leurs semences. Ajoutez aux avantages généraux des graminées, une variété étonnante de caractères dans leurs floraisons et leurs attitudes, qui les rend plus propres que les végétaux de toute autre classe, à croître dans toutes sortes de sites.

C'est dans cette famille, si j'ose dire, cosmopolite, que la nature a placé le principal aliment de l'homme; car les blés, dont tant de peuples subsistent, ne sont que des espèces de graminées. Il n'y a point de terre où il ne puisse croître quelque espèce de blé. Homère, qui avait si bien étudié la nature, caractérise souvent chaque pays par le végétal qui lui est propre. Il vante une île pour ses raisins, une autre pour ses oliviers, une autre pour

ses lauriers, une autre pour ses palmiers; mais il ne donne qu'à la terre l'épithète générale de *Zeidora*, ou porte-blé. En effet, la nature en a formé pour croître dans tous les sites, depuis la Ligne jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Il y en a pour les lieux humides des pays chauds, comme le riz de l'Asie, qui vient en abondance dans les vases du Gange. Il y en a pour les lieux marécageux des pays froids, comme une espèce de folle-avoine qui croît naturellement sur les bords des fleuves de l'Amérique septentrionale, et dont plusieurs nations sauvages font, chaque année, d'abondantes récoltes. * D'autres blés réussissent à merveille sur les terres chaudes et sèches, comme le millet et le panic, en Afrique, et le maïs au Brésil. Dans nos climats, le froment se plaît dans les terres fortes; le seigle, dans les sables; le sarrasin, sur les coteaux pluvieux; l'avoine, dans les plaines humides; l'orge, dans les rochers. L'orge réussit jusque dans le fond du Nord. J'en ai

* Voyez le P. Hennepin, récollet; Champlain, et les autres voyageurs de l'Amérique septentrionale.

vu, par le 61e degré de latitude nord, dans les roches de la Finlande, des récoltes aussi belles qu'en aient jamais produit les champs de la Palestine. Le blé suffit à tous les besoins de l'homme. Avec sa paille, il peut se loger, se couvrir, se chauffer, et nourrir ses brebis, sa vache et son cheval; avec son grain, il fait des aliments et des boissons de toutes sortes de saveurs. Les peuples du Nord en brassent de la bière, et en tirent des eaux-de-vie plus fortes que celle du vin; telles sont celles de Dantzick. Les Chinois * font, avec le riz, un vin aussi agréable que le meilleur vin d'Espagne. Les Brésiliens préparent, avec le maïs, leur ouicou. Enfin, avec l'avoine torréfiée, on peut faire des crêmes qui ont le parfum de la vanille. Si nous joignons à ces qualités celles des autres plantes domestiques, dont la plupart croissent aussi par toute la terre, nous y trouverons les saveurs du girofle, du poivre, des épiceries; et, sans sortir de nos jardins, nous rassemblerons les jouissances dispersées dans le reste des végétaux.

* Voyage à la Chine, par Isbrand-Ides.

Nous pouvons reconnaître dans l'orge et dans l'avoine, les caractères élémentaires dont j'ai parlé, qui varient les espèces de plantes du même genre, suivant les sites où elles doivent naître. L'orge, destinée aux lieux secs, a des feuilles larges et ouvertes à leur base, qui conduisent les eaux des pluies à sa racine. Les longues barbes qui surmontent les balles qui enveloppent ses grains, sont hérissées de dentelures propres à les accrocher aux poils des animaux, et à les ressemer dans les lieux élevés et arides. L'avoine, au contraire, destinée aux lieux humides, a des feuilles étroites, arrêtées autour de sa tige, pour intercepter les eaux des pluies. Ses balles renflées, semblables à deux longues demi-vessies, et peu adhérentes aux grains, les rendent propres à surnager et à traverser les eaux par le secours du vent. Mais voici quelque chose de plus admirable, qui confirmera ce que nous avons dit sur les usages des diverses parties des plantes par rapport aux éléments, et qui étend les vues de la nature au delà même de leurs fruits, que nous avons regardés comme leurs carac-

tères déterminants ; c'est que l'orge, dans les années pluvieuses, dégénère en avoine, et l'avoine, dans les années sèches, se change en orge. Cette observation, rapportée par Pline, Galien, et Mathiole, commentateur de Dioscoride, * a été confirmée par les expériences de plusieurs naturalistes modernes. A la vérité, Mathiole prétend que cette transformation de l'orge ne se fait pas en avoine proprement dite, qu'il appelle Bromos, mais en une plante qui lui ressemble au premier coup-d'œil, et qu'il appelle Ægilops, ou coquiole. Cette transformation, constatée par les expériences réitérées des laboureurs de son pays, et par celle que le père de Galien fit expressément pour s'en convaincre, suffit, avec celle des fleurs de la linaire, et des feuilles de plusieurs végétaux, pour nous prouver que les rapports élémentaires des plantes ne sont que les rapports secondaires, et que les rapports animaux ou humains sont les principaux. ** Ainsi la nature a placé le

* Voyez Mathiole, sur Dioscoride, liv. IV, page 432.

** L'orge ne dégénère pas en avoine, et l'avoine ne

caractère d'une plante, non-seulement dans la forme du fruit, mais dans la substance de ce même fruit.

Je présume de là, qu'ayant fait, en général, de la substance farineuse, la base de la vie humaine, elle l'a répandue dans tous

se change pas en orge ; mais la culture peut modifier les formes de ces graminées, au point de les rendre presque méconnaissables. Pour se faire une idée de la puissance de l'homme sur les productions végétales, il suffit de comparer les espèces de plantes qui croissent spontanément dans les champs, avec les mêmes espèces cultivées dans les jardins. Par exemple, n'est-ce pas du petit œillet des chartreux, qui tapisse les rochers sauvages, qu'est sortie la tige primitive des magnifiques œillets de nos fleuristes? La rose, appelée vulgairement aux *cent feuilles*, ne doit-elle pas également son origine à l'humble églantier (*rosa canina.* Lin.)? Les cinq pétales de cette fleur des buissons se sont multipliés, et la culture a fini par donner à la rose ses nombreux pétales, ses couleurs éclatantes, et jusqu'à ses parfums. Il ne faut donc pas s'étonner si les anciens ont pu croire à des transformations de végétaux, lorsque nous en opérons nous-mêmes de si extraordinaires. Quant aux modifications que les céréales doivent éprouver par la culture, Buffon a très-bien remarqué que le blé, tel

les sites, sur diverses espèces de graminées; qu'ensuite, voulant y ajouter des modifications relatives à quelques humeurs de notre tempérament, ou à quelque influence de la saison ou du climat, elle en a fait d'autres combinaisons, qu'elle a placées dans les plan-

qu'il est, n'est point un don de la nature, mais le grand, l'utile fruit des recherches et des travaux de l'homme. « Nulle part, sur la terre, dit-il, on n'a » trouvé du blé sauvage, et c'est évidemment une » herbe perfectionnée par nos soins. » Malgré cette assertion, on peut croire que tantôt cette plante est perfectionnée par la culture, et que tantôt elle reprend sa forme primitive, lorsqu'elle est abandonnée. Bruce dit avoir vu, près des sources du Nil, l'avoine dans son état naturel : sa hauteur était de plus du double de la nôtre, mais il n'en donne pas la description complète. Quant à moi, je suis convaincu que toute la vigueur de la plante était dans sa tige, et que l'épi et les grains étaient beaucoup moins fournis que ceux de l'avoine cultivée. Telle est l'espèce d'*avoine folle* qu'on trouve au bord des chemins, et dont les grains n'ont aucune substance. C'est sans doute de ces différentes modifications que Pline, Galien et Mathiole ont voulu parler, et c'est au moins à ces faits que s'arrête la vérité. (*Note de l'Editeur.*)

tes légumineuses, comme les pois et les féves, que les Romains comprenaient au rang des blés; qu'enfin, elle en a formé d'une autre sorte, qu'elle a mises dans les fruits des arbres, comme les châtaignes, ou dans les racines, comme les patates et les pommes de terre. Ces convenances de substance avec chaque climat sont si certaines, que, par tout pays, le fruit qui y est le plus commun est le meilleur et le plus sain. Je présume encore qu'elle a suivi le même plan par rapport aux plantes médicinales, et qu'ayant répandu, sur plusieurs familles de végétaux, des vertus relatives à notre sang, à nos nerfs, à nos humeurs, elle les a modifiées dans chaque pays, suivant les maladies que le climat y engendre, et les a mises en opposition avec les caractères particuliers de ces mêmes maladies. C'est, ce me semble, pour avoir négligé ces observations, qu'il s'est élevé tant de doutes et de disputes sur les vertus des plantes. Tel simple qui remédie à un mal dans un pays, l'augmente quelquefois dans un autre. Le quinquina, qui est l'écorce d'une espèce de manglier d'eau douce du Mexique,

guérit les fièvres de l'Amérique, d'une espèce particulière aux lieux humides et chauds, et échoue souvent contre celles de l'Europe. Chaque remède est modifié dans chaque lieu, comme chaque mal. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion, qui me ferait sortir de mon sujet; mais si les médecins y faisaient l'attention qu'elle mérite, ils étudieraient mieux les plantes de leur pays, et ils ne leur préféreraient pas, comme ils font la plupart, celles des pays étrangers, qu'ils sont obligés de modifier de mille manières, pour leur donner, au hasard, des convenances avec les maladies locales. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand la nature a déterminé une certaine saveur dans quelque végétal, elle la répète par toute la terre, avec des modifications qui n'empêchent pas cependant de reconnaître sa vertu principale. Ainsi, ayant mis le cochléaria, ce puissant antiscorbutique, jusque sur les rivages brumeux du Spitzberg, elle en a répété la saveur et les qualités dans le cresson de nos ruisseaux, dans le cresson alénois de nos jardins, dans la capucine, qui est un cresson des rivières

du Pérou, enfin dans les graines mêmes du papayer, qui vient aux lieux humides, dans les îles Antilles. On retrouve pareillement la saveur, l'odeur et les qualités de notre ail, dans des bois, des écorces et des mousses de l'Amérique. [4]

Ces considérations me persuadent que les caractères élémentaires des plantes, et leur entière configuration, ne sont que des moyens secondaires, et que leur caractère principal tient aux besoins de l'homme. Ainsi, pour établir, dans les plantes, un ordre simple et agréable, au lieu de parcourir successivement leurs harmonies élémentaires, végétales, animales et humaines, il faudrait renverser cet ordre, sans toutefois l'altérer, et partir d'abord des plantes qui présentent à l'homme ses premiers besoins, passer de là aux usages qu'en tirent les animaux, et s'arrêter aux sites qui en déterminent les variétés.

Cette marche est d'autant plus aisée à suivre, que le premier point du départ est fixé par l'odorat et le goût. Les témoignages de ces deux sens ne sont pas à mépriser; car ils nous servent à décider les qualités intimes

des plantes, bien mieux que les décompositions de la chimie. Ils peuvent s'étendre à tout le règne végétal, d'autant qu'il n'y a pas un seul genre de plante, différencié en ombelle, en rose, en papilionacée, etc., qui n'offre à l'homme un aliment dans quelque partie du globe. Le souchet d'Éthiopie porte, à sa racine, des bulbes qui ont le goût d'amandes. Celui qu'on appelle en Italie Trasi, en produit qui ont la saveur des châtaignes.* Nous avons trouvé, en Amérique, la pomme de terre dans la classe des solanum, qui sont des poisons. C'est un jasmin de l'Arabie qui nous donne le café. L'églantier ne produit chez nous que des baies pour les oiseaux; mais celui de la terre d'Iesso, qui y croît entre les rochers et les coquillages des bords de la mer, porte des calices si gros et si nourrissants, qu'ils servent d'aliment, une partie de l'année, aux habitants de ces rivages. ** Les fougères de nos coteaux sont stériles; cependant, dans l'Amérique septen-

* Voyez le Catalogue du Jardin des Plantes de Bologne, par Hyacinthe Ambrosino.

** Voyez la Collection des Voyages de Thévenot.

trionale, il en croît une espèce appelée Filix baccifera, qui est chargée de baies fort bonnes à manger. * L'arbre même des îles Moluques, appelé Libbi par les habitants, et Palmier-sagou par les voyageurs, n'est qu'une fougère, au jugement de nos botanistes. Cette fougère renferme dans son tronc le sagou, substance plus légère et plus délicate que le riz. Enfin il y a jusqu'à certaines espèces de fucus, que les Chinois mangent avec délices, entre autres ceux qui composent les nids d'une espèce d'hirondelle. **

En disposant donc dans cet ordre les plantes qui portent la subsistance principale de l'homme, comme les graminées, on aurait d'abord, pour notre pays, le froment des terres fortes, le seigle des sables, l'orge des

* Voyez le P. Charlevoix, Histoire de la Nouvelle-France.

** Cette hirondelle est la salangane (*hirundo esculenta*. Lath.). Les auteurs diffèrent d'opinions sur la matière dont le nid de la salangane est composé. Les uns prétendent que c'est une écume de mer; les autres croient y reconnaître le suc d'un arbre appelé *calambouc* ou le frai d'une espèce de poisson, et cette

rochers, l'avoine des lieux humides, le blé sarrasin des collines pluvieuses; et pour les autres climats et expositions, le panic, le mil, le millet, le maïs, la folle-avoine du Canada, le riz de l'Asie, dont quelques espèces viennent dans les lieux secs, etc.....

Il serait encore utile de déterminer, sur la terre, des lieux auxquels on pourrait rapporter l'origine de chaque plante comestible. Ce que j'ai à dire à ce sujet n'est qu'une conjecture, mais elle me paraît bien vraisemblable. Je pense donc que la nature a mis dans des îles, les espèces des plantes les plus belles et les plus convenables aux besoins de l'homme. Premièrement, les îles sont plus favorables aux développements élémentaires des plantes, que l'intérieur des continents; car il n'y en a

dernière opinion nous semble la plus probable. C'était au moins celle de M. Poivre qui avait vu les mers qui s'étendent, depuis Java jusqu'à la Cochinchine, couvertes de *rogue* ou frai de poisson, dont il constata l'identité avec la matière du nid des salanganes. Selon Macartney, on trouve ces nids dans de profondes cavernes qui sont au pied des montagnes de l'île de Java. (*Note de l'Editeur.*)

point qui ne jouisse des influences de tous les éléments, ayant autour d'elle les vents et la mer, et souvent, dans son intérieur, des plaines, des sables, des lacs, des rochers et des montagnes. Une île est un petit monde en abrégé. Secondement, leur température particulière est si variée, qu'on en trouve dans tous les points principaux de longitude et de latitude, quoiqu'il y en ait un nombre considérable qui nous soient encore inconnues, entre autres dans la mer du Sud. Enfin, l'expérience prouve qu'il n'y a pas un seul arbre fruitier, en Europe, qui ne devienne plus beau dans quelqu'une des îles qui sont sur ses côtes, que dans le continent. J'ai parlé de la beauté des châtaigniers de la Corse et de la Sicile ; mais Pline, qui nous a conservé l'origine des arbres fruitiers qui étaient de son temps en Italie, nous apprend que la plupart avaient été apportés des îles de l'Archipel. Le noyer venait de la Sardaigne ; la vigne, le figuier, l'olivier, et beaucoup d'autres arbres fruitiers, étaient originaires des autres îles de la Méditerranée. Il observe même que l'olivier, ainsi que plusieurs au-

tres plantes, ne réussit que dans le voisinage de la mer. Tous les voyageurs modernes confirment ces observations. Tavernier, qui avait traversé tant de fois l'Asie, dit qu'on ne voit plus d'oliviers au delà d'Alep. Un anonyme anglais, que j'ai déjà cité avec éloge, assure que nulle part, dans le continent, on ne trouve des figuiers, des vignes, des mûriers, ainsi que plusieurs autres arbres fruitiers, qui soient comparables en grandeur et en production à ceux de l'Archipel, malgré la négligence de ses infortunés cultivateurs. Je pourrais y joindre beaucoup d'autres végétaux, qui ne viennent que dans ces îles, et qui fournissent au commerce de l'Europe, des gommes, des mannes et des teintures. Le pommier, si commun en France, n'y donne, nulle part, des fruits aussi beaux et d'espèces aussi variées que sur les rivages de la Normandie, sous l'haleine des vents maritimes de l'ouest. Je ne doute pas que le fruit qui fut le prix de la beauté, n'ait aussi, comme Vénus, quelque île favorite.

Si nous portons nos remarques jusque dans la zone torride, nous verrons que ce n'est

ni de l'Asie, ni de l'Afrique que se tirent le girofle, la muscade, la cannelle, le poivre de la meilleure qualité, le benjoin, le sandal, le sagou, etc. ; mais des îles Moluques, ou de celles qui sont dans leurs mers. Le cocotier ne vient dans toute sa beauté, qu'aux îles Maldives. Il y a même, dans les archipels de ces mers, quantité d'arbres fruitiers décrits par Dampier, qui ne sont pas encore transplantés dans l'ancien continent, tels que l'arbre à grappes. Le double coco ne se trouve qu'aux îles Séchelles. Les îles, nouvellement découvertes de la mer du Sud, telles que celle de Taïti, nous ont présenté des arbres inconnus, comme le fruit à pain, et le mûrier, dont l'écorce sert à faire des étoffes. On en peut dire autant des productions végétales des îles de l'Amérique, par rapport à leur continent.

Je pourrais étendre ces observations jusqu'aux oiseaux et aux quadrupèdes même, qui sont plus beaux et d'espèces plus variées dans les îles, que par-tout ailleurs. Les éléphants les plus estimés en Asie, sont ceux de l'île de Ceylan. Les Indiens leur croient quel-

que chose de divin ; qui plus est, ils prétendent que les autres éléphants reconnaissent cette supériorité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont beaucoup plus chers en Asie que tous les autres. Enfin, les voyageurs les plus dignes de foi, et qui ont le mieux observé, comme l'Anglais Dampier, le P. Du Tertre et quelques autres, disent qu'il n'y a pas un récif dans les mers comprises entre les tropiques, qui ne soit distingué par quelque sorte d'oiseau, de crabe, de tortue, ou de poisson, qui ne se trouve nulle part ailleurs, ni d'espèces si variées, ni en si grande abondance. Je présume que la nature a ainsi distribué ses principaux bienfaits dans les îles, pour inviter les hommes à y passer, et à parcourir la terre. Ce ne sont que des conjectures ; mais il est rare qu'elles nous trompent, quand on les fonde sur l'intelligence et la bonté de son Auteur.

On pourrait donc rapporter la plus belle espèce de blé, qui est le froment, à la Sicile, où l'on prétend en effet qu'il fut trouvé pour la première fois. La fable a immortalisé cette découverte, en y plaçant les amours de

Cérès, ainsi que la naissance de Bacchus dans l'île de Naxos, à cause de la beauté de ses vignes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le blé n'est indigène qu'en Sicile, si toutefois il s'y reperpétue encore de lui-même, comme l'assuraient les anciens. Après avoir déterminé de la même manière, les autres convenances humaines des graminées avec différents sites de la terre, on chercherait les graminées qui ont des rapports marqués avec nos animaux domestiques, comme le bœuf, le cheval, la brebis, le chien. On les caractériserait par les noms de ces animaux. Nous aurions des *gramen bovinum, equinum, ovinum, caninum*. On distinguerait ensuite les espèces de chacun de ces genres, par les noms des différents lieux où ces animaux les retrouvent, sur les bords des fleuves, dans les rochers, sur les sables, dans les montagnes; de sorte qu'en y ajoutant les épithètes, *fluviatile, saxatile, arenosum, montanum*, on suppléerait avec deux mots à toutes les longues phrases de notre botanique. On répartirait de même les autres graminées aux divers quadrupèdes de

nos forêts, comme aux cerfs, aux lièvres, aux sangliers, etc. Ces premières déterminations demanderaient quelques expériences à faire sur les goûts des animaux, mais elles seraient fort instructives et très-amusantes. Elles ne seraient pas cruelles, comme la plupart de celles de notre physique moderne, qui les écorche vifs, les empoisonne ou les étouffe, pour connaître leur naturel. Elles ne s'occuperaient que de leurs appétits, et non de leurs convulsions. Au reste, il y a déjà beaucoup de ces plantes préférées, qui sont connues de nos bergers. Un d'eux m'a montré, aux environs de Paris, une graminée qui engraisse plus les brebis en quinze jours, que les autres espèces ne pourraient le faire en deux mois. Aussi, dès qu'elles l'aperçoivent, elles y courent avec la plus grande avidité. J'en ai été témoin. Je ne veux pas dire toutefois que chaque espèce d'animal borne son appétit à une seule espèce de mets. Il suffit seulement, pour établir l'ordre que je propose, que chacune d'elles donne, dans chaque genre de plante, la préférence à une espèce; et c'est ce que l'expérience confirme.

La grande classe des graminées étant ainsi distribuée aux hommes et aux animaux, les autres plantes présenteraient encore plus de facilité dans leurs répartitions, parce qu'elles sont bien moins nombreuses. Dans les quinze cent cinquante espèces de plantes reconnues par Sébastien Vaillant, aux environs de Paris, il y a plus de cent familles, parmi lesquelles celle des graminées comprend, pour sa part, quatre-vingt-cinq espèces, sans compter vingt-six variétés, et nos différentes sortes de blés. Elle est la plus nombreuse après celle des champignons qui en a cent dix, et celle des mousses qui en a quatre-vingt-six. Ainsi, au lieu des classes systématiques de notre botanique, qui n'expliquent point les usages de la plupart des parties végétales, qui confondent souvent les plantes les plus disparates, et qui séparent celles qui sont du même genre, nous aurions un ordre simple, facile, agréable et d'une étendue infinie, qui passant de l'homme aux animaux, aux végétaux et aux éléments, nous montrerait les plantes qui servent à notre usage et à ceux des êtres sensibles, rendrait à cha-

cune d'elles ses relations élémentaires, à chaque site de la terre sa beauté végétale, et remplirait le cœur humain d'admiration et de reconnaissance. Ce plan paraît d'autant plus conforme à celui de la nature, qu'il est entièrement compris dans la bénédiction que son Auteur donna à nos premiers parents, lorsqu'il leur dit * : « Je vous ai donné toutes » les herbes qui portent leurs graines sur la » terre, et tous les arbres qui renferment en » eux-mêmes leurs semences, chacun SELON » SON ESPÈCE, afin qu'ils vous servent de nour- » riture ; et à tous les animaux de la terre, à » tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui se re- » mue sur la terre, et qui est vivant et animé, » afin qu'ils aient de quoi se nourrir. »

Cette bénédiction ne s'est pas bornée pour l'homme à quelque espèce primordiale dans chaque genre. Elle s'est étendue à tout le règne végétal, qui se convertit pour lui en aliments, par le moyen des animaux domestiques. Linnæus leur a présenté les huit à neuf cents plantes que produit la Suède, et il a

* Genèse, chap. 1, ℣ 29 et 30.

remarqué que la vache en mange deux cent quatre-vingt-six; la chèvre, quatre cent cinquante-huit; la brebis, quatre cent dix-sept; le cheval, deux cent soixante-dix-huit; le porc, cent sept. Le premier animal n'en refuse que cent quatre-vingt-quatre, le second quatre-vingt-douze, le troisième cent douze, le quatrième deux cent sept, le cinquième cent quatre-vingt-dix. Il ne comprend dans ces énumérations que les plantes que ces animaux mangent avec avidité, et celles qu'ils rejettent avec obstination. Les autres leur sont indifférentes; ils en mangent au besoin, et même avec plaisir lorsqu'elles sont tendres. Il n'y en a aucune de perdue. Celles qui sont rebutées des uns font les délices des autres. Les plus âcres, et même les plus vénéneuses, servent à en engraisser quelques-uns. La chèvre broute les renoncules des prés qui sont si poivrées, le tithymale et la ciguë. Le porc dévore la prêle et la jusquiame. Il n'a point admis à ces épreuves l'âne, qui ne vit point en Suède, ni le renne qui l'y remplace si avantageusement dans les parties du nord, ni les autres animaux domestiques, comme

le canard, l'oie, la poule, le pigeon, le chat et le chien. Tous ces animaux réunis, semblent destinés à tourner à notre profit tout ce qui végète, par leurs appétits universels, et sur-tout par cet instinct inexplicable de domesticité qui les attache à nous, sans qu'on ait pu en rendre susceptibles, ni le cerf qui est si timide, ni même les petits oiseaux qui cherchent à vivre sous notre protection, tels que l'hirondelle, qui fait son nid dans nos maisons. La nature n'a donné l'instinct de sociabilité humaine qu'à ceux dont les services pouvaient être utiles à l'homme en tout temps, et elles les a configurés d'une manière admirable pour les différents sites du règne végétal. Je ne parle pas du chameau des Arabes, qui peut rester plusieurs jours sans boire, en traversant les sables brûlants du Zara; ni du renne des Lapons, dont le pied très-fendu peut s'appuyer et courir sur la surface des neiges; ni du rhinocéros des Siamois et des Péguans, qui, avec les plis de sa peau qu'il gonfle à volonté, peut se dégager des terrains marécageux du Syriam; ni de l'éléphant d'Asie, dont le pied divisé en cinq

ergots, est si sûr dans les montagnes escarpées de la zone torride; ni du lama du Pérou, qui gravit avec ses pieds ergotés les âpres rochers des Cordilières. Chaque site extraordinaire nourrit pour l'homme un serviteur commode. Mais sans sortir de nos hameaux, le cheval solipède paît dans les plaines, la vache pesante au fond des vallées, la brebis légère sur la croupe des collines, la chèvre grimpante sur les flancs des rochers; le porc, armé d'un groin, fouille les racines des marais; l'oie et le canard mangent les herbes fluviatiles; la poule ramasse tout ce qui se perd dans les champs; l'abeille aux quatre ailes butine les poussières des fleurs; et le pigeon rapide va glaner les semences qui se perdent dans les rochers inaccessibles. Tous ces animaux, après avoir occupé pendant le jour les différents sites de la végétation, reviennent le soir à l'habitation de l'homme, avec des bêlements, des murmures et des cris de joie, en lui rapportant les doux tributs des plantes changées, par une métamorphose inconcevable, en miel, en lait, en beurre, en œufs et en crême.

J'aime à me représenter ces premiers temps du monde, où les hommes voyageaient sur la terre avec leurs troupeaux, en mettant à contribution tout le règne végétal. Le soleil les invitait à s'avancer jusqu'aux extrémités du nord, avec le printemps qui le devance, et à en revenir avec l'automne qui le suit. Son cours annuel dans les cieux, semble réglé sur les pas de l'homme sur la terre. Pendant que cet astre s'avance du tropique du Capricorne à celui du Cancer, un voyageur parti de la zone torride, à pied, peut arriver sur les bords de la mer Glaciale, et revenir ensuite dans la zone tempérée, lorsque le soleil retourne sur ses pas, en faisant tout au plus quatre à cinq lieues par jour, sans éprouver dans sa route, ni les chaleurs de l'été, ni les frimas de l'hiver. C'est en se réglant sur le cours annuel du soleil, que voyagent encore quelques hordes tartares. Quel spectacle dut offrir la terre à ses premiers habitants, lorsque tout y était à sa place, et qu'elle n'avait point encore été dégradée par les travaux imprudents ou par les fureurs de l'homme! Je suppose qu'ils partirent de

l'Inde, le berceau du genre humain, pour s'avancer au nord. Ils traversèrent d'abord les hautes montagnes de Bember, toujours couvertes de neige, qui entourent, comme un rempart, l'heureuse contrée de Cachemire, et qui la séparent du royaume brûlant de Lahor. * Elles se présentèrent à eux comme d'immenses amphithéâtres de verdure, qui portaient, du côté du midi, tous les végétaux de l'Inde, et du côté du nord, tous ceux de l'Europe. Ils descendirent dans le vaste bassin qu'elles renferment, et ils y virent une partie des arbres fruitiers qui devaient enrichir un jour nos vergers. Les abricotiers de la Médie et les pêchers de la Perse, bordaient, de leurs rameaux fleuris, les lacs et les ruisseaux d'eau vive qui l'arrosent. En sortant des vallées toujours vertes de Cachemire, ils pénétrèrent bientôt dans les forêts de l'Europe, et se reposèrent sous les feuillages des grands hêtres et des ormes touffus, qui n'avaient ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poëte n'avait encore

* Voyez Bernier, Description du Mogol.

chantés. Ils traversèrent les vastes prairies qu'arrose l'Irtis, semblables à des mers de verdure, et diversifiées çà et là de longs tapis de lis jaunes, de lisières de ginseng, et de touffes de rhubarbe au large feuillage : en suivant ses bords, ils s'enfoncèrent dans les forêts du nord, sous les majestueux rameaux des sapins, et sous les ombrages mobiles des bouleaux. Que de riantes vallées s'ouvrirent à eux le long des fleuves, et les invitèrent à s'écarter de leur route, en leur promettant encore de plus doux objets! Que de coteaux émaillés de fleurs inconnues, et couronnés d'arbres antiques et vénérables, les engagèrent à ne pas aller plus loin! Parvenus sur les bords de la mer Glaciale, un nouvel ordre de choses s'offrit à eux. Il n'y avait plus de nuit; le soleil tournait autour de l'horizon, et des brumes éparses dans les airs répétaient, sur différents plans, sa lumière en arcs-en-ciel de pourpre, et en éblouissantes parélies. Mais, si la magnificence était redoublée dans les cieux, la désolation était sur la terre. L'Océan était hérissé de glaces flottantes, qui apparaissaient à l'horizon comme des tours et

comme des cités en ruine; et on ne voyait sur le continent, pour bocages, que quelques arbrisseaux déformés par les vents, et pour prairies, que des rochers couverts de mousses. Sans doute périrent là les troupeaux qui les avaient accompagnés; mais la nature y avait encore pourvu aux besoins des hommes. Ces rivages étaient formés de lits épais de charbon de terre.* Les mers fourmillaient de poissons, et les lacs d'oiseaux. Il fallait, parmi les animaux, des aides et des domestiques : le renne parut au milieu des mousses : il offrit à ces familles errantes, les services du cheval dans sa légèreté, la toison de la brebis dans sa fourrure; et en leur montrant, comme la vache, ses quatre mamelles avec un seul nourrisson, il sembla leur dire qu'il était destiné, comme elle, à partager son lait avec des mères surchargées d'enfants.

Mais la partie de la terre qui attira les premiers regards des hommes, dut être l'Orient. Le lieu de l'horizon où se lève le soleil, fixa sans doute toute leur attention,

* Voyage en Sibérie, du professeur Gmelin.

dans un temps où aucun de nos systèmes n'avait encore déterminé leurs opinions. En voyant l'astre de la lumière se lever, chaque jour, du même côté, ils durent se persuader qu'il avait là une demeure fixe, et qu'il en avait une autre aux lieux où il allait se coucher. Ces imaginations, confirmées par le témoignage de leurs yeux, furent sans doute naturelles à des hommes sans expérience, qui avaient tenté d'élever une tour jusqu'au ciel, et qui, au milieu même des siècles éclairés, crurent comme un point de religion, que le soleil était traîné dans un char par des chevaux, et qu'il allait se reposer tous les soirs dans les bras de Téthys. Je présume qu'ils se déterminèrent plutôt à le chercher du côté de l'orient que de l'occident, dans la persuasion qu'ils abrégeraient beaucoup leur chemin en allant au-devant de lui. Ce fut, je pense, cette opinion qui laissa long-temps l'occident désert, sous les mêmes latitudes où l'orient fut peuplé, et qui entassa d'abord les hommes vers la partie orientale de notre continent, où s'est formé le premier et le plus nombreux empire du monde, qui est

celui de la Chine. Ce qui me confirme encore que les premiers hommes qui s'avancèrent vers l'orient, étaient occupés de cette recherche, et se hâtaient d'arriver à leur but, c'est qu'étant partis de l'Inde, le berceau du genre humain, comme les fondateurs des autres nations, ils ne peuplèrent point, comme ceux-ci, la terre de proche en proche, ainsi que la Perse, la Grèce, l'Italie et les Gaules l'ont été successivement du côté de l'occident; mais laissant désertes les vastes et fertiles contrées de Siam, de la Cochinchine et du Tonquin, qui sont encore aujourd'hui à demi barbares et inhabitées, ils ne s'arrêtèrent qu'à l'Océan oriental, et ils donnèrent aux îles qu'ils apercevaient au loin, et où ils n'eurent pas de long-temps l'industrie d'aborder, le nom de Gepuen, dont nous avons fait le nom de Japon, et qui signifie, en chinois, naissance du soleil.

Le père Kircher * assure que lorsque les premiers jésuites mathématiciens arrivèrent à la Chine, et y réformèrent le calendrier,

* Voyez la Chine illustrée, chap. IX.

les Chinois croyaient que le soleil et la lune n'étaient pas plus grands qu'on les voyait; qu'ils entraient, en se couchant, dans un antre profond, d'où ils ressortaient le matin à leur lever; et que la terre, enfin, était une superficie plane et unie. Ces idées, nées du premier témoignage des sens, ont été communes à tous les hommes. Tacite, qui a écrit l'histoire avec tant de jugement, n'a pas dédaigné, dans celle de la Germanie, de rapporter les traditions des peuples occidentaux, qui affirmaient que vers le nord-ouest était le lieu où se couchait le soleil, et qu'on entendait le bruit qu'il faisait quand il se plongeait dans les flots.

Ce fut donc du côté de l'orient que l'astre de la lumière attira d'abord la curiosité des hommes. Il y eut aussi des peuples qui se dirigèrent vers ce point de la terre, en partant de la pointe la plus méridionale de l'Inde. Ceux-ci s'avancèrent le long de la presqu'île de Malaca; et, familiarisés avec la mer qu'ils côtoyaient, ils prirent le parti de profiter des commodités réunies que les deux éléments présentent aux voyageurs, en naviguant d'île

en île. Ils parcoururent ainsi ce grand baudrier d'îles que la nature a jeté dans la zone torride, comme un pont entremêlé de canaux pour faciliter la communication des deux mondes. Quand ils étaient contrariés par les tempêtes ou par les vents, ils tiraient leurs barques sur quelque rivage, semaient des grains sur la terre, les récoltaient, et attendaient, pour se rembarquer, des temps ou des saisons plus favorables. C'est ainsi que voyageaient les premiers navigateurs, et que les Phéniciens, envoyés par Nécus, roi d'Égypte, firent le tour de l'Afrique en trois ans, en partant de la mer Rouge, et revenant par la Méditerranée, suivant le récit qu'en fait Hérodote. * Lorsque les premiers navigateurs n'apercevaient plus d'îles à l'horizon, ils faisaient attention aux semences que la mer jetait sur le rivage de celles où ils étaient, et au vol des oiseaux qui s'en éloignaient : sur la foi de ces indices, ils se mettaient en route vers des terres qu'ils ne voyaient pas. Ils découvrirent ainsi le vaste

* Voyez Hérodote, liv. IV.

archipel des Moluques, les îles de Guam, de Quiros, de la Société, et sans doute, beaucoup d'autres qui nous sont encore inconnues. Il n'y en avait point qui ne les invitât à y aborder par quelque commodité particulière. Les unes, couchées sur les flots comme des Néréïdes, versaient de leurs urnes des ruisseaux d'eaux douces dans la mer : c'est ainsi que celle de Juan-Fernandez, avec ses rochers et ses cascades, se présenta à l'amiral Anson, dans la mer du Sud. D'autres, au contraire, dans la même mer, ayant leurs centres abaissés, et leurs bords relevés et couronnés de cocotiers, offraient à leurs pirogues des bassins toujours tranquilles, remplis d'une infinité de poissons et d'oiseaux de marine : telle est celle appelée Woesterland ou pays d'eau, découverte par le Hollandais Schouten. D'autres, le matin, leur apparaissaient au sein des flots azurés, toutes brillantes de la lumière du soleil, comme celle du même archipel, qui s'appelle l'Aurore. D'autres s'annonçaient, au milieu de la nuit, par les feux d'un volcan, comme un phare au sein des eaux, ou par les émanations odorantes de leurs par-

fums. Il n'y en avait point dont les bois, les collines et les pelouses ne nourrissent quelque animal familier et doux par sa nature, mais qui ne devient sauvage que par l'expérience cruelle qu'il acquiert des hommes. Ils virent voler autour d'eux, en débarquant sur leurs grèves, des oiseaux de Paradis aux plumes de soie, des pigeons bleus, des cacatoès tout blancs, des loris tout rouges. Chaque île nouvelle leur offrait de nouveaux présents; des crabes, des poissons, des coquillages, des huîtres à perles, des écrevisses, des tortues, de l'ambre gris; mais les plus agréables étaient sans doute les végétaux. Sumatra leur montra, sur ses rivages, les poivriers; Banda, la muscade; Amboine, le girofle; Céram, le palmier-sagou; Florès, le benjoin et le sandal; la Nouvelle-Guinée, des bocages de cocotiers; Taïti, le fruit à pain. Chaque île s'élevait au milieu de la mer, comme un vase qui supportait un végétal précieux. Lorsqu'ils découvraient un arbre chargé de fruits inconnus, ils en cueillaient des rameaux, et allaient au-devant de leurs compagnons, en jetant des cris de joie, et leur montrant ce nouveau

bienfait de la nature. C'est de ces premiers voyages et de ces anciennes coutumes, que se répandit chez tous les peuples, l'usage de consulter le vol des oiseaux avant de se mettre en route, et d'aller au-devant des étrangers, un rameau d'arbre à la main, en signe de paix et de réjouissance, à la vue d'un présent du ciel. Ces coutumes existent encore chez les insulaires de la mer du Sud, et chez les peuples libres de l'Amérique. Mais ce ne furent pas les seuls arbres fruitiers qui fixèrent l'attention des premiers hommes. Si quelque acte héroïque, ou quelque perte irréparable avait excité leur admiration ou leurs regrets, l'arbre voisin en fut ennobli. Ils le préférèrent, avec ces fruits de la vertu ou de l'amour, à ceux qui portaient des aliments ou des parfums. Ainsi, dans les îles de la Grèce et de l'Italie, le laurier devint le symbole des triomphes, et le cyprès celui d'une douleur éternelle. Le chêne donna d'illustres couronnes aux citoyens, et de simples graminées décorèrent le front de ceux qui avaient sauvé la patrie. O Romains! peuple digne de l'empire du monde, pour avoir ouvert à tous vos

sujets la carrière du bonheur public, et pour avoir choisi dans l'herbe la plus commune, les marques de la gloire la plus éclatante, afin qu'on pût trouver, par toute la terre, de quoi couronner la vertu!

Ce fut par de semblables attraits que, d'île en île, les peuples de l'Asie parvinrent dans le Nouveau-Monde, où ils abordèrent sur les côtes du Pérou. Ils y portèrent les noms d'enfants de ce soleil qu'ils cherchaient. Cette brillante chimère les conduisit jusqu'au travers de l'Amérique. Elle ne se dissipa que sur les bords de l'Océan atlantique; mais elle se répandit dans tout le continent, où la plupart des chefs des nations portent encore les titres d'enfants du soleil.[5]

Le genre humain, au milieu de tant de biens, est resté misérable. Il n'y a point de genres d'animaux qui ne vivent dans l'abondance et la liberté, la plupart sans travail, tous en paix avec leur espèce, tous s'unissant à leur choix, et jouissant du bonheur de se reperpétuer par leurs familles; et plus de la moitié des hommes est forcée au célibat. L'autre moitié maudit les nœuds qui l'ont

assortie. La plupart redoutent une postérité, dans la crainte de ne la pouvoir nourrir. La plupart, pour subsister, sont asservis à de pénibles travaux, et réduits à être les esclaves de leurs semblables. Des peuples entiers sont exposés à la famine : d'autres, sans territoires, sont entassés les uns sur les autres, tandis que la plus grande partie du globe est déserte. Il y a beaucoup de terres qui n'ont jamais été cultivées ; mais il n'y en a point de connue des Européens, qui n'ait été souillée du sang des hommes. Les solitudes mêmes de la mer engloutissent, dans leurs abîmes, des vaisseaux chargés d'hommes, coulés à fond par d'autres hommes. Dans les villes, en apparence si florissantes par leurs arts et leurs monuments, l'orgueil et la ruse, la superstition et l'impiété, la violence et la perfidie, sont sans cesse aux prises, et remplissent de chagrins leurs malheureux habitants. Plus la société y est policée, plus les maux y sont multipliés et cruels. Les hommes n'y seraient-ils donc industrieux que parce qu'ils y sont misérables ? Comment l'empire de la terre a-t-il été donné au seul animal

qui n'avait pas l'empire de ses passions ? Comment l'homme faible et passager a-t-il à-la-fois des passions féroces et généreuses, viles et immortelles ? Comment, étant né sans instinct, a-t-il pu acquérir tant de connaissances ? Il a imité tous les arts de la nature, excepté celui d'être heureux. Toutes les traditions du genre humain ont conservé l'origine de ces étranges contradictions ; mais la religion seule nous en explique la cause. Elle nous apprend que l'homme est d'un autre ordre que le reste des animaux ; que sa raison, égarée, a offensé l'Auteur de l'univers ; que, par une juste punition, il a été abandonné à ses propres lumières ; qu'il ne peut former sa raison qu'en étudiant la raison universelle dans les ouvrages de la nature et dans les espérances que donne la vertu ; que ce n'est que par ces moyens qu'il peut s'élever au-dessus des animaux, au-dessous desquels il est tombé, et revenir pas à pas dans les sentiers de la montagne céleste, d'où il a été précipité.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes !

Heureux celui qui ne connaît rien au delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit, dans ses jardins, ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture, pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs; le peuplier, dans les forêts, lui rappelle les combats d'Hercule; et les feuillages des chênes, les couronnes du Capitole.

ÉTUDE DOUZIÈME.

DE QUELQUES LOIS MORALES DE LA NATURE.

FAIBLESSE DE LA RAISON; DU SENTIMENT; PREUVES DE LA DIVINITÉ ET DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME PAR LE SENTIMENT.

Telles sont les preuves physiques de l'existence de la Divinité, que la faiblesse de ma raison m'a permis de mettre en ordre. J'en ai recueilli peut-être dix fois autant; mais j'ai vu que je n'étais encore qu'au commencement de la carrière; que plus j'avançais, plus elle s'étendait devant moi; que je serais bientôt accablé de mon propre travail, et que, comme dit l'Écriture, il ne me resterait, à la fin des ouvrages de la création, qu'un profond étonnement.

C'est un des grands maux de notre vie, qu'à mesure que nous approchons de la source de la vérité, elle s'enfuie de devant nous, et

que, quand nous en saisissons, par hasard, quelques rameaux, nous ne puissions y rester constamment attachés. Pourquoi le sentiment qui m'élevait hier aux cieux, à la vue d'un rapport nouveau de la nature, a-t-il disparu aujourd'hui ? Archimède ne resta pas toujours ravi hors de lui-même par sa découverte des rapports des métaux dans la couronne du roi Hiéron. Il en trouva, depuis, d'autres plus à son gré : tel est celui du cylindre circonscrit à la sphère, qu'il ordonna qu'on gravât sur son tombeau. Pythagore vit à la fin, de sang-froid, le carré de l'hypothénuse, pour la découverte duquel il avait voué, dit-on, cent bœufs à Jupiter. Je me souviens que lorsque j'eus, pour la première fois, la démonstration de ces sublimes vérités, j'en ressentis une joie presque aussi vive que celle des grands hommes qui en avaient été les inventeurs. Pourquoi s'est-elle éteinte ? Pourquoi faut-il aujourd'hui des nouveautés pour me donner des plaisirs ? L'animal est, sur ce point, plus heureux que nous : ce qui lui plaisait hier lui plaira encore demain; il se fixe à un terme, sans aller au

delà; ce qui lui suffit, lui semble toujours beau et bon. L'abeille ingénieuse bâtit des cellules commodes, et elle ne fabrique ni arcs de triomphe, ni obélisques pour décorer ses villes de cire. Une cabane suffisait de même à l'homme pour être aussi bien logé qu'une abeille. Pourquoi lui a-t-il fallu cinq ordres d'architecture, des pyramides, des tours, des kiosques?

Quelle est donc cette faculté versatile, appelée *raison*, que j'emploie à observer la nature? C'est, disent les écoles, une perception de convenances, qui distingue essentiellement l'homme de la bête; l'homme a de la raison, et la bête n'a que de l'instinct. Mais si cet instinct montre toujours à l'animal ce qui lui est le plus convenable, il est donc aussi une raison, et une raison plus précieuse que la nôtre, puisqu'elle est invariable, et qu'elle ne s'acquiert point par de longues et pénibles expériences. A cela, les philosophes du siècle passé répondaient, qu'une preuve que les bêtes n'avaient pas de raison, c'est qu'elles agissaient toujours de la même manière; ainsi ils concluaient, de la perfection

même de leur raison, qu'elles n'en avaient pas. On peut voir par-là combien de grands noms, des pensions et des corps peuvent accréditer les plus grandes absurdités; car l'argument de ces philosophes attaque directement l'intelligence suprême elle-même, qui est constante dans ses plans, comme les animaux dans leur instinct. Si les abeilles font toujours leurs alvéoles de la même forme, c'est que la nature fait toujours les abeilles de la même figure.

Je ne veux pas dire toutefois que la raison des bêtes et celle des hommes soient la même; la nôtre est, sans contredit, plus étendue que l'instinct de chaque animal en particulier; mais si l'homme a une raison universelle, ne serait-ce point parce qu'il a des besoins universels? A la vérité, il démêle aussi les besoins des autres animaux; mais ne serait-ce point relativement à lui qu'il a fait cette étude? Si le chien ne s'occupe point de l'avoine du cheval, c'est peut-être parce que le cheval ne sert pas aux besoins du chien. Nous avons cependant des convenances naturelles qui nous sont propres,

telles que l'usage de l'agriculture et du feu. Ces connaissances prouveraient sans doute notre supériorité, si elles n'étaient pas encore des témoignages de notre misère. Les animaux n'ont pas besoin d'allumer de feu et d'ensemencer la terre, puisqu'ils sont vêtus et nourris par la nature; d'ailleurs, plusieurs d'entre eux ont en eux-mêmes des facultés bien supérieures à nos sciences, qui nous sont, au fond, étrangères. Si nous avons découvert quelques phosphores, la mouche lumineuse des tropiques a en elle-même un foyer de lumière, qui l'éclaire pendant la nuit. Tandis que nous nous amusons à faire des expériences avec l'électricité, la torpille l'emploie à sa défense; et pendant que les académies de l'Europe proposent des prix considérables pour ceux qui trouveront le moyen de déterminer la longitude en pleine mer, des paille-en-cus et des frégates parcourent tous les jours des trois ou quatre cents lieues entre les tropiques, d'orient en occident, sans jamais manquer de retrouver, le soir, le rocher d'où ils sont partis le matin.

C'est bien une autre insuffisance, lorsque

les philosophes veulent employer, pour combattre l'intelligence de la nature, cette même raison qui ne peut servir à la connaître. Voilà de beaux arguments sur les dangers des passions, la frivolité de la vie, la perte de l'honneur, de la fortune, des enfants. Vous me délogez bien, divin Marc-Aurèle, et vous aussi, sceptique Montaigne; mais vous ne me logez pas. Vous m'appuyez sur le bâton de la philosophie, et vous me dites : Marchez ferme; courez le monde en mendiant votre pain ; vous voilà tout aussi heureux que nous dans des châteaux, avec nos femmes et la considération de nos voisins. Mais voici un mal que vous n'avez pas prévu. Je n'ai reçu, dans ma patrie, que des calomnies pour mes services; je n'ai éprouvé que de l'ingratitude de la part de mes amis, et même de mes patrons; je suis seul, et je n'ai plus de quoi subsister; j'ai des maux de nerfs, j'ai besoin des hommes, et mon ame se trouble à leur vue, en se rappelant les funestes raisons qui les réunissent, et qu'on ne vient à bout de les intéresser qu'en flattant leurs passions, et en devenant vicieux comme eux. A quoi lui

a servi d'avoir étudié la vertu ? elle se trouble par ces ressouvenirs, et même sans aucune réflexion, au simple aspect des hommes. La première chose qui me manque est cette raison, sur laquelle vous voulez que je m'appuie. Toutes vos belles dialectiques disparaissent, précisément quand j'en ai besoin. Mettez un roseau entre les mains d'un malade : la première chose qui lui échappera, s'il lui survient une faiblesse, c'est ce même roseau ; et s'il vient à s'appuyer dessus, dans sa force, il le brisera, et s'en percera peut-être la main. La mort vous guérira de tout, me dites-vous ; mais, pour mourir, je n'ai pas besoin de tant raisonner : d'ailleurs, je n'entre pas vivant dans la mort, mais mourant et ne raisonnant plus, sentant toutefois et souffrant encore.

Ainsi, la religion l'emporte de beaucoup sur la philosophie, parce qu'elle ne nous soutient point par notre raison, mais par notre résignation. Elle ne nous veut pas debout, mais couchés ; non sur le théâtre du monde, mais reposés au pied du trône de Dieu ; non inquiets de l'avenir, mais confiants et tranquilles. Quand les livres, les honneurs, la

fortune et les amis nous abandonnent, elle nous présente, pour appuyer notre tête, non pas le souvenir de nos frivoles et comédiennes vertus, mais celui de notre insuffisance; et au lieu des maximes orgueilleuses de la philosophie, elle ne demande de nous que le repos, la paix et la confiance filiale.

Je ferai encore une réflexion sur cette raison, ou, ce qui revient au même, sur cet esprit dont nous sommes si vains : c'est qu'il paraît être le résultat de nos malheurs. Il est très-remarquable que les peuples les plus célèbres par leur esprit, leurs arts et leur industrie, ont été les plus malheureux de la terre par leur gouvernement, leurs passions ou leurs discordes. Lisez la vie de la plupart de nos hommes célèbres par leurs lumières, vous verrez qu'ils ont été fort misérables, sur-tout dans leur enfance. Les borgnes, les boiteux, les bossus, ont en général plus d'esprit que les autres hommes, parce qu'étant plus désagréablement conformés, ils portent leur raison à observer avec plus d'attention les rapports de la société, afin d'échapper à son oppression. A la vérité, ils passent pour

avoir l'esprit méchant, mais ce caractère appartient assez à ce que la société appelle de l'esprit. D'ailleurs, ce n'est point la nature qui les a rendus tels, mais les railleries ou les mépris de ceux avec lesquels ils ont vécu.

Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette raison dont on fait tant de bruit? Puisqu'elle n'est que la relation des objets avec nos besoins, elle n'est donc que notre intérêt personnel. Voilà pourquoi il y a tant de raisons de famille, de corps et d'états, des raisons de tous les pays et de tous les âges : voilà pourquoi autre est la raison d'un jeune homme et celle d'un vieillard, d'une femme et d'un ermite, d'un militaire et d'un prêtre. Tout le monde a raison, disait le duc de la Rochefoucauld. Oui, sans doute; et c'est parce que chacun a raison, que personne n'est d'accord.

Cette faculté sublime éprouve de plus, dès les premiers moments de son développement, des secousses qui la rendent, en quelque sorte, incapable de pénétrer dans le champ de la nature. Je ne parle pas de nos méthodes et de nos systèmes, qui répandent des jours

faux sur les premiers principes de notre savoir, en ne nous montrant plus la vérité que dans des livres, au milieu des machines, et sur des théâtres. J'ai dit quelque chose de ces obstacles dans les objections que j'ai présentées contre les éléments de nos sciences; mais ces maximes qu'on nous inspire dès l'enfance, *faites fortune, soyez le premier*, suffisent seules pour bouleverser notre raison naturelle; elles ne nous montrent plus le juste ou l'injuste que par rapport à nos intérêts personnels et à notre ambition; elles nous attachent pour l'ordinaire à la fortune de quelque corps puissant et accrédité, et nous rendent indifféremment athées ou dévots, libertins ou continents, Cartésiens ou Newtoniens, suivant qu'il importe à la cause qui est devenue notre unique mobile.

Méfions-nous donc de la raison, puisque dès les premiers pas elle nous égare dans la recherche de la vérité et du bonheur. Voyons s'il n'est pas en nous quelque faculté plus noble, plus constante et plus étendue. Quoique je n'aie à offrir dans cette recherche que des vues vagues et indéterminées, j'espère

que des hommes plus éclairés que moi les fixeront, et les porteront un jour plus loin. C'est dans cette confiance, qu'avec des moyens bien faibles, je vais m'engager dans une carrière digne de toute l'attention du lecteur.

Descartes pose pour base des premières vérités naturelles : *je pense; donc j'existe.* Comme ce philosophe s'est fait une grande réputation, qu'il méritait d'ailleurs par ses connaissances en géométrie, et sur-tout par ses vertus, son argument de l'existence a été fort applaudi, et a acquis la pondération d'un axiome. Mais, selon moi, cet argument pèche essentiellement en ce qu'il n'a point la généralité d'un principe fondamental; car il s'ensuit implicitement, que dès qu'un homme ne pense pas, il cesse d'exister, ou au moins d'avoir des preuves de son existence. Il s'ensuit encore que les animaux, à qui Descartes refusait la pensée, n'avaient aucune preuve qu'ils existaient, et que la plupart des êtres sont dans le néant par rapport à nous, parce que souvent ils ne nous font naître que de simples sensations de formes,

de couleurs et de mouvements, sans aucune pensées. D'ailleurs les résultats des pensées humaines ayant été souvent employés, par leur versatilité, à faire douter de l'existence de Dieu, et même de la nôtre, comme fit le sceptique Pyrrhon, ce raisonnement, comme toutes les opérations de notre intelligence, nous est suspect à juste titre.

Je substitue donc à l'argument de Descartes celui-ci, qui me paraît et plus simple et plus général : *je sens; donc j'existe.* Il s'étend à toutes nos sensations physiques, qui nous avertissent bien plus fréquemment de notre existence que la pensée. Il a pour mobile une faculté inconnue de l'ame, que j'appelle le *sentiment*, auquel la pensée elle-même se rapporte; car l'évidence à laquelle nous cherchons à ramener toutes les opérations de notre raison, n'est elle-même qu'un simple sentiment.

Je ferai voir d'abord que cette faculté mystérieuse diffère essentiellement des sensations physiques et des relations que nous présente la raison, et qu'elle se mêle d'une manière constante et invariable à tout ce que nous

faisons; en sorte qu'elle est, pour ainsi dire, l'instinct humain.

Quant à la différence du sentiment aux sensations physiques, il est évident qu'Iphigénie aux autels, nous donne des impressions d'une nature différente du goût d'un fruit ou du parfum d'une fleur; et, quant à ce qui le distingue de l'esprit, il est certain que les larmes et le désespoir de Clytemnestre excitent en nous des émotions d'un autre genre que celles d'une satire, d'une comédie, ou même, si l'on veut, d'une démonstration de géométrie.

Ce n'est pas que la raison n'aboutisse quelquefois au sentiment, quand elle se présente avec l'évidence; mais elle n'est, par rapport à lui, que ce que l'œil est par rapport au corps, c'est-à-dire, une vue intellectuelle : d'ailleurs, le sentiment me paraît être le résultat des lois de la nature, comme la raison le résultat des lois politiques.

Je ne définirai pas davantage ce principe obscur; mais je le ferai suffisamment connaître, si je le fais sentir. C'est à quoi nous nous flattons de parvenir, en l'opposant d'a-

bord à la raison. Il est très-remarquable que les femmes, qui sont toujours plus près de la nature, par leurs désordres mêmes, que les hommes, avec leur prétendue sagesse, ne confondent jamais ces deux facultés, et distinguent la première sous le nom de sensibilité, ou de sentiment par excellence, parce qu'elle est en effet la source de nos affections les plus délicieuses. Elles se gardent bien, comme la plupart des hommes, de confondre l'esprit et le cœur, la raison et le sentiment. Celle-ci, comme nous l'avons vu, est souvent notre ouvrage ; l'autre est toujours celui de la nature. Ils diffèrent si essentiellement l'un de l'autre, que si vous voulez faire disparaître l'intérêt d'un ouvrage où il y a du sentiment, vous n'avez qu'à y mettre de l'esprit. C'est un défaut où sont tombés les plus fameux écrivains, dans tous les siècles où les sociétés achèvent de se séparer de la nature. La raison produit beaucoup d'hommes d'esprit, dans les siècles prétendus policés ; et le sentiment, des hommes de génie, dans les siècles prétendus barbares. La raison varie d'âge en âge, et le sentiment est toujours

le même. Les erreurs de la raison sont locales et versatiles, et les vérités de sentiment sont constantes et universelles. La raison fait le moi grec, le moi anglais, le moi turc; et le sentiment, le moi homme et le moi divin. Il faut des commentaires pour entendre aujourd'hui les livres de l'antiquité, qui sont les ouvrages de la raison, tels que ceux de la plupart des historiens et des poëtes satiriques et comiques, comme Martial, Plaute, Juvénal, et même ceux du siècle passé, comme Boileau et Molière; mais il n'en faudra jamais pour être touché des prières de Priam aux pieds d'Achille, du désespoir de Didon, des tragédies de Racine, et des fables naïves de La Fontaine. Il faut souvent bien des combinaisons pour mettre à découvert quelque raison cachée de la nature; mais les sentiments simples et purs de repos, de paix, de douce mélancolie, qu'elle nous inspire, viennent à nous sans effort. A la vérité, la raison nous donne quelques plaisirs; mais si elle nous découvre quelque portion de l'ordre de l'univers, elle nous montre en même temps notre propre destruction, attachée aux

lois de sa conservation; elle nous présente à-la-fois les maux passés et les maux à venir; elle donne des armes à nos passions, dans le même temps qu'elle nous démontre notre insuffisance. Plus elle s'étend au loin, plus, en revenant à nous, elle nous rapporte de témoignages de notre néant; et bien loin de calmer nos peines, par ses recherches, elle ne fait souvent que les accroître, par ses lumières. Le sentiment, au contraire, aveugle dans ses désirs, embrasse les monuments de tous les pays et de tous les temps; il se flatte, au milieu des ruines, des combats et de la mort même, de je ne sais quelle existence éternelle; il poursuit, dans tous ses goûts, les attributs de la Divinité, l'infinité, l'étendue, la durée, la puissance, la grandeur et la gloire; il en mêle les désirs ardents à toutes nos passions; il leur donne ainsi une impulsion sublime; et, en subjuguant notre raison, il devient lui-même le plus noble et le plus délicieux instinct de la vie humaine.

Le sentiment nous prouve bien mieux que la raison la spiritualité de notre ame; car celle-ci nous propose souvent pour but la

satisfaction de nos passions les plus grossières, [6] tandis que celui-là est toujours pur dans ses désirs. D'ailleurs, beaucoup d'effets naturels, qui échappent à l'une, ressortissent à l'autre; telle est, comme nous l'avons dit, l'évidence même, qui n'est qu'un sentiment, et sur laquelle notre réflexion n'a point de prise; telle est encore notre existence. La preuve n'en est point dans notre raison : car pourquoi est-ce que j'existe? où en est la raison? Mais je sens que j'existe, et ce sentiment me suffit.

Ceci posé, nous allons nous convaincre qu'il y a, dans l'homme, deux puissances, [7] l'une animale, et l'autre intellectuelle, toutes deux de nature opposée, et qui forment la vie humaine, par leur réunion, comme toute harmonie, sur la terre, est formée de deux contraires.

Quelques philosophes se sont plu à nous peindre l'homme comme un dieu. Son attitude, disent-ils, est celle du commandement. Mais pour qu'il ait l'attitude du commandement, il faut donc que d'autres hommes aient celle de l'obéissance; sans quoi il trouverait

ses ennemis dans tous ses semblables. L'empire naturel de l'homme ne s'étend qu'aux animaux; et dans les guerres qu'il leur livre, ou dans les soins qu'il en prend, il est souvent obligé de quitter son attitude d'empereur, pour prendre celle d'un esclave. D'autres le représentent comme un objet perpétuel du courroux céleste, et ont accumulé sur son existence, toutes les misères qui pouvaient la lui faire abhorrer. Ce n'est point là l'homme. Il n'est point formé d'une nature simple comme les autres animaux, dont chaque espèce conserve constamment son caractère; mais de deux natures opposées, dont chacune se subdivise elle-même en plusieurs passions qui se contrastent. Par l'une de ces natures, il réunit en lui tous les besoins et toutes les passions des animaux; et par l'autre, les sentiments ineffables de la Divinité. C'est à ce dernier instinct, bien plus qu'à sa réflexion, qu'il doit le témoignage de l'existence de Dieu; car je suppose qu'ayant, par sa raison, la faculté d'apercevoir les convenances qui sont entre les objets de la nature, il trouvât les rapports qui existent entre

une île et un arbre, un arbre et un fruit, un fruit et ses besoins, il se sentirait bien déterminé, à la vue d'une île, à y chercher sa nourriture ; mais sa raison, en lui montrant les chaînons de quatre harmonies naturelles, n'en rapporterait pas la cause à un auteur invisible, s'il n'en avait le sentiment au fond du cœur. Elle s'arrêterait là où s'arrêteraient ses perceptions, et où se terminent celles des animaux. Un loup, qui passe une rivière à la nage, pour aborder dans une île où il aperçoit de l'herbe, dans l'espérance d'y trouver des moutons, conçoit également les chaînons de quatre relations naturelles entre l'île, l'herbe, des moutons, et son appétit ; mais il ne se prosterne point devant l'Être intelligent qui les a établis.

En considérant l'homme comme animal, je n'en connais point qui lui soit comparable en misère. D'abord il est nu, exposé aux insectes, au vent, à la pluie, au froid, au chaud, et obligé par tout pays de se vêtir. Si sa peau acquiert, avec le temps, assez de dureté pour résister aux injures des éléments, ce n'est qu'après de cruelles épreuves, qui le

font quelquefois peler de la tête aux pieds. Il ne sait rien naturellement, comme les autres animaux. S'il veut traverser une rivière, il faut qu'il apprenne à nager; il faut même que, dans son enfance, il apprenne à marcher et à parler (le nom même d'enfant vient du latin *infans*, c'est-à-dire, qui ne parle pas). Il n'y a point de pays, si heureusement situé, où il ne soit forcé de préparer sa nourriture avec beaucoup de soins. Le bananier et l'arbre du fruit à pain, lui donnent, entre les tropiques, des vivres toute l'année; mais il faut qu'il en plante les arbres, qu'il les enclose de haies épineuses, pour les préserver des bêtes, qu'il en fasse sécher les fruits pour la saison des ouragans, et qu'il bâtisse des loges pour les conserver. D'ailleurs, ces végétaux utiles ne sont réservés qu'à quelques îles privilégiées; car, dans le reste de la terre, la culture des grains et des racines alimentaires, exige une multitude d'arts et de précautions. Quand il a rassemblé autour de lui tous ses biens, l'amour et la volupté qui naissent de l'abondance, l'avarice, les voleurs, les incursions de l'ennemi,

viennent troubler ses jouissances. Il lui faut des lois, des juges, des magasins, des forteresses, des confédérations et des régiments pour défendre au dehors et au dedans son malheureux champ de blé. Enfin, quand il pourrait jouir avec toute la tranquillité d'un sage, l'ennui s'empare de son cœur; il lui faut des comédies, des bals, des mascarades et des divertissements, pour l'empêcher de raisonner avec lui-même.

Il est impossible de concevoir qu'une nation puisse exister avec les simples passions animales. Les sentiments de justice naturelle, qui sont les bases de la législation, ne sont point des résultats de nos besoins mutuels, comme on le prétend. Nos passions ne sont point rétrogressives; elles n'ont que nous-mêmes pour centre unique. Une famille de Sauvages dans l'abondance, ne s'inquiéterait pas plus du malheur de ses voisins qui manqueraient de vivres, que nous ne nous inquiétons à Paris si notre sucre et notre café coûtent des larmes à l'Afrique.

La raison même, jointe aux passions, n'en ferait qu'accroître la férocité; car elle leur

fournirait de nouveaux arguments, longtemps après que leurs désirs seraient satisfaits. Elle n'est dans la plupart des hommes, que la relation des êtres avec leurs besoins, c'est-à-dire, leur intérêt personnel. Examinons-en l'effet, combiné avec l'amour et l'ambition, qui sont les deux tyrans de la vie.

Supposons d'abord un état entièrement régi par l'amour, tel que celui qui a été imaginé sur les bords du Lignon, par l'ingénieux d'Urfé. Je demande qui est-ce qui aurait soin d'y bâtir des maisons, et d'y labourer les terres. Ne faut-il pas y supposer des serviteurs qui subviennent à l'oisiveté de leurs maîtres? Ces serviteurs ne seront ils pas obligés de s'abstenir de faire l'amour, afin que leurs maîtres en soient sans cesse occupés? D'ailleurs, à quoi les vieillards des deux sexes passeraient-ils leur temps? Voilà pour eux une belle perspective de voir leurs enfants toujours amoureux! Ce spectacle ne leur deviendrait-il pas un sujet perpétuel de regrets, de mauvaise humeur et de jalousie, comme il l'est parmi les nôtres? En vérité,

un pareil gouvernement, fût-il dans une des îles de la mer du Sud, sous des bocages de cocotiers et d'arbres de fruits à pain, où il n'y eût rien à faire qu'à manger et à faire l'amour, serait bientôt rempli de discorde et d'ennui. Mais je veux que *la raison sociale* obligeât les familles à travailler chacune pour soi, et à mettre plus de variété dans leur vie en y appelant nos arts et nos sciences; elle acheverait bientôt de les détruire. Il ne faut pas du tout compter qu'on y entendît jamais aucun de ces discours touchants que d'Urfé met dans la bouche d'Astrée et de Céladon; ils n'appartiennent ni à l'amour animal, ni à la raison savante. Ceux-ci ont une autre logique. Quand un amant, éclairé de notre savoir, voudrait y inspirer de l'amour à sa maîtresse, si toutefois il était besoin de quelque discours pour en venir à bout, il lui parlerait de ressorts, de masses, d'attractions, de fermentations, de feu électrique, et des autres causes physiques qui déterminent, selon nos modernes, les penchants des deux sexes et les mouvements des passions. *Les raisons politiques* viendraient mettre le

sceau à leur union, en stipulant, dans la langue triste et mercenaire de nos contrats, des douaires, des nourritures, des retraits lignagers, des dons entre vifs, des rapports après décès. Mais *la raison personnelle* de chaque contractant ne tarderait pas à les séparer. Dès qu'un homme verrait sa femme malade, il lui dirait : « Mon tempérament » m'oblige de recourir à une femme qui se » porte bien, et à vous abandonner. » Elle lui répondrait, sans doute, pour être conséquente : « Vous faites bien d'obéir à la » nature. Je chercherais également un autre » mari, si vous étiez à ma place. » Un fils dirait à son père, vieux et caduc : « Vous » m'avez fait pour votre plaisir, il est temps » que je vive pour le mien. » Où seraient les citoyens qui voudraient se réunir pour le maintien des lois d'une pareille société ; les soldats qui s'exposeraient à la mort pour la défendre, et les magistrats qui voudraient la gouverner ? Je ne parle pas d'une infinité d'autres désordres où entraîne cette passion fougueuse et aveugle, dirigée même par la froide raison.

Si, d'un autre côté, une nation était uniquement livrée à l'ambition, elle serait encore plus tôt détruite, ou par les ennemis du dehors, ou par ses propres citoyens. Il est d'abord difficile d'imaginer comment elle se pourrait former sous un législateur; car, comment concevoir que des hommes ambitieux voulussent se soumettre à un autre homme? Ceux qui les ont réunis, comme Romulus, Mahomet, et tous les fondateurs des nations, ne s'en sont fait écouter qu'en parlant au nom de la Divinité. Mais je suppose qu'on en vînt à bout de manière ou d'autre, une pareille société pourrait-elle jamais être heureuse? Quelque éloge que les historiens donnent à Rome conquérante, croyez-vous que ses citoyens fussent alors bien fortunés? Pendant qu'ils répandaient la terreur dans le monde, et qu'ils en faisaient couler les larmes, n'y avait-il pas à Rome des cœurs effrayés, et des yeux qui pleuraient la perte d'un fils, d'un père, d'un époux, d'un amant? Tant d'esclaves qui formaient la plus grande partie de ses habitants, étaient-ils heureux? Était-ce le général même de

l'armée romaine, couronné de lauriers, et monté sur un char de triomphe, autour duquel, par une loi militaire, ses propres soldats chantaient des chansons, où ils lui reprochaient ses défauts, de peur qu'il ne s'enorgueillît? Et quand la Providence permit que Paul Émile y triomphât d'un roi de Macédoine et de ses pauvres enfants, qui tendaient leurs petits bras au peuple romain pour émouvoir sa compassion, elle voulut que le vainqueur perdît, dans ce temps-là même, ses propres enfants, afin qu'aucun homme ne pût triompher impunément des larmes des hommes. Cependant ce même peuple, si porté à chercher sa gloire dans les malheurs d'autrui, fut obligé, pour s'en dissimuler l'horreur, de voiler de l'intérêt des dieux les larmes des nations, comme on déguise avec le feu les chairs des animaux qui nous servent de nourriture. Rome, suivant l'ordre des destins, devait être la capitale du monde. Elle armait son ambition d'une *raison céleste*, afin de la rendre victorieuse des puissances les plus redoutables, et d'en refréner la férocité dans ses citoyens, en les exerçant à

des vertus sublimes. Que seraient-ils devenus, s'ils s'étaient livrés sans frein à cet instinct furieux ? Ils auraient été semblables aux Sauvages de l'Amérique, qui brûlent leurs ennemis vivants, et dévorent leurs chairs toutes sanglantes. C'est ce que Rome éprouva à la fin, lorsque sa religion ne présenta plus à ses habitants éclairés que de vains simulacres. On vit alors les deux passions naturelles au cœur humain, l'ambition et l'amour, appeler dans ses murs le luxe de l'Asie, les arts corrupteurs de la Grèce, les proscriptions, les meurtres, les empoisonnements, les incendies, et la livrer enfin aux peuples barbares. Le Theutatès des Gaulois sortit alors des forêts du Nord, et vint faire trembler à son tour le Jupiter du Capitole.

Nos *raisons d'État* sont aujourd'hui moins sublimes, mais elles n'en sont pas moins fatales au repos des hommes, comme on en peut juger par les guerres de l'Europe, qui troublent sans cesse le monde. Une nation, livrée uniquement à ses passions et aux simples *raisons d'État*, réunirait bientôt sur elle toutes les misères de l'humanité; mais la Provi-

dence a mis dans l'homme un sentiment qui en balance le poids, en dirigeant ses désirs bien au delà des objets de la terre; ce sentiment est celui de l'existence de la Divinité. L'homme n'est point homme parce qu'il est animal raisonnable, mais parce qu'il est animal religieux.

Cicéron et Plutarque remarquent qu'il n'y avait pas un seul peuple connu de leur temps, chez lequel on n'eût trouvé quelque religion. Le sentiment de la Divinité est naturel à l'homme. C'est cette lumière que saint Jean appelle la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Je reproche à quelques écrivains modernes, et même à des missionnaires, d'avoir avancé que certains peuples n'avaient aucun sentiment de la Divinité. C'est, à mon gré, la plus grande des calomnies dont on puisse flétrir une nation, parce qu'elle détruit nécessairement chez elle l'existence de toute vertu; et si cette nation en montre quelques apparences, ce ne peut être que par le plus grand des vices, qui est l'hypocrisie; car il ne peut y avoir de vertu sans religion. Mais il n'y a pas un de ces

écrivains inconsidérés qui ne fournisse lui-même de quoi détruire son imputation; car les uns avouent que ces mêmes peuples athées rendent, dans certains jours, hommage à la lune, ou qu'ils se retirent dans les bois, pour y remplir des cérémonies dont ils dérobent la connaissance aux étrangers. Le P. Gobien, entre autres, dans son Histoire des îles Mariannes, après avoir affirmé que leurs insulaires ne reconnaissent aucune divinité, et qu'ils n'ont pas la moindre idée de religion, nous dit immédiatement après, qu'ils invoquent leurs morts, qu'ils appellent *anitis*, dont ils gardent les crânes dans leurs maisons, et auxquels ils attribuent le pouvoir de commander aux éléments, de changer les saisons, et de rendre la santé; qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame, et qu'ils reconnaissent un paradis et un enfer. Certainement ces opinions prouvent qu'ils ont des idées de la Divinité.

Tous les peuples ont le sentiment de l'existence de Dieu, non pas tous en s'élevant à lui à la manière des Newtons et des Socrates, par l'harmonie générale de ses ou-

vrages, mais en s'arrêtant à ceux de ses bienfaits qui les intéressent le plus. L'Indien du Pérou adore le Soleil; celui du Bengale, le Gange qui fertilise ses campagnes; le noir Iolof, l'Océan qui rafraîchit ses rivages; le Samoïède du Nord, le renne qui le nourrit. L'Iroquois errant demande aux esprits des lacs et des forêts, des pêches et des chasses abondantes. Plusieurs peuples adorent leurs rois. Il n'en est point qui, pour rendre plus chers aux hommes ces dispensateurs augustes de leur bonheur, n'aient fait intervenir quelque divinité pour consacrer leur origine. Tels sont, en général, les dieux des nations; mais quand les passions viennent obscurcir parmi elles cet instinct divin, et y mêler ou les fureurs de l'ambition, ou les égarements de la volupté, on les voit se prosterner devant des serpents, des crocodiles, et des dieux qu'on n'ose nommer. On les voit offrir dans leurs sacrifices, le sang de leurs ennemis et la virginité de leurs filles. Tel est le caractère d'un peuple, telle est sa religion. L'homme est tellement entraîné par cette impulsion céleste, que, lorsqu'il cesse de prendre la

Divinité pour son modèle, il ne manque jamais d'en faire une sur sa propre image.

Il y a donc en l'homme deux puissances; l'une animale, et l'autre divine. La première lui donne sans cesse le sentiment de sa misère; la seconde, celui de son excellence : et c'est de leurs combats que se forment les variétés et les contradictions de la vie humaine.

C'est par le sentiment de la misère que nous sommes sensibles à tout ce qui nous offre une idée d'asile et de protection, d'aisance et de commodité; voilà pourquoi la plupart des hommes aiment les tranquilles retraites, l'abondance, et tous les biens que la nature libérale présente, sur la terre, à nos besoins. C'est ce sentiment qui donna à l'Amour les chaînes de l'Hymen, afin que l'homme trouvât un jour la compagne de ses peines dans celle de ses plaisirs, et que les enfants fussent assurés des secours de leurs parents. C'est lui qui rend le paisible bourgeois si avide du récit des intrigues des cours, des relations de batailles, et des descriptions de tempêtes, parce que les dangers du de-

hors augmentent au dedans le bonheur de sa sécurité. Ce sentiment se mêle souvent aux affections morales ; il cherche des appuis dans l'amitié, et des encouragements dans l'éloge. C'est lui qui nous rend attentifs aux promesses de l'ambitieux, lorsque nous nous empressons de le suivre, comme des esclaves, séduits par les idées de protection dont il nous trompe. Ainsi le sentiment de notre misère est un des plus grands liens de nos sociétés politiques, quoiqu'il nous attache à la terre.

Le sentiment de la Divinité nous pousse en sens contraire. [8] C'est lui qui conduisit l'amour aux autels, et qui lui inspira les premiers serments ; il offrit les premiers enfants au ciel, lorsqu'il n'y avait point encore de lois politiques ; il rendit l'amour sublime et l'amitié généreuse ; il secourut d'une main les malheureux, et s'opposa de l'autre aux tyrans ; il devint le mobile de la générosité et de toutes les vertus. Content de servir les hommes, il dédaigna d'en être applaudi. Quand il se montra dans les arts et dans les sciences, il en devint le charme, qui nous

ravit ; il y fit naître l'ennui quand il en disparut. C'est lui qui rend immortels les hommes de génie qui nous découvrent dans la nature, de nouveaux rapports d'intelligence.

Quand ces deux sentiments se croisent, c'est-à-dire, lorsque nous attachons l'instinct divin aux choses périssables, et l'instinct animal aux choses divines, notre vie est agitée de passions contradictoires. Voilà la cause de tant d'espérances et de craintes frivoles qui tourmentent les hommes. Ma fortune est faite, dit l'un, j'ai de quoi vivre *pour toujours;* et il mourra demain. Que je suis misérable, dit un autre ! je suis perdu *pour jamais;* et la mort le délivre de tous ses maux. On tient à la vie, disait Michel Montaigne, par des bagatelles ; par un verre : oui, parce qu'on porte sur ce verre le sentiment de l'infini. Si la vie et la mort paraissent souvent insupportables aux hommes, c'est qu'ils mettent le sentiment de leur fin dans leur mort, et celui de l'infini dans leur vie. Mortels, si vous voulez vivre heureux et mourir contents, ne dénaturez point vos lois ; considérez qu'à la mort toutes les peines

de l'animal finissent les besoins du corps, les maladies, les persécutions, les calomnies, les esclavages de toutes les sortes, les rudes combats des passions avec soi-même et avec les autres. Considérez qu'à la mort toutes les jouissances d'un être moral commencent les récompenses des vertus et des moindres actes de justice et d'humanité, méprisés ou dédaignés du monde, mais qui nous ont en quelque sorte rapprochés sur la terre de l'Être juste et éternel.

Quand ces deux instincts se réunissent dans le même lieu, ils nous donnent les plus grands plaisirs dont nous soyons capables; car alors nos deux natures, si j'ose ainsi les appeler, jouissent à-la-fois. Nous allons présenter un léger ensemble de leurs harmonies; après quoi nous suivrons les traces du sentiment céleste qui nous est naturel, dans nos sensations les plus communes.

Je vous suppose donc, lecteur, fatigué des maux de nos sociétés, cherchant vers les extrémités de l'Afrique, quelque terre heureuse, inconnue aux Européens. Votre vaisseau, voguant sur la Méditerranée, est jeté,

à l'entrée de la nuit, par une tempête, sur une côte où il fait naufrage. Par la faveur du ciel, vous vous sauvez à terre; vous vous réfugiez dans une grotte que vous apercevez, à la lueur des éclairs, au fond d'un petit vallon. Là, retiré dans cet asile, vous entendez, toute la nuit, le tonnerre gronder et la pluie tomber par torrents. Au point du jour, vous découvrez derrière vous une ceinture de grands rochers, escarpés comme des murailles. De leurs bases sortent çà et là des touffes de figuiers couverts de figues blanches et rouges, et des bouquets de carouges chargés de siliques brunes; leurs sommets sont couronnés de pins, d'oliviers sauvages et de cyprès à demi courbés par la violence des vents. Les échos de ces rochers répètent, dans les airs, les rumeurs confuses de la tempête, et les bruits rauques de la mer irritée, que l'on aperçoit au loin. Mais le petit vallon où vous êtes, est le séjour du calme et du repos. C'est dans ses flancs moussus que l'alouette de mer fait son nid, et sur ses grèves solitaires que la mauve attend la fin des orages.

Déjà les premiers feux de l'aurore se prolongent sur les stæchas fleuris et les nappes violettes de thym qui tapissent ses collines. Ses rayons vous font apercevoir, au sommet d'un des plateaux voisins, une cabane à l'ombre des arbres. Il en sort un berger, sa femme et sa fille, qui s'acheminent vers la grotte, en portant sur leur tête des vases et des corbeilles. C'est le spectacle de votre malheur qui attire ces bonnes gens auprès de vous. Ils vous apportent du feu, des fruits, du pain, du vin et des vêtements. Ils s'empressent de vous rendre tous les devoirs de l'hospitalité. Les besoins du corps satisfaits, ceux de l'ame se font sentir : vous promenez vos regards sur la mer, et vous cherchez en vous-même à connaître dans quelle partie du monde vous vous trouvez; mais ce berger vous tire d'inquiétude, en vous disant : « Cette île éloignée que vous voyez au nord, » est Mycone. Voilà Délos un peu sur la gau- » che, et Paros devant nous. Celle où nous » sommes est Naxos ; vous êtes dans cette » partie de l'île où Ariane fut autrefois aban- » donnée par Thésée. C'est sur cette longue

» dune de sable blanc qui s'avance là-bas dans
» la mer, qu'elle passait les jours à considérer
» le lieu de l'horizon où le vaisseau de son
» amant infidèle avait disparu à sa vue; et c'est
» dans cette grotte même où vous êtes, qu'elle
» se retirait pendant les nuits pour pleurer
» son départ. A droite, entre ces deux co-
» teaux, au haut desquels vous voyez des
» ruines confuses, était une ville florissante,
» appelée Naxos. Les femmes qui l'habitaient,
» touchées des malheurs de la fille de Minos,
» vinrent chercher à la consoler. Elles ten-
» tèrent d'abord de la distraire par leurs con-
» versations; mais rien ne pouvait lui plaire
» que le nom et le souvenir de Thésée. Ces
» femmes feignirent alors des lettres de ce
» héros, remplies d'amour et adressées à
» Ariane. Elles coururent les lui porter, en
» lui disant : Consolez-vous, belle Ariane,
» Thésée reviendra bientôt; Thésée pense
» toujours à vous. Ariane, hors d'elle-même,
» lisait ces lettres; et d'une main tremblante,
» se hâtait d'y répondre. Les Naxiennes em-
» portaient ses réponses, et lui promettaient
» de les faire parvenir bientôt à Thésée. C'est

» ainsi qu'elles trompaient sa douleur. Mais
» quand elles s'aperçurent que la vue de la
» mer la plongeait de plus en plus dans la mé-
» lancolie, elles l'amenèrent au milieu de ces
» grands bocages que vous apercevez là-bas
» dans les terres. Là, elles inventèrent toutes
» sortes de fêtes pour charmer ses ennuis.
» Tantôt elles formaient autour d'elle des
» chœurs de danses, et représentaient, en se
» tenant par la main, les divers détours du
» labyrinthe de Crète, d'où, par son secours,
» était sorti l'heureux Thésée; tantôt elles fei-
» gnaient de tuer le terrible Minotaure. Ariane
» rouvrait son cœur à la joie, en voyant des
» spectacles qui lui rappelaient la puissance
» de son père, la gloire de son amant, et le
» triomphe de ses charmes qui avaient réparé
» les destinées d'Athènes : mais quand les
» vents, malgré le son des tambours et des
» flûtes, lui apportaient le bruit lointain des
» flots, qui se brisaient sur le rivage d'où elle
» avait vu partir le crûel Thésée, elle se tour-
» nait du côté de la mer, et se mettait à pleu-
» rer. Ainsi les Naxiennes connurent que l'a-
» mour malheureux trouve, jusqu'au milieu

» des jeux, à redoubler ses peines, et qu'on
» ne perd le souvenir de ses maux qu'en per-
» dant celui de ses plaisirs. Elles cherchèrent
» donc à éloigner Ariane des lieux et des bruits
» qui pouvaient lui rappeler son amant. Elles
» l'engagèrent à venir dans leur ville, où elles
» lui donnèrent de grands festins dans des
» salles magnifiques, soutenues par des co-
» lonnes de granit. Là, il n'était permis à
» aucun homme d'entrer, et aucun bruit du de-
» hors ne se faisait entendre. Elles en avaient
» couvert le pavé, les murs, les portes et les
» fenêtres, de tapisseries où elles avaient re-
» présenté des prairies, des vignobles, et d'a-
» gréables solitudes. Elles les éclairaient avec
» des lampes et des flambeaux. Elles faisaient
» asseoir Ariane au milieu d'elles sur des cous-
» sins ; elles mettaient une couronne de lierre,
» avec ses grappes noires, sur ses cheveux
» blonds et autour de son front pâle ; elles
» posaient ensuite à ses pieds des urnes d'al-
» bâtre, pleines de vins excellents ; elles les
» versaient dans des coupes d'or, et les lui
» présentaient, en lui disant : Buvez, aimable
» fille de Minos ; cette île produit les plus doux

» présents de Bacchus : buvez, le vin dissipe
» les chagrins. Ariane, en souriant, se laissait
» aller à leurs invitations. En peu de temps
» les roses de la santé reparurent sur son vi-
» sage, et aussitôt le bruit courut dans Naxos,
» que Bacchus était venu au secours de l'a-
» mante de Thésée. Les habitants, transportés
» de joie, élevèrent à ce dieu un temple, dont
» vous voyez encore quelques colonnes et le
» frontispice, sur ce rocher au milieu des
» flots. Mais le vin ne fit que donner des forces
» à l'amour d'Ariane. Elle fut à la fin consu-
» mée par ses regrets, et même par ses espé-
» rances. Voilà au bout de ce vallon, sur un
» petit tertre couvert d'absinthe marine, son
» tombeau, et sa statue qui regarde encore
» vers la mer. On y reconnaît à peine la fi-
» gure d'une femme; mais on y distingue
» toujours l'attitude inquiète d'une amante.
» Ce monument, ainsi que tous ceux de ce
» pays, a été mutilé par le temps, et encore
» plus par les barbares; mais le souvenir de
» la vertu malheureuse n'est pas, sur la terre,
» au pouvoir des tyrans. Le tombeau d'Ariane
» est chez les Turcs, et sa couronne est parmi

» les étoiles. Pour nous, échappés aux regards » des puissances du monde, par notre obscu- » rité même, nous avons, par la bonté du ciel, » trouvé la liberté loin des grands, et le bon- » heur dans des déserts. Étranger, si les biens » naturels vous touchent encore, vous serez » le maître de les partager avec nous. » A ce récit, des larmes douces coulent des yeux de son épouse, et de sa jeune fille qui soupire au souvenir d'Ariane; et je doute qu'un athée même, qui ne connaît plus dans la nature, que les lois de la matière et du mouvement, pût être insensible au sentiment de ces convenances présentes et de ces antiques ressouvenirs.

Homme voluptueux! il n'y a que la Grèce, dites-vous, qui offre des scènes et des points de vue aussi touchants : aussi Ariane est dans tous les jardins, Ariane est dans tous les cabinets de peinture. Du donjon de votre château, jetez un coup-d'œil sur vos campagnes. Leurs lointains présentent de plus beaux horizons que ceux de la Grèce désolée. Votre appartement est plus commode qu'une grotte, et vos sofas sont plus doux que des gazons.

Les ondes et les murmures des herbes de vos prairies, sont plus agréables que ceux des flots de la Méditerranée. Votre argent et vos jardins vous donnent plus d'espèces de vins et de fruits, qu'il n'y en a dans tout l'Archipel. Voulez-vous mêler à ces jouissances celle de la Divinité ? Voyez sur cette colline, cette petite église de village, entourée de vieux ormeaux. Parmi les filles qui se rassemblent sous son portail rustique, il y a, sans doute, quelque Ariane trompée par son amant. [10] Elle n'est pas de marbre, mais elle est vivante ; elle n'est pas Grecque, mais Française; elle n'est pas consolée, mais méprisée de ses compagnes. Allez sous son pauvre toit, soulager sa misère. Faites le bien dans cette vie, qui passe comme un torrent. Faites le bien, non par ostentation et par des mains étrangères, mais pour le ciel et par vous-même. Le fruit de la vertu perd sa fleur, quand il est cueilli par la main d'autrui. Ah! si vous-même la soulagez dans ses peines, si, par votre compassion, vous la relevez à ses propres regards, vous verrez, à vos bienfaits, son front rougir, ses yeux se remplir de

larmes, ses lèvres convulsives se mouvoir sans parler, et son cœur, long-temps oppressé par la honte, se rouvrir à la vue d'un consolateur, comme au sentiment de la Divinité. Vous apercevrez alors, dans la figure humaine, des traits inconnus au ciseau des Grecs et au pinceau des Van-Dycks. Le bonheur d'une infortunée vous coûtera moins que la statue d'Ariane; et au lieu d'illustrer le nom d'un artiste dans votre hôtel, pendant quelques années, il immortalisera le vôtre, et le fera durer long-temps après que vous ne serez plus, lorsqu'elle dira à ses compagnes et à ses enfants : « C'est un Dieu qui m'a ti»rée du malheur. »

Nous allons suivre maintenant l'instinct de la Divinité dans nos sensations physiques; et nous finirons cette Étude par les sentiments purement intellectuels de l'ame. Nous donnerons ainsi une faible idée de la nature humaine.

DES SENSATIONS PHYSIQUES.

Toutes les sensations physiques sont en

elles-mêmes des témoignages de notre misère. Si l'homme est si sensible au sentiment du toucher, c'est qu'il est nu par tout son corps. Il faut, pour se vêtir, qu'il dépouille les quadrupèdes, les plantes et les vers. Si presque tous les végétaux et les animaux ressortissent à sa nourriture, c'est qu'il est obligé d'employer beaucoup d'apprêts et de combinaisons dans ses aliments. La nature l'a traité avec bien de la rigueur; car il est le seul animal aux besoins duquel elle n'ait pas immédiatement pourvu. Nos philosophes n'ont pas assez réfléchi sur une aussi étrange distinction. Quoi! un ver a sa tarière ou sa râpe; il naît au sein d'un fruit, dans l'abondance; il trouve ensuite en lui-même de quoi se filer une toile dont il s'enveloppe; après cela, il se change en mouche brillante, qui va, en se livrant à l'amour, reperpétuer son espèce, sans souci et sans remords: et le fils d'un roi naît tout nu, dans les larmes et les gémissements, ayant besoin, toute sa vie, du secours d'autrui, obligé de combattre sa propre espèce au dehors et au dedans, et trouvant souvent en lui-même son plus grand

ennemi ! Certes, si nous ne sommes tous que des enfants de la poussière, il valait mille fois mieux venir à l'existence sous la forme d'un insecte, que sous celle d'un empereur. Mais l'homme n'a été abandonné à la dernière des misères, qu'afin qu'il eût sans cesse recours à la première des puissances.

DU GOUT.

Il n'y a point de sensation physique qui ne fasse naître en lui quelque sentiment de la Divinité.

A commencer par le sens le plus grossier de tous, qui est celui du boire et du manger, tous les peuples, dans l'état sauvage, ont cru que la Divinité avait besoin de soutenir sa vie par les mêmes moyens que les hommes : de là est venue, dans toutes les religions, l'origine des sacrifices. C'est encore de là qu'est venu, chez beaucoup de nations, l'usage de porter des aliments sur les tombeaux : les femmes des Sauvages de l'Amérique étendent ce soin jusqu'aux petits enfants qui sont morts à la mamelle. Lorsqu'elles leur ont rendu les

devoirs de la sépulture, elles viennent, tous les jours, pendant plusieurs semaines, verser, de leur sein, quelques gouttes de lait sur leurs petits tombeaux ; * c'est ce qu'affirme le jésuite Charlevoix, qui en a été souvent le témoin. Ainsi, le sentiment de la Divinité et celui de l'immortalité de l'ame sont liés avec nos affections les plus animales, et sur-tout avec l'amour maternel.

Mais l'homme ne s'est pas contenté de partager ses aliments avec des êtres intellectuels, et de les inviter en quelque sorte à sa table ; il a cherché à s'élever à eux par l'effet physique de ces mêmes aliments. Il est très-remarquable qu'on a trouvé plusieurs peuples sauvages qui avaient à peine l'industrie de se procurer des aliments ; mais aucun qui n'eût celle de s'enivrer. L'homme est le seul de tous les animaux qui soit sensible à ce plaisir. Ceux-ci sont contents de rester dans leur sphère ; l'homme s'efforce toujours de sortir de la sienne. L'ivresse exalte l'ame. Toutes les fêtes religieuses, chez les Sauvages,

* Voyez le P. Charlevoix, Voyage en Amérique.

et même chez les peuples policés, sont suivies de festins, où l'on boit à perdre la raison : on commence, à la vérité, par jeûner; mais on finit par s'enivrer. L'homme renonce à la raison humaine, pour exciter en lui des émotions divines. L'effet de l'ivresse est de jeter l'ame dans le sein de quelque divinité. Vous entendez toujours les buveurs chanter Bacchus, Mars, Vénus ou l'Amour. Il est encore très-remarquable que les hommes ne se livrent au blasphème que dans l'ivresse ; car c'est un instinct aussi ordinaire à l'ame, de chercher la Divinité, lorsqu'elle est dans son état naturel, que de l'abjurer, lorsqu'elle est corrompue par le vice.

DE L'ODORAT.

Les plaisirs de l'odorat sont particuliers à l'homme, car je n'y comprends point les émanations olfactives par lesquelles il juge de ses aliments, et qui lui sont communes avec la plupart des animaux. L'homme seul est sensible aux parfums, et il s'en sert pour donner plus d'énergie à ses passions. Maho-

met disait qu'ils élevaient son ame vers le ciel. Quoi qu'il en soit, leur usage s'est introduit dans tous les cultes religieux, et dans les assemblées politiques de beaucoup de nations. Les Brésiliens, ainsi que tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale, ne délibèrent point sur quelque objet important, sans fumer du tabac dans un calumet. C'est de cet usage que le calumet est devenu, chez toutes ces nations, le symbole de la paix, de la guerre, des alliances, suivant les accessoires qu'elles y ajoutent. C'est sans doute du même usage de fumer, qui était commun aux Scythes, comme le rapporte Hérodote, que le caducée de Mercure, qui ressemble beaucoup au calumet des Américains, et qui paraît n'avoir été, comme lui, qu'une pipe, devint le symbole du commerce. Le tabac accroît en quelque sorte les forces du jugement, en occasionant une espèce d'ivresse dans les nerfs du cerveau. Léry dit que les Brésiliens fument du tabac jusqu'à s'enivrer. Nous observerons que ces peuples ont trouvé la plante la plus céphalique qu'il y ait dans le règne végétal, et que son usage est le plus

universellement répandu de toutes celles qui existent sur le globe, sans en excepter la vigne et le blé. J'en ai vu cultiver en Finlande, au delà de Wibourg, par le 60e degré de latitude nord. Son habitude est si puissante, qu'un homme, qui y est accoutumé, se passera plus difficilement d'elle que de pain, pendant un jour. Cette plante est cependant un véritable poison; elle affecte à la longue les nerfs de l'odorat, et quelquefois ceux de la vue. Mais l'homme est toujours prêt à altérer sa constitution physique, pourvu qu'il puisse renforcer en lui le sentiment intellectuel.

DE LA VUE.

Tout ce que nous avons dit, en rapportant quelques lois générales de la nature, des harmonies, des consonnances, des contrastes et des oppositions, aboutit principalement au sens de la vue. Je ne parle pas des convenances; car elles appartiennent au sentiment de la raison, et sont entièrement distinctes de la matière. A la vérité, les autres relations sont fondées sur la raison même de la nature,

qui nous réjouit par les couleurs et les formes génératives et engendrées, et qui nous attriste par celles qui nous annoncent la décomposition et la destruction. Mais, sans rentrer dans ce vaste et inépuisable sujet, je ne parlerai ici que de quelques effets d'optique, qui font naître involontairement en nous le sentiment de quelques attributs de la Divinité.

Une des causes les plus ordinaires du plaisir que nous éprouvons à la vue d'un grand arbre, vient du sentiment de l'infini qui s'élève en nous, par sa forme pyramidale. Les dégradations de ses divers étages de rameaux, et des teintes de verdure, qui sont toujours plus légères à l'extrémité de l'arbre que dans le reste de son feuillage, lui donnent une élévation apparente, qui n'a point de terme. Nous éprouvons les mêmes sensations dans le plan horizontal des campagnes, où nous apercevons souvent plusieurs plans de collines qui fuient les unes derrière les autres, et dont les dernières se confondent avec le ciel. La nature produit les mêmes effets dans les grandes plaines, au moyen des vapeurs

qu'élèvent les rivages des lacs, ou les canaux des rivières et des fleuves qui les traversent; leurs contours sont d'autant plus multipliés, que les plaines ont plus d'étendue, comme je l'ai souvent remarqué. Ces vapeurs se présentent sur différents plans : tantôt elles s'arrêtent comme des rideaux, sur les lisières des forêts ; tantôt elles s'élèvent en colonnes, le long des ruisseaux qui serpentent dans les prairies : quelquefois elles sont toutes grises ; d'autres fois elles sont éclairées et pénétrées par les rayons du soleil. Sous tous ces aspects, elles nous montrent, si j'ose dire, plusieurs perspectives de l'infini dans l'infini même.

Je ne parle pas du spectacle ravissant que le ciel nous présente quelquefois par la disposition de ses nuages. Je ne sache pas qu'aucun philosophe ait soupçonné que leurs beautés avaient des lois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a point d'animal qui vive à la lumière, qui ne soit sensible à leurs effets. J'ai dit ailleurs quelque chose de leurs caractères d'amabilité ou de terreur, qui sont les mêmes que ceux des animaux et des végétaux

aimables ou dangereux, conformément à ceux des jours et des saisons qu'ils nous annoncent. Les lois que j'en ai esquissées offriront des méditations délicieuses à qui voudra les étudier autrement qu'avec les moyens mécaniques de nos baromètres et de nos thermomètres. Ces instruments ne sont bons que pour régler les atmosphères de nos chambres; ils nous déguisent trop souvent l'action de la nature; ils annoncent, la plupart du temps, les mêmes températures aux jours qui font chanter les oiseaux, et à ceux qui les font taire. Les harmonies du ciel ne peuvent être senties que par le cœur humain. Tous les peuples, frappés de leur langage ineffable, lèvent les yeux et les mains vers le ciel, dans les mouvements involontaires de la joie et de la douleur. La raison cependant leur dit que la Divinité est par-tout. Pourquoi est-ce que nul d'entre eux ne tend les bras vers la terre ou à l'horizon pour l'invoquer? D'où vient ce sentiment qui leur dit que Dieu est au ciel? Est-ce parce que le ciel est le séjour de la lumière? Est-ce parce que la lumière elle-même, qui nous fait apercevoir tous les ob-

jets, n'étant point, comme nos matières terrestres, sujette à être divisée, corrompue, détruite et renfermée, semble présenter quelque chose de céleste dans sa substance ?

C'est au sentiment de l'infini que nous inspire la vue du ciel, qu'il faut attribuer le goût de tous les peuples pour bâtir des temples sur les sommets des montagnes, et le penchant invincible qu'avaient les Juifs à adorer, comme les autres nations, sur les lieux élevés. Il n'y a point de montagne, dans les îles de l'Archipel, qui n'ait son église, ni de coteau, à la Chine, qui n'ait sa pagode. Si, comme le prétendent quelques philosophes, nous ne jugions jamais de la nature des choses que par des résultats mécaniques de comparaisons d'elles à nous, la hauteur des montagnes devrait humilier notre petitesse. Si nous voyions leur étendue en profondeur, les cheveux nous en dresseraient à la tête. D'où viennent des sensations si différentes, de la grandeur en élévation et de la grandeur en abîme ? Le danger est égal pour des êtres aussi faibles que nous. C'est parce que ces grands objets, en s'élevant vers le ciel, y élèvent nos ames

par le sentiment de l'infini, et qu'en nous éloignant de la terre, ils nous portent vers des beautés plus durables.

Les ouvrages de la nature nous présentent souvent plusieurs sortes d'infinis à-la-fois : ainsi, par exemple, un grand arbre, dont le tronc est caverneux et couvert de mousse, nous donne le sentiment de l'infini dans le temps, comme celui de l'infini en hauteur. Il nous offre un monument des siècles où nous n'avons pas vécu. S'il s'y joint l'infini en étendue, comme lorsque nous apercevons, à travers ses sombres rameaux, de vastes lointains, notre respect augmente. Ajoutez-y encore les divers groupes de sa masse, qui contrastent avec la profondeur des vallées et avec le niveau des prairies; ses demi-jours vénérables, qui s'opposent et se jouent avec l'azur des cieux ; et le sentiment de notre misère, qu'il rassure par les idées de protection qu'il nous présente dans l'épaisseur de son tronc inébranlable comme un rocher, et dans sa cime auguste agitée des vents, dont les majestueux murmures semblent entrer dans nos peines : un arbre, avec toutes ces harmonies,

nous inspire je ne sais quelle vénération religieuse. Aussi Pline dit que les arbres ont été les premiers temples des dieux.

L'impression sublime qu'ils produisent est encore plus profonde, lorsqu'ils nous rappellent quelque sentiment de la vertu, comme le souvenir des grands hommes qui les ont plantés, ou de ceux dont ils ombragent les tombeaux. Tels étaient les chênes d'Iulus, à Troie. C'est par un effet de ce sentiment, que les montagnes de la Grèce et de l'Italie nous paraissent plus respectables que celles du reste de l'Europe, quoiqu'elles ne soient pas plus anciennes dans le monde, parce que leurs monuments, tout ruinés qu'ils sont, nous rappellent les vertus de ceux qui les ont habitées. Mais ce sujet n'est pas de cet article.

En général, les diverses sensations de l'infini augmentent par les contrastes des objets physiques qui les font naître. Nos peintres ne sont pas assez attentifs au choix de ceux qu'ils mettent sur les devants de leurs tableaux. Ils donneraient bien plus d'effet au fond de leurs scènes, s'ils lui en opposaient le frontispice,

non-seulement en couleurs et en formes, comme ils font quelquefois, mais en nature. Ainsi, par exemple, si l'on veut donner beaucoup d'intérêt à un paysage riant et agréable, il faut qu'on l'aperçoive à travers un grand arc de triomphe, ruiné par le temps. Au contraire, une ville remplie de monuments étrusques ou égyptiens, paraît encore plus antique, quand on la voit de dessous un berceau de verdure et de fleurs. Il faut imiter la nature, qui ne fait jamais venir les plantes les plus aimables, dans toute leur beauté, telles que les mousses, les violettes et les roses, qu'au pied des rustiques rochers.

Ce n'est pas que les consonnances ne produisent aussi de grands effets, sur-tout quand elles rapprochent des objets qui sont étrangers les uns aux autres. C'est ainsi, par exemple, que la coupole du collége des Quatre-Nations présente un point de vue magnifique, lorsqu'on l'aperçoit du milieu de la cour du Louvre, à travers l'arcade de ce palais qui est vis-à-vis. Car alors on la voit tout entière avec une partie du ciel, sous les claveaux de la voûte, comme si elle était une partie du

Louvre. Mais dans cette consonnance même, qui donne tant d'étendue à notre optique, il y a encore un contraste de la forme concave de l'arcade à la forme convexe de la coupole.

Le grand art d'émouvoir est d'opposer des objets sensibles aux intellectuels. L'ame prend alors un grand essor. Elle passe du visible à l'invisible, et jouit, pour ainsi dire, à sa manière, en s'étendant dans les vastes champs du sentiment et de l'intelligence. Chez certains peuples de la Tartarie, quand un grand est mort, son écuyer, après l'enterrement, prend par la bride le cheval qu'il avait coutume de monter; il met dessus l'habit de son maître, et le promène en silence devant l'assemblée, que ce spectacle fait fondre en larmes.

Quand les sous-entendus se multiplient et se lient à quelque affection vertueuse, les émotions de l'ame redoublent. Ainsi, lorsque, dans l'Énéide *, Iule promet des présents à Nisus et à Euryale, qui vont chercher son père à Palantée, il dit à Nisus :

* Lib. IX, v. 263.

Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devictâ genitor quæ cepit Arisbâ;
Et tripodas geminos; auri duo magna talenta;
Cratera antiquum quem dat Sidonia Dido.

« Je vous donnerai deux amphores d'argent, avec des figures » en relief d'une ciselure parfaite. Mon père s'en rendit maître » à la prise d'Arisba. J'y joindrai deux trépieds pareils, deux » grands talents d'or, et une coupe antique, que m'a donnée la » reine Didon. »

Il promet à ces deux jeunes gens, que l'amitié rendait si unis, des présents doubles : deux amphores, deux trépieds pour les poser à la manière des anciens, deux talents d'or pour les remplir de vin, mais une seule coupe pour le boire ensemble. Encore quelle coupe ! il n'en vante ni la matière, ni le travail, comme dans les autres présents; il y attache des qualités morales bien plus précieuses pour des amis. Elle est antique; elle n'a point été le prix de la violence, mais elle est un présent de l'amour. Sans doute Iule l'avait reçue de Didon, lorsqu'elle crut avoir épousé Énée.

Dans toutes les scènes de passions, où l'on veut produire de grandes émotions, plus l'objet principal est circonscrit, plus le sentiment intellectuel qui en résulte est étendu. Il y en

a plusieurs raisons, dont la plus importante est que les contrastes accessoires, comme ceux de la petitesse à la grandeur, de la faiblesse à la force, du fini à l'infini, concourent à augmenter le contraste du sujet. Quand le Poussin a voulu faire un tableau du déluge universel, il n'y a représenté qu'une famille. On y voit un vieillard à cheval, qui se noie; et, dans un bateau, un homme, qui est peut-être son fils, présente à sa femme, grimpée sur un rocher, un petit enfant vêtu d'une cotte rouge, qui, de son côté, cherche à s'aider de ses petits pieds pour parvenir sur la roche. Le fond du paysage est affreux par sa noire mélancolie. Les herbes et les arbres y sont trempés d'eau, la terre même en est pénétrée, comme on le voit par ce long serpent qui s'empresse de quitter son souterrain. Les torrents coulent de tous côtés; le soleil paraît, dans le ciel, comme un œil crevé. Mais les plus grands intérêts y portent sur le plus faible objet : un père et une mère, près de périr, ne s'occupent que du salut de leur enfant. Tous les sentiments sont éteints sur la terre, et l'amour maternel vit encore.

Le genre humain est détruit à cause de ses crimes, et l'innocence va être enveloppée dans sa punition. Ces eaux débordées, ces terres noyées, cette noire atmosphère, ce soleil éteint, ces solitudes désolées, cette famille fugitive, tous les effets de cette ruine universelle du monde, se réunissent sur un enfant. Cependant il n'y a personne qui, en voyant le petit groupe de personnages qui l'environne, ne s'écrie : « Voilà le déluge universel. » Telle est la nature de notre ame. Loin d'être matérielle, elle ne saisit que les convenances. Moins vous lui montrez d'objets physiques, plus vous lui faites naître de sentiments intellectuels.

DE L'OUÏE.

Platon appelle l'ouïe et la vue, les sens de l'ame. Je crois qu'il les qualifie particulièrement de ce nom, parce que la vue est affectée de la lumière, qui n'est point une matière à proprement parler, et l'ouïe, des modulations de l'air, qui ne sont point en elles-mêmes des corps. D'ailleurs, ces deux sens ne nous apportent que le sentiment des

convenances et des harmonies, sans nous mêler avec la matière, comme l'odorat qui n'est affecté que des émanations des corps, le goût de leur fluidité, et le toucher de leur solidité, de leur mollesse, de leur chaleur et de leurs autres qualités physiques. Quoique l'ouïe et la vue soient les sens directs de l'ame, il n'en faut pas conclure cependant, qu'un homme né sourd et aveugle serait imbécille, comme on l'a prétendu. L'ame voit et entend par tous les sens. C'est ce que prouvent les princes aveugles de Perse, dont les doigts ont tant d'intelligence, au rapport de Chardin, qu'ils tracent et calculent toutes les figures de la géométrie sur des tablettes. Tels sont encore les sourds et muets, auxquels M. l'abbé de l'Épée apprend à converser.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les rapports intellectuels de l'ouïe. Ce sens est l'organe immédiat de l'intelligence; c'est lui qui reçoit la parole qui n'appartient qu'à l'homme, et qui est, par ses modulations infinies, l'expression de toutes les convenances de la nature et de tous les sentiments du cœur humain. Mais il y a un autre langage qui paraît appar-

tenir encore plus particulièrement à ce premier principe de nous-mêmes, que nous avons appelé *le sentiment :* c'est la musique. Je ne m'étendrai pas sur le pouvoir incompréhensible qu'elle a de calmer et d'exciter les passions d'une manière indépendante de la raison, et de faire naître des affections sublimes, dégagées de toute perception intellectuelle ; ses effets sont assez connus. J'observerai seulement qu'elle est si naturelle à l'homme, que les premières prières adressées à la Divinité, et les premières lois, chez tous les peuples, ont été mises en chant. L'homme n'en perd le goût que dans les sociétés policées, dont les langues mêmes perdent à la longue leurs accents. C'est qu'une multitude de relations sociales y détruisent les convenances naturelles. On y raisonne beaucoup, et on n'y sent presque plus.

L'Auteur de la nature a jugé l'harmonie des sons si nécessaire à l'homme, qu'il n'y a point de site sur la terre qui n'ait son oiseau chantant. Le serin des Canaries fréquente ordinairement, dans ces îles, les ravines caillouteuses des montagnes. Le chardonneret se

plaît dans les dunes sablonneuses ; l'alouette dans les prairies ; le rossignol, dans les bocages, le long des ruisseaux ; le bouvreuil, dont le chant est si doux, dans l'épine blanche ; la grive, la fauvette, le verdier et tous les oiseaux qui chantent, ont leur poste favori. Il est très-remarquable que par-tout ils ont l'instinct de se rapprocher de l'habitation de l'homme. S'il y a une cabane dans une forêt, tous les oiseaux chantants du voisinage viennent s'établir aux environs. On n'en trouve même qu'auprès des lieux habités. J'ai fait plus de six cents lieues dans les forêts de la Russie, et je n'y ai jamais vu de petits oiseaux qu'aux environs des villages. En faisant la visite des places dans la Finlande russe, avec les généraux du corps du génie où je servais, nous faisions quelquefois vingt lieues dans un jour, sans rencontrer sur la route, ni villages, ni oiseaux. Mais quand nous apercevions voltiger des moineaux dans les arbres, nous jugions que nous étions près de quelque lieu habité. Cet indice ne nous a jamais trompés. Je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'il peut quelquefois servir à des

gens égarés dans les bois. Garcilasso de la Vega raconte que son père, ayant été détaché du Pérou avec une compagnie d'Espagnols, pour faire des découvertes au delà des Cordilières, pensa mourir de faim au milieu de leurs vallées et de leurs fondrières inhabitées. Il n'en serait jamais sorti, s'il n'eût aperçu en l'air une volée de perroquets, qui lui fit soupçonner qu'il y avait des habitations quelque part aux environs. Il se dirigea sur le rumb de vent qu'avaient suivi les perroquets, et parvint, après des fatigues incroyables, à une peuplade d'Indiens qui cultivaient des champs de maïs. Nous observerons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiseaux de marine et de rivière, parce qu'il eût été étouffé par les bruits des eaux, et que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la distance où ils vivent de la terre. S'il y a des cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulations, et ressembler aux cris des canards et des oies. Celui des cygnes sauvages qui sont venus dernièrement s'établir à Chantilly, n'a que quatre ou cinq notes. Les oi-

seaux aquatiques ont des cris perçants, propres à se faire entendre dans les régions des vents et des tempêtes qu'ils habitent, et qui ont des convenances parfaites avec leurs sites bruyants et leurs solitudes mélancoliques. Les mélodies des oiseaux de chant, ont de pareilles relations avec les sites qu'ils occupent, et même avec les distances où ils vivent de nos habitations. L'alouette, qui fait son nid dans nos blés, et qui aime à s'y élever à perte de vue, se fait entendre en l'air, lors même qu'on ne l'aperçoit plus. L'hirondelle, qui frise, en volant, les parois de nos maisons, et qui se repose sur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'est point étourdissant, comme serait celui des oiseaux de bocages; mais le rossignol solitaire se fait ouïr à plus d'une demi-lieue. Il se méfie du voisinage de l'homme; et, cependant, il se place toujours à la vue de son habitation, et à la portée de son ouïe. Il choisit, pour cet effet, les lieux les plus retentissants, afin que leurs échos donnent plus d'action à sa voix. Quand il s'est établi dans son orchestre, il chante alors un drame

inconnu, qui a son exorde, son exposition, ses récits, ses événements, entremêlés, tantôt des sons de la joie la plus éclatante, tantôt de ressouvenirs amers et lamentables, qu'il exprime par de longs soupirs. Il se fait entendre au commencement de la saison où la nature se renouvelle, et semble présenter à l'homme un tableau de la carrière inquiète qu'il doit parcourir.

Chaque oiseau a une voix convenable au temps et au póste où il se montre, et relative aux besoins de l'homme. Le cri perçant du coq le réveille, au point du jour, pour les travaux ; le chant gai de l'alouette, dans la prairie, invite les bergères aux danses ; la grive gourmande, qui ne paraît qu'en automne, appelle aux vendanges les rustiques vignerons. L'homme seul, de son côté, est attentif aux accents des oiseaux. Jamais le cerf, qui versa des larmes sur ses propres malheurs, ne soupira à ceux de la plaintive Philomèle. Jamais le bœuf laboureur, mené à la boucherie après de pénibles services, ne tourna sa tête vers elle, en lui disant : « Oi-» seau solitaire, voyez comme l'homme ré-

»compense ses serviteurs ! » La nature a répandu ces distractions et ces consonnances de fortunes, sur des êtres volatiles, afin que notre ame, susceptible de tous les maux, trouvant par-tout à les étendre, pût partout en affaiblir le poids. Elle a rendu capables de ces communications les corps même insensibles. Souvent elle nous présente, au milieu des scènes qui affligent notre vue, d'autres scènes qui réjouissent notre ouïe, et nous rappellent d'intéressants ressouvenirs. C'est ainsi que, du sein des forêts, elle nous transporte sur le bord des eaux, par les frémissements des trembles et des peupliers. D'autres fois elle nous apporte, sur le bord des ruisseaux, les bruits de la mer et des manœuvres des navires, par les murmures des roseaux agités par les vents. Quand elle ne peut séduire notre raison par des images étrangères, elle l'assoupit par le charme du sentiment : elle fait sortir du sein des forêts, des prairies et des vallons, des bruits ineffables qui excitent en nous de douces rêveries, et nous plongent dans de profonds sommeils.

DU TOUCHER.

Je ne ferai que quelques réflexions sur le toucher. Il est le plus obtus de nos sens, et cependant il est, en quelque sorte, le sceau de notre intelligence. Nous avons beau voir un corps de toutes les manières, nous ne croyons pas le connaître si nous ne pouvons pas le toucher. Cet instinct vient peut-être de notre faiblesse, qui cherche dans ces rapprochements des points de protection. Quoi qu'il en soit, ce sens, tout obscur qu'il est, peut nous communiquer l'intelligence, comme on peut le voir par l'exemple cité par Chardin, des aveugles de Perse, qui traçaient avec leurs doigts des figures de géométrie, et jugeaient très-bien de la bonté d'une montre en en maniant les roues. La sage nature a mis les principaux organes de ce sens, qui est répandu sur toute la surface de notre peau, dans nos pieds et dans nos mains, qui sont les membres le plus à portée de juger des qualités des corps. Mais afin qu'ils ne fussent pas exposés à perdre leur

sensibilité par des chocs fréquents, elle leur a donné beaucoup de souplesse, en les divisant en plusieurs doigts, et ces doigts en plusieurs articulations; de plus, elle les a garnis, du côté du contact, de demi-molettes élastiques, qui présentent à-la-fois de la résistance dans leurs parties calleuses et saillantes, et une sensibilité exquise dans leurs parties rentrantes.

Cependant je m'étonne que la nature ait répandu le sens du toucher sur toute la surface du corps humain, qui se trouve, par-là, exposé à une multitude de souffrances, sans qu'il en résulte pour lui beaucoup d'avantages. L'homme est le seul des animaux qui soit obligé de se vêtir. Il y a, à la vérité, quelques insectes qui se font des fourreaux, comme les teignes; mais ils naissent dans des lieux où leurs habits sont, pour ainsi dire, tout faits. Ce besoin, qui est devenu une des plus inépuisables sources de notre vanité, est, à mon gré, un des plus grands témoignages de notre misère. L'homme est le seul être qui ait honte de paraître nu. C'est un sentiment dont je ne vois pas de raison dans

la nature, ni de similitude dans l'instinct des autres animaux. D'ailleurs, indépendamment de toute affection de pudeur, il est contraint, par la nécessité, de se vêtir dans tous les climats. Quelques philosophes, enveloppés de bons manteaux, et qui ne sortent point de nos villes, se sont figuré un homme naturel sur la terre, comme une statue de bronze au milieu d'une place publique. Mais sans parler de tous les inconvénients qui affligent au dehors sa malheureuse existence, comme le froid, le chaud, le vent, la pluie, je ne m'arrêterai qu'à une incommodité qui nous paraît légère dans nos appartements, mais qui est insupportable à un homme nu, dans les plus douces températures; ce sont les mouches. Je citerai, à ce sujet, le témoignage d'un homme dont la peau devait être à l'épreuve : c'est celui du flibustier Raveneau de Lussan, qui traversa, en 1688, l'isthme de Panama, en revenant de la mer du Sud. Voici ce qu'il dit, en parlant des Indiens du cap de Gracias-à-Dios : « Quand »le sommeil les prend, ils font un trou dans »le sable où ils se couchent, et ensuite ils se

» recouvrent avec le même sable : ce qu'ils » font pour se mettre à couvert des insultes » des moustiques, dont l'air est le plus sou- » vent tout rempli. Ce sont de petits mou- » cherons, que l'on sent plutôt qu'on ne les » voit, et qui ont un aiguillon si piquant et » si venimeux, que lorsqu'ils l'appuient sur » quelqu'un, il semble que ce soit un dard de » feu qu'ils y lancent.

» Ces pauvres gens sont si tourmentés de » ces fâcheux insectes, quand il ne vente » point, qu'ils en deviennent comme lépreux; » et je puis assurer avec vérité, le sachant » par ma propre expérience, que ce n'est pas » une légère souffrance que d'en être attaqué; » car, outre qu'ils font perdre le repos de la » nuit, c'est que, lorsque nous avons été ré- » duits à aller le dos nu, faute de chemises, » l'importunité de ces animaux nous faisait » désespérer et entrer dans des rages à ne » nous plus posséder. * »

C'est, je crois, à cause de l'incommodité des mouches, très-communes et très-néces-

* Journal d'un voyage à la mer du Sud, en 1688.

saires dans les lieux marécageux et humides des pays chauds, que la nature a mis peu de quadrupèdes à poils sur leurs rivages, mais des quadrupèdes à écaille, comme les tatous, les armadilles, les tortues, les lézards, les crocodiles, les caïmans, les crabes de terre, les bernards-l'ermite, et les autres reptiles écailleux, comme les serpents, sur lesquels les mouches n'ont point de prise. C'est peut-être aussi pour cette raison que les porcs et les sangliers, qui aiment à fréquenter ces sortes d'endroits, ont des poils longs, roides et hérissés, qui écartent les insectes volatiles.

Au reste, la nature n'a pris à cet égard aucune précaution pour l'homme. Certes, en voyant la beauté de ses formes et sa grande nudité, il m'est impossible de ne pas admettre l'ancienne tradition de notre origine. La nature, en le mettant sur la terre, lui a dit : «Va, »être dégradé, intelligence sans lumière, »animal sans vêtement, va pourvoir à tes »besoins ; tu ne pourras éclairer ta raison »aveugle qu'en la dirigeant sans cesse vers le »ciel, ni soutenir ta vie malheureuse que par

» le secours de tes semblables. » Ainsi, de la misère de l'homme naquirent les deux commandements de la loi.

DES SENTIMENTS DE L'AME,

ET PREMIÈREMENT DES AFFECTIONS DE L'ESPRIT.

Je ne parlerai des affections de l'esprit que pour les distinguer des sentiments de l'ame : ils diffèrent essentiellement les uns des autres. Par exemple, autre est le plaisir que nous donne une comédie, autre celui que nous donne une tragédie. L'émotion qui nous fait rire, est une affection de l'esprit ou de la raison humaine ; celle qui nous fait verser des larmes, est un sentiment de l'ame. Ce n'est pas que je veuille faire de l'esprit et de l'ame, deux puissances de nature différente ; mais il me semble, comme nous l'avons déjà dit, que l'un est à l'autre, ce que la vue est au corps ; l'esprit est une faculté, et l'ame est le principe ; l'ame est, si j'ose le dire, le corps de notre intelligence. Je regarde donc l'esprit comme une vue intellectuelle, à laquelle on

peut rapporter les autres facultés de l'entendement; l'*imagination*, qui voit les choses à venir; la *mémoire*, qui voit celles qui sont passées; et le *jugement*, qui aperçoit leurs convenances. L'impression que nous font ces vues diverses, excite quelquefois en nous un sentiment qu'on appelle l'*évidence;* et alors celle-ci appartient immédiatement à notre ame (ce que nous éprouvons par l'émotion délicieuse qu'elle y fait naître subitement); mais, parvenue là, elle n'est plus du ressort de notre esprit, parce que, quand nous commençons à sentir, nous cessons de raisonner; nous ne voyons plus, nous jouissons.

Comme notre éducation et nos mœurs nous dirigent vers notre intérêt personnel, il arrive de là que notre esprit ne s'occupe plus que des convenances sociales, et que notre raison n'est plus, à la fin, que l'intérêt de nos passions; mais notre ame, livrée à elle-même, cherche sans cesse les convenances naturelles, et notre sentiment est toujours l'intérêt du genre humain.

Ainsi, je le répète, l'esprit est la perception des lois de la société, et le sentiment est

la perception des lois de la nature. Ceux qui nous montrent les convenances de la société, tels que les écrivains comiques, satiriques, épigrammatiques, et même la plupart des moralistes, sont des hommes d'esprit : tels ont été l'abbé de Choisy, La Bruyère, Saint-Évremont, etc... Ceux qui nous découvrent les convenances de la nature, comme les poëtes tragiques, les poëtes sensibles, les inventeurs des arts, les grands philosophes, sont des hommes de génie : tels ont été Shakespeare, Corneille, Racine, Newton, Marc-Aurèle, Montesquieu, La Fontaine, Fénelon, J.-J. Rousseau. Les premiers appartiennent à un siècle, à une saison, à une nation, à une coterie ; les autres, à la postérité et au genre humain.

On sentira encore mieux la différence qu'il y a entre l'esprit et l'ame, en dénaturant leurs affections. Toutes les fois, par exemple, que les perceptions de l'esprit sont amenées jusqu'à l'évidence, elles nous font un grand plaisir, indépendamment de toutes les relations particulières d'intérêt ; parce qu'elles excitent en nous un sentiment, comme nous

l'avons dit. Mais quand nous analysons nos sentiments, et que nous les rapportons à l'examen de notre esprit, les émotions sublimes qu'ils excitaient en nous, s'évanouissent; car nous ne manquons pas de les rapporter alors à quelque convenance de société, de fortune, de système, ou d'autre intérêt personnel dont se compose notre raison. Ainsi, dans le premier cas, nous changeons notre cuivre en or, et dans le second, notre or en cuivre.

Au reste, rien de plus pernicieux, à la longue, que notre esprit pour étudier la nature; car, quoiqu'il saisisse çà et là quelques convenances naturelles, il n'en suit pas la chaîne fort loin : d'ailleurs, il y en a un beaucoup plus grand nombre qu'il n'aperçoit pas, parce qu'il ramène toujours tout à lui, et au petit ordre social ou scientifique dans lequel il est circonscrit. Ainsi, par exemple, s'il jette un coup-d'œil sur les sphères célestes, il en rapportera la formation au travail d'une verrerie; et s'il admet un être créateur, il le représentera comme un machiniste désœuvré, occupé à faire des globes, uniquement pour le plaisir

de les faire tourner. Il conclura, de son propre désordre, qu'il n'y a point d'ordre dans la nature; de son immoralité, qu'il n'y a point de moralité. Comme il rapporte tout à sa raison, et qu'il ne voit pas de raison d'exister lorsqu'il ne sera plus sur la terre, il en conclut en effet qu'alors il n'existera pas. S'il était conséquent, il en conclurait également qu'il n'existe pas maintenant; car il ne trouve certainement ni en lui, ni autour de lui, de raison actuelle de son existence.

Nous sommes convaincus de notre existence, par une puissance bien supérieure à notre esprit, qui est le sentiment. Nous allons porter cet instinct naturel dans les recherches de l'existence de la Divinité, et de l'immortalité de l'ame, sur lesquelles notre raison versatile s'est si souvent exercée pour et contre. Quoique notre insuffisance soit trop grande, pour nous porter bien loin dans cette carrière infinie, nous espérons que nos aperçus et nos erreurs mêmes donneront aux hommes de génie le courage d'y entrer. Ces vérités sublimes et éternelles nous semblent tellement empreintes dans le cœur humain,

qu'elles nous paraissent être les principes mêmes de notre sentiment, et se manifester dans nos affections les plus communes, comme dans nos passions les plus déréglées.

DU SENTIMENT DE L'INNOCENCE.

Le sentiment de l'innocence nous élève vers la Divinité, et nous porte à la vertu. Les Grecs et les Romains faisaient chanter les enfants dans leurs fêtes religieuses, et les chargeaient de présenter les offrandes aux autels, afin de rendre, par le spectacle de leur innocence, les dieux favorables à la patrie. La vue de l'enfance rappelle l'homme aux sentiments de la nature. Lorsque Caton d'Utique eut pris la résolution de se tuer, ses amis et ses serviteurs lui retirèrent son épée, et comme il la leur redemanda en se mettant dans une violente colère, ils envoyèrent un enfant la lui porter; mais la corruption de ses contemporains avait étouffé dans son cœur le sentiment que devait y faire naître l'innocence.

Jésus-Christ veut que nous devenions sem-

blables aux enfants : on les appelle innocents, *non nocentes*, parce qu'ils n'ont jamais nui. Cependant, malgré les droits de leur âge et l'autorité de notre religion, à quelle éducation barbare ne sont-ils pas abandonnés !

DE LA PITIÉ.

C'est le sentiment de l'innocence qui est le premier mobile de la pitié ; voilà pourquoi nous sommes plus touchés des malheurs d'un enfant que de ceux d'un vieillard. Ce n'est pas, comme l'ont dit quelques philosophes, parce que l'enfant a moins de ressources et d'espérances ; car il en a plus que le vieillard, qui est souvent infirme et qui s'avance vers la mort, tandis que l'enfant entre dans la vie : mais l'enfant n'a jamais offensé ; il est innocent. Ce sentiment s'étend aux animaux mêmes, qui nous touchent souvent plus de pitié que les hommes, par cela seul qu'ils ne sont pas nuisibles. C'est ce qui a fait dire au bon La Fontaine, en parlant du déluge, dans la fable de Philémon et Baucis :

. . . . . Tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins :

Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Ainsi le sentiment de l'innocence développe dans le cœur de l'homme un caractère divin, qui est celui de la générosité. Il ne porte point sur le malheur en lui-même, mais sur une qualité morale qu'il démêle dans l'infortuné qui en est l'objet. Il s'accroît par la vue de l'innocence, et quelquefois encore plus par celle du repentir. L'homme seul, des animaux, en est susceptible : et ce n'est point par un retour secret sur lui-même, comme l'ont prétendu quelques ennemis du genre humain ; car, si cela était, en comparant un enfant et un vieillard qui sont malheureux, nous devrions être plus touchés des maux du vieillard, attendu que nous nous éloignons des maux de l'enfance, et que nous nous approchons de ceux de la vieillesse : cependant, le contraire arrive par l'effet du sentiment moral que j'ai allégué.

Lorsqu'un vieillard est vertueux, le sentiment moral de ses malheurs redouble en nous ; ce qui prouve évidemment que la

pitié de l'homme n'est pas une affection animale. Ainsi, la vue d'un Bélisaire est très-attendrissante. Si on y réunit celle d'un enfant qui tend sa petite main afin de recevoir quelques secours pour cet illustre aveugle, l'impression de la pitié est encore plus forte. Mais voici un cas sentimental. Je suppose que vous eussiez rencontré Bélisaire vous demandant l'aumône d'un côté, et de l'autre un enfant orphelin, aveugle et misérable, et que vous n'eussiez eu qu'un écu, sans pouvoir le partager ; auquel des deux l'eussiez-vous donné ?

Si vous trouvez que les grands services rendus par Bélisaire à sa patrie ingrate, rendent la balance du sentiment trop inégale, supposez à l'enfant les maux de Bélisaire, et même quelques-unes de ses vertus, comme d'avoir eu les yeux crevés par ses parents, et de demander encore l'aumône pour eux [11] ; il n'y aura plus, à mon avis, à balancer, si vous ne faites que sentir ; car si vous raisonnez, c'est autre chose ; les talents, les victoires, et l'illustration du général grec, vous feront bientôt oublier les infortunes d'un enfant

obscur. La raison vous ramènera à l'intérêt politique, au moi humain.

Le sentiment de l'innocence est un rayon de la Divinité. Il couvre l'infortuné d'une lumière céleste, qui vient rejaillir contre le cœur humain, et y fait naître la générosité, cette autre flamme divine. C'est lui seul qui nous rend sensibles au malheur de la vertu, en nous la montrant comme incapable de nuire; car autrement nous pourrions la considérer comme se suffisant à elle-même. Alors elle exciterait plus notre admiration que notre pitié.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

Ce sentiment est encore la source de l'amour de la patrie, parce qu'il nous y rappelle les affections douces et pures du premier âge. Il s'accroît avec l'étendue, et s'augmente avec les années, comme un sentiment d'une nature céleste et immortelle. Il y a en Suisse un air de musique antique, et fort simple, appelé le *rans des vaches*. Cet air est d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer en Hollande et en France, devant les

soldats de cette nation, parce qu'il les faisait déserter tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce *rans des vaches* imite le mugissement des bestiaux, les retentissements des échos, et d'autres convenances locales qui faisaient bouillir le sang dans les veines de ces pauvres soldats, en leur rappelant les vallons, les lacs, les montagnes de leur patrie, [12] et en même temps, les compagnons du premier âge, les premières amours, et les souvenirs des bons aïeux.

L'amour de la patrie semble croître à proportion qu'elle est innocente et malheureuse. Voilà pourquoi les peuples sauvages aiment plus leur pays que les peuples policés; et ceux qui habitent des contrées âpres et rudes, comme les habitants des montagnes, que ceux qui vivent dans des contrées fertiles et dans de beaux climats. Jamais la cour de Russie n'a pu engager aucun Samoïède à quitter les bords de la mer Glaciale, pour s'établir à Pétersbourg. On amena, le siècle passé, quelques Groënlandais à la cour de Copenhague, on les y combla de bienfaits, et ils y moururent en peu de temps de cha-

grin. Plusieurs d'entre eux se noyèrent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Ils virent avec le plus grand sang-froid toutes les magnificences de la cour de Danemarck; mais il y en avait un qui pleurait toutes les fois qu'il apercevait une femme portant un enfant dans ses bras. On conjectura que cet infortuné était père. Sans doute, la douceur de l'éducation domestique attache ainsi fortement ces peuples aux lieux qui les ont vus naître. Ce fut elle qui inspira aux Grecs et aux Romains tant de courage pour défendre leur patrie. Le sentiment de l'innocence en redouble l'amour, parce qu'il rend toutes les affections du premier âge, pures, saintes et inaltérables. Virgile a bien connu l'effet de ce sentiment, quand il fait dire à Nisus, qui veut détourner Euryale de s'exposer avec lui au danger d'une expédition nocturne, ces mots touchants :

Te superesse velim : tua vitâ dignior ætas.

« J'ai désiré que vous me survivies; votre âge, plus que le » mien, est digne de la vie. »

Mais chez les peuples où l'enfance est mal-

heureuse, et corrompue par des éducations ennuyeuses, féroces et étrangères, il n'y a pas plus d'amour de la patrie que d'innocence. C'est une des causes pour lesquelles tant d'Européens courent le monde, et pourquoi il y a si peu de monuments anciens en Europe; parce que la génération qui suit ne manque jamais de détruire les monuments de celle qui l'a précédée. Voilà pourquoi nos livres, nos modes, nos usages, nos cérémonies et nos langues vieillissent si vite, et sont tout différents d'un siècle à l'autre; et que toutes ces choses se maintiennent les mêmes chez les peuples sédentaires de l'Asie, depuis une longue suite de siècles; parce que les enfants élevés en Asie dans leur famille, avec beaucoup de douceur, restent attachés aux établissements de leurs ancêtres, par reconnaissance pour leur mémoire, et aux lieux qui les ont vus naître, par le souvenir de leur bonheur et de leur innocence.

DU SENTIMENT DE L'ADMIRATION.

Le sentiment de l'admiration nous porte

directement dans le sein de la Divinité. S'il est excité en nous par quelque objet de plaisir, nous nous y jetons comme à sa source; si par la frayeur, comme à notre refuge. Dans l'un et l'autre cas, le cri de l'admiration est : « Ah mon Dieu! » C'est, dit-on, un effet de notre éducation, où l'on nous parle souvent de Dieu; mais on nous y parle encore plus souvent de notre père, du roi, d'un protecteur, d'un savant célèbre. Pourquoi, lorsque nous avons besoin de nous appuyer dans ces secousses imprévues, ne nous écrions-nous pas : « Ah mon roi! » ou s'il s'agit de sciences : « Ah Newton! »

Il est certain que si on nous parle quelquefois de Dieu dans notre éducation, nous en perdons bientôt l'idée dans le train ordinaire des choses du monde; pourquoi donc y avons-nous recours dans les événements extraordinaires? Ce sentiment naturel est commun à toutes les nations, dont il y en a beaucoup qui ne parlent point de théologie à leurs enfants. Je l'ai remarqué dans des Nègres de la côte de Guinée, de Madagascar, de la Cafrerie et de Mozambique; dans des Tartares

et des Malabares ; enfin dans des hommes de toutes les parties du monde. Je n'en ai pas vu un seul qui, dans les mouvements extraordinaires de la surprise ou de l'admiration, ne fît, dans sa langue, les mêmes exclamations que nous, et ne levât les mains et les yeux vers le ciel.

DU MERVEILLEUX.

Le sentiment de l'admiration est la source de l'instinct que les hommes ont eu de tout temps pour le merveilleux.

Nous le cherchons par-tout, et nous le plaçons principalement à l'entrée et à la sortie de la vie : voilà pourquoi les berceaux et les tombeaux de tant d'hommes ont été environnés de fables. Il est la source intarissable de notre curiosité ; il se développe dès l'enfance, et il accompagne long-temps l'innocence. D'où peut venir aux enfants le goût du merveilleux ? Il leur faut des contes de fées, et il faut aux hommes des poëmes épiques et des opéra. C'est le merveilleux qui fait l'un des grands charmes des statues antiques de la Grèce et

de Rome, qui représentent des héros ou des dieux; et qui contribue, plus qu'on ne pense, à nous faire aimer les histoires anciennes de ces pays. C'est une des raisons naturelles à apporter au président Hénault, qui s'étonne qu'on aime mieux les histoires anciennes que les modernes, et sur-tout que la nôtre : c'est qu'indépendamment des sentiments patriotiques, qui servent au moins de prétextes aux intrigues des grands chez les Grecs et les Romains, et qui étaient tellement inconnus aux nôtres, qu'ils ont souvent bouleversé la patrie pour les intérêts de leur maison, et quelquefois pour l'honneur d'une préséance ou d'un tabouret, il y a un merveilleux dans la religion des anciens, qui console et élève l'homme, tandis que celui de la religion des Gaulois l'effraie et l'avilit. Les dieux des Grecs et des Romains étaient patriotes comme leurs grands. Minerve leur avait donné l'olivier, Neptune le cheval. Ces dieux protégeaient les villes et les peuples. Mais ceux des Gaulois étaient tyrans comme leurs barons; ils ne protégeaient que les druides. Il leur fallait des sacrifices humains. Enfin,

cette religion était si barbare, que deux empereurs romains l'abolirent successivement, comme le rapportent Suétone et Pline. Je ne dis rien des intérêts modernes de notre histoire; mais je suis sûr que les relations de notre politique n'y remplaceront jamais, dans le cœur humain, celles de la Divinité.

J'observerai que comme l'admiration est un mouvement involontaire de l'ame vers la Divinité, et qu'elle est, par conséquent, sublime, plusieurs écrivains modernes se sont efforcés de multiplier ce genre de beauté dans leurs ouvrages, en y accumulant des surprises imprévues; mais la nature les emploie rarement dans les siens, parce que l'homme n'est pas capable d'éprouver fréquemment de pareilles secousses. Elle nous fait paraître peu-à-peu la lumière du soleil, le développement des fleurs, la formation des fruits. Elle amène nos jouissances par une longue suite d'harmonies; elle nous traite en hommes, c'est-à-dire en machines faibles et bien aisées à renverser; elle nous voile la Divinité, afin que nous en puissions supporter les approches.

PLAISIR DU MYSTÈRE.

Voilà pourquoi le mystère a tant de charmes. Ce ne sont pas les tableaux les plus éclairés, les avenues en lignes droites, les roses bien épanouies et les femmes brillantes qui nous plaisent le plus. Mais les vallées ombreuses, les routes qui serpentent dans les forêts, les fleurs qui s'entr'ouvrent à peine, et les bergères timides excitent en nous de plus douces et de plus durables émotions. L'amour et le respect des objets, augmentent par leurs mystères. Tantôt c'est celui de l'antiquité, qui nous rend tant de monuments vénérables; tantôt c'est celui de l'éloignement, qui donne tant de charmes aux objets de l'horizon; tantôt c'est celui des noms. Voilà pourquoi les sciences qui ont conservé des noms grecs, qui ne signifient souvent que des choses très-communes, nous impriment plus de respect que celles qui n'ont que des noms modernes, quoique celles-ci soient souvent plus ingénieuses et plus utiles. Voilà pourquoi, par exemple, la construc-

tion des vaisseaux et la navigation sont moins estimées de nos savants modernes, que plusieurs autres sciences physiques, qui ne sont souvent que frivoles, mais qui portent des noms grecs. Ainsi, l'admiration n'est point une relation de l'esprit, ou une perception de notre raison; mais un sentiment de l'ame qui s'élève en nous, par je ne sais quel instinct de la Divinité, à la vue des choses extraordinaires, et par le mystère même qui les environne. Cela est si certain, qu'elle se détruit par la science même qui nous éclaire. Si je montre à un Sauvage un éolipyle qui lance un jet d'esprit de vin enflammé, je le ravis en admiration; il est prêt à adorer ma machine; il me prend pour le dieu du feu, tant qu'il ne la connaît pas; mais si je lui en explique la raison, il ne m'admire plus, il me regarde comme un charlatan. [13]

PLAISIR DE L'IGNORANCE.

C'est par un effet de ces sentiments ineffables, et de ces instincts universels de la Divinité, que l'ignorance est devenue la source

intarissable de nos plaisirs. Il ne faut pas confondre l'ignorance et l'erreur, comme font tous nos moralistes. L'ignorance est l'ouvrage de la nature, et souvent un bienfait envers l'homme; et l'erreur est souvent le fruit de nos prétendues sciences humaines, et est toujours un mal. Quoi qu'en disent nos écrivains politiques, qui vantent nos lumières actuelles, et qui leur opposent la barbarie des siècles passés, ce ne sont pas des ignorants qui ont mis, alors, à feu et à sang toute l'Europe, pour des disputes de religion. Des ignorants se seraient tenus tranquilles. C'étaient des gens qui étaient dans l'erreur, qui vantaient peut-être alors leurs lumières, comme nous vantons aujourd'hui les nôtres, et à chacun desquels l'éducation européenne avait inspiré cette erreur de l'enfance : « sois » LE PREMIER. »

Que de maux l'ignorance nous cache, que nous devons un jour rencontrer dans la vie, sans pouvoir les éviter! l'inconstance des amis, les révolutions de la fortune, les calomnies, et l'heure de la mort même qui effraie tant d'hommes. La science de ces

maux nous empêcherait de vivre. Que de biens l'ignorance nous rend sublimes! les illusions de l'amitié et de l'amour, les perspectives de l'espérance, et les trésors même que nous découvrent les sciences. Les sciences ne nous charment que dans le commencement de leur étude, quand l'esprit s'y présente plein d'ignorance. C'est le point de contact de la lumière et des ténèbres qui produit le jour le plus favorable à nos yeux ; c'est ce point harmonique qui excite notre admiration, lorsque nous venons à nous éclairer. Mais il n'existe qu'un instant : il se dissipe avec notre ignorance. Les éléments de géométrie ont passionné des jeunes gens, mais jamais des vieillards, si ce n'est quelques fameux géomètres, qui ont été de découvertes en découvertes. Il n'y a que des sciences et des passions pleines de doutes et de hasards, qui fassent des enthousiastes à tout âge, telles que la chimie, l'avarice, le jeu et l'amour.

Pour un plaisir que la science donne, et fait périr en nous le donnant, l'ignorance nous en présente mille, qui nous flattent bien

davantage. Vous me démontrez que le soleil est un globe fixe, dont l'attraction donne aux planètes la moitié de leurs mouvements. Ceux qui le croyaient conduit par Apollon, en avaient-ils une idée moins sublime? Ils pensaient au moins que les regards d'un dieu parcouraient la terre avec les rayons de l'astre du jour. C'est la science qui a fait descendre la chaste Díane de son char nocturne ; elle a banni les Hamadryades des antiques forêts, et les douces Naïades des fontaines. L'ignorance avait appelé les dieux à ses joies, à ses chagrins, à son hyménée et à son tombeau : la science n'y voit plus que les éléments. Elle a abandonné l'homme à l'homme, et l'a jeté sur la terre, comme dans un désert. Ah! quels que soient les noms qu'elle donne aux divers règnes de la nature, sans doute des esprits célestes régissent leurs combinaisons si ingénieuses, si variées et si constantes ; et l'homme qui ne s'est rien donné, n'est pas le seul être dans l'univers qui ait en partage l'intelligence.

Ce n'est point à nos lumières que la Divinité communique le sentiment le plus pro-

fond de ses attributs; c'est à notre ignorance. La nuit nous donne une plus grande idée de l'infini, que tout l'éclat du jour. Pendant le jour, je ne vois qu'un soleil; la nuit, j'en vois des milliers. Sont-ce même des soleils que ces étoiles de si diverses couleurs? Ces planètes qui tournent autour du nôtre, ont-elles, comme nous, des habitants? D'où vient la planète de Cybèle, * découverte de nos jours par l'Allemand Herschell? Elle parcourait notre carrière depuis la création, et elle nous était inconnue. Où vont ces longues comètes qui traversent des espaces immenses? Qu'est-ce que cette voie lactée qui sépare le firmament? Quels sont ces deux nuages noirs, placés au pôle antarctique près de la Croix du Sud? Y aurait-il des astres qui répandraient des ténèbres, comme le croyaient les anciens? Y a-t-il dans le firmament des lieux où la lumière ne parvienne jamais? Le soleil ne me montre qu'un infini terrestre, et la nuit me découvre un infini céleste. O mys-

* Les Anglais l'appellent, du nom de leur roi George III, *sydus Georgianum*, l'astre de George.

tère, couvrez ces vues ravissantes de vos ombres sacrées! Ne permettez pas à la science humaine d'y porter son triste compas! Que la vertu ne soit pas réduite à attendre désormais sa récompense de la justice et de la sensibilité d'un globe! Laissez lui penser qu'il y a dans l'univers d'autres destins que ceux qui font les malheurs de la terre.

La science nous montre le terme de notre raison, l'ignorance l'éloigne toujours. Je me garde bien, dans mes promenades solitaires, de m'informer à qui appartient le château que j'aperçois au loin. L'histoire du maître gâte souvent celle du paysage. Il n'en est pas de même de celle de la nature; plus on étudie ses ouvrages, plus on trouve de raisons de les admirer. Il n'y a qu'un cas où la science des ouvrages des hommes nous est agréable, c'est lorsque le monument que nous apercevons a été le séjour d'un homme de bien. Quel est ce petit clocher que je vois de Montmorency? c'est celui de Saint-Gratien, où Catinat a vécu en sage, et où repose sa cendre. Mon ame circonscrite à un petit village, part de là pour embrasser le grand siècle de

Louis XIV, et se jeter ensuite dans une sphère bien plus sublime que celle du monde, qui est celle de la vertu. Quand je ne puis me procurer ces perspectives, l'ignorance des lieux me sert plus que leur connaissance. Je n'ai pas besoin de savoir que cette forêt appartient à une abbaye ou à un duché, pour la trouver majestueuse. Ses arbres antiques, ses profondes clairières, ses solitudes silencieuses me suffisent. Dès que je n'y aperçois pas l'homme, j'y sens la Divinité. Pour peu que je veuille donner carrière à mon sentiment, il n'y a point de paysage que je n'ennoblisse. Ces vastes prairies sont des mers; ces coteaux embrumés sont des îles qui s'élèvent sur l'horizon; cette ville là-bas est une cité de la Grèce, honorée par les pas de Socrate et de Xénophon. Graces à mon ignorance, je me laisse aller à l'instinct de mon ame. Je me jette dans l'infini. Je prolonge la distance des lieux par celle des siècles, et pour achever mon illusion, j'y fais séjourner la vertu.

DU SENTIMENT DE LA MÉLANCOLIE.

La nature est si bonne, qu'elle tourne à notre plaisir tous ses phénomènes; et si nous y prenons garde, nous verrons que les plus communs sont ceux qui nous sont les plus agréables.

Je goûte, par exemple, du plaisir, lorsqu'il pleut à verse, que je vois les vieux murs moussus tout dégouttants d'eau, et que j'entends les murmures des vents qui se mêlent aux frémissements de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jettent, pendant la nuit, dans un doux et profond sommeil. Je ne suis pas le seul homme sensible à ces affections. Pline parle d'un consul romain qui faisait dresser, lorsqu'il pleuvait, son lit sous le feuillage épais d'un arbre, afin d'entendre frémir les gouttes de pluie, et de s'endormir à leurs murmures.

Je ne sais à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'ame les plus voluptueuses.

« La mélancolie est friande, » dit Michel Montaigne. Cela vient, ce me semble, de ce qu'elle satisfait à-la-fois les deux puissances dont nous sommes formés, le corps et l'ame, le sentiment de notre misère et celui de notre excellence.

Ainsi, par exemple, dans le mauvais temps, le sentiment de ma misère humaine se tranquillise, en ce que je vois qu'il pleut, et que je suis à l'abri; qu'il vente, et que je suis dans mon lit bien chaudement. Je jouis alors d'un bonheur négatif. Il s'y joint ensuite quelques-uns de ces attributs de la Divinité, dont les perceptions font tant de plaisir à notre ame, comme de l'infinité en étendue, par le murmure lointain des vents. Ce sentiment peut s'accroître par la réflexion des lois de la nature, en me rappelant que cette pluie qui vient, je suppose de l'ouest, a été élevée du sein de l'Océan, et peut-être des côtes d'Amérique; qu'elle vient balayer nos grandes villes, remplir les réservoirs de nos fontaines, rendre nos fleuves navigables; et tandis que les nuées qui la versent, s'avancent vers l'orient pour porter la fécondité

jusqu'aux végétaux de la Tartarie, les graines et les dépouilles qu'elle emporte dans nos fleuves, vont vers l'occident se jeter à la mer, et donner de la nourriture aux poissons de l'Océan atlantique. Ces voyages de mon intelligence, donnent à mon ame une extension convenable à sa nature, et me paraissent d'autant plus doux, que mon corps, qui de son côté aime le repos, est plus tranquille et plus à l'abri.

Si je suis triste, et que je ne veuille pas étendre mon ame si loin, je goûte encore du plaisir à me laisser aller à la mélancolie que m'inspire le mauvais temps. Il me semble alors que la nature se conforme à ma situation, comme une tendre amie. Elle est, d'ailleurs, toujours si intéressante, sous quelque aspect qu'elle se montre, que quand il pleut, il me semble voir une belle femme qui pleure. Elle me paraît d'autant plus belle, qu'elle me semble plus affligée. Pour éprouver ces sentiments, j'ose dire voluptueux, il ne faut pas avoir des projets de promenade, de visite, de chasse ou de voyage, qui nous mettent, alors, de fort mauvaise humeur, parce que

nous sommes contrariés. Il faut encore moins croiser nos deux puissances, ou les heurter l'une contre l'autre, c'est-à-dire, porter le sentiment de l'infini sur notre misère, en pensant que cette pluie n'aura point de fin; et celui de notre misère sur les phénomènes de la nature, en nous plaignant que toutes les saisons sont dérangées, qu'il n'y a plus d'ordre dans les éléments, et nous abandonner à tous les mauvais raisonnements où se livre un homme mouillé. Il faut, pour jouir du mauvais temps, que notre ame voyage, et que notre corps se repose.

C'est par l'harmonie de ces deux puissances de nous-mêmes, que les plus terribles révolutions de la nature nous intéressent souvent bien plus que ses tableaux les plus riants. Le volcan de Naples attire plus les voyageurs, que les jardins délicieux qui bordent ses rivages; les campagnes de la Grèce et de l'Italie, couvertes de ruines, plus que les riches cultures de l'Angleterre; le tableau d'une tempête, plus de curieux que celui d'un calme; et la chute d'une tour, plus de spectateurs que sa construction.

PLAISIR DE LA RUINE.

J'ai cru quelque temps qu'il y avait dans l'homme je ne sais quel goût pour la destruction. Si le peuple peut porter la main sur un monument, il le détruit. J'ai vu à Dresde, aux jardins du comte de Bruhl, de belles statues de femmes, que les soldats prussiens s'étaient amusés à mutiler à coups de fusil, lorsqu'ils s'emparèrent de cette ville. La plupart des gens du peuple sont médisants; ils aiment à détruire la réputation de tout ce qui s'élève. Mais cet instinct malfaisant ne vient point de la nature. Il naît du malheur des individus, à qui l'ambition est inspirée par l'éducation, et interdite par la société, ce qui les jette dans une ambition négative. Ne pouvant rien élever, il faut qu'ils abattent tout. Le goût de la ruine, dans ce cas, n'est point naturel, et est simplement l'exercice de la puissance du misérable. L'homme sauvage ne détruit que les monuments de ses ennemis; il conserve, avec le plus grand soin, ceux de sa nation; et ce qui prouve que, de

sa nature, il est bien meilleur que l'homme de nos sociétés, c'est que jamais il ne médit de ses compatriotes.

Quoi qu'il en soit, le goût passif de la ruine est universel à tous les hommes. Nos voluptueux font construire des ruines artificielles dans leurs jardins; les Sauvages se plaisent à se reposer mélancoliquement sur le bord de la mer, sur-tout dans les tempêtes, ou dans le voisinage d'une cascade au milieu des rochers. Les grandes destructions offrent des effets pittoresques nouveaux; ce fut la curiosité d'en faire naître, jointe à la cruauté, qui porta Néron à mettre le feu à Rome, pour avoir le spectacle d'un incendie. Le sentiment d'humanité à part, ces longues flammes qui, au milieu de la nuit, lèchent les cieux, pour me servir de l'expression de Virgile, ces tourbillons de fumée rousse et noire, ces nuées d'étincelles de toutes les couleurs; ces réverbérations scarlatines dans les rues, au haut des tours, sur la surface des eaux et sur les monts lointains, plaisent même dans les tableaux et les descriptions. Ce genre d'affection, qui n'est point lié avec

nos besoins physiques, a fait dire à quelques philosophes, que notre ame étant un mouvement, aimait toutes les émotions extraordinaires. Voilà pourquoi, disent-ils, tant de gens courent voir les exécutions à la Grève. A la vérité, dans ces sortes de spectacles, il n'y a aucun effet pittoresque. Mais ils ont avancé leur axiome aussi légèrement que tant d'autres, dont leurs ouvrages sont remplis. D'abord, c'est que notre ame aime autant le repos que le mouvement. Elle est une harmonie fort aisée à renverser par de grandes émotions; et quand elle serait de sa nature un mouvement, je ne vois pas qu'elle dût aimer ceux qui la menacent de sa destruction. Lucrèce, à mon avis, a bien mieux rencontré, quand il dit que ces sortes de goûts naissent du sentiment de notre sécurité, qui redouble à la vue du danger dont nous sommes à couvert. Nous aimons, dit-il, à voir des tempêtes, du rivage. C'est, sans doute, par ce retour sur lui-même, que le peuple aime à raconter, dans les soirées d'hiver, auprès du feu, en famille, des histoires effrayantes de revenants, d'hommes égarés la

nuit dans les bois, de voleurs de grand chemin. C'est aussi par le même sentiment, que les honnêtes gens aiment à voir des tragédies, et à lire des descriptions de batailles, de naufrages et de ruines d'empires. La sécurité du bourgeois redouble par les dangers du guerrier, du marin et du courtisan. Ce genre de plaisir naît du sentiment de notre misère, qui est, comme nous l'avons dit, un des instincts de notre mélancolie. Mais nous avons encore en nous un sentiment plus sublime qui nous fait aimer les ruines, indépendamment de tout effet pittoresque, et de toute idée de sécurité; c'est celui de la Divinité, qui se mêle toujours à nos affections mélancoliques, et qui en fait le plus grand charme. Nous en allons déterminer quelques caractères, en suivant les impressions que nous font les ruines de différents genres. Ce sujet est très-neuf et très-riche; mais le temps et mes forces ne me permettent pas de l'approfondir. J'en dirai toutefois deux mots en passant, pour disculper et relever de mon mieux la nature humaine.

Le cœur humain est si naturellement porté

à la bienveillance, que le spectacle d'une ruine, qui ne nous rappelle que le malheur des hommes, nous inspire l'horreur, quelque effet pittoresque qu'elle nous présente. Je me trouvai à Dresde, en 1765, plusieurs années après son bombardement. Cette ville petite, mais très-commerçante et très-jolie, formée plus qu'à demi de petits palais bien alignés, dont les façades étaient ornées en dehors de peintures, de colonnades, de balcons et de sculptures, était alors presque entièrement ruinée. L'ennemi y avait dirigé la plupart de ses bombes sur l'église luthérienne de Saint-Pierre, bâtie en rotonde, et si solidement voûtée, qu'un grand nombre de ces bombes frappèrent la coupole, sans pouvoir l'endommager, et rebondirent sur les palais voisins, qu'elles embrasèrent et firent écrouler en partie. Les choses y étaient encore au même état qu'à la fin de la guerre, quand j'y arrivai. On avait seulement relevé, le long de quelques rues, les pierres qui les encombraient; ce qui formait, de chaque côté, de longs parapets de pierres noircies. Il y avait des moitiés de palais encore debout,

fendus depuis le toit jusqu'aux caves. On y distinguait des bouts d'escaliers, des plafonds peints, de petits cabinets tapissés de papiers de la Chine, des fragments de glaces de miroir, des cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'était resté à d'autres que les massifs des cheminées, qui s'élevaient, au milieu des décombres, comme de longues pyramides noires et blanches. Plus du tiers de la ville était réduit dans ce déplorable état. On y voyait aller et venir tristement les habitants, qui étaient auparavant si gais, qu'on les appelait les Français de l'Allemagne. Ces ruines, qui présentaient une multitude d'accidents très-singuliers par leurs formes, leurs couleurs et leurs groupes, jetaient dans une noire mélancolie; car on ne voyait là que des traces de la colère d'un roi, qui n'était pas tombée sur les gros remparts d'une ville de guerre, mais sur les demeures agréables d'un peuple industrieux. J'ai vu même plus d'un Prussien en être touché. Je ne sentis point du tout, quoique étranger, ce retour de sécurité qui s'élève en nous à la vue d'un danger dont on est à couvert; mais,

au contraire, une voix affligeante se fit entendre dans mon cœur, qui me disait : « Si » c'était là ta patrie ! »

Il n'en est pas ainsi des ruines occasionées par le temps. Celles-là nous plaisent, en nous jetant dans l'infini ; elles nous portent à plusieurs siècles en arrière, et nous intéressent à proportion de leur antiquité. Voilà pourquoi les ruines de l'Italie nous affectent plus que les nôtres ; celles de la Grèce, plus que celles de l'Italie ; et celles de l'Égypte, plus que celles de la Grèce. La première fois que je vis un monument antique, ce fut auprès d'Orange. C'était l'arc de triomphe que Marius éleva après la défaite des Cimbres. Il est à quelque distance de la ville, au milieu des champs. C'est un massif oblong à trois arcades, à-peu-près comme la porte Saint-Denis. Quand j'en fus près, je n'avais pas assez d'yeux pour le regarder. Je m'écriai d'abord : Quoi ! voilà un ouvrage des Romains ! et mon imagination me porta d'une traite à Rome, et au temps de Marius. Il me serait difficile de décrire tous les sentiments qui s'élevèrent successivement en moi. D'a-

bord, ce monument, quoique élevé par le malheur des hommes, comme tous les arcs de triomphe en Europe, ne me fit aucune peine, parce que je me rappelai que les Cimbres étaient venus pour envahir l'Italie, comme des brigands. Je remarquai que si cet arc de triomphe était un monument des victoires des Romains sur les Cimbres, il en était un aussi du pouvoir du temps sur les Romains. J'y distinguai, dans le bas-relief de la frise, qui représente un combat, une enseigne où on lisait distinctement ces lettres, S. P. Q. R. *Senatus Populus Que Romanus*; et une autre où il y avait M. O..., dont je ne pus interpréter le sens. Pour les guerriers, ils étaient si usés, qu'on ne leur voyait plus ni armes, ni physionomie. Il y en avait même qui n'avaient plus de jambes. Le massif de ce monument était, d'ailleurs, bien conservé, à l'exception d'un des pieds-droits d'une arcade, qu'un curé du voisinage avait fait démolir pour réparer son presbytère. Cette ruine moderne me fit naître d'autres réflexions sur l'excellence de la construction des anciens dans les monuments publics; car,

quoique le pied-droit, qui supportait un côté d'une des arcades, eût été démoli comme je l'ai dit, cependant la partie de la voûte qui en était soutenue, était restée en l'air sans appui, comme si ses voussoirs avaient été collés les uns aux autres. Il me vint aussi dans l'idée, que le curé démolisseur était peut-être descendu de ces anciens Cimbres, comme nous autres Français descendons des anciens peuples du nord, qui ont envahi l'Italie. Ainsi, la démolition exceptée, que je n'approuvais pas, par respect pour l'antiquité, je pensais aux vicissitudes des choses humaines, qui mettent les vainqueurs à la place des vaincus, et les vaincus à celle des vainqueurs. Je me figurais donc que, comme Marius avait vengé l'honneur des Romains et détruit la gloire des Cimbres, un des descendants des Cimbres détruisait à son tour celle de Marius; et que les jeunes filles du voisinage venaient peut-être, les jours de fête, danser à l'ombre de cet arc de triomphe, sans se soucier ni de celui qui l'avait bâti, ni de celui qui le démolissait.

Les ruines où la nature combat contre l'art

des hommes, inspirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux, et la perpétuité des siens. Comme elle édifie toujours lors même qu'elle détruit, elle fait sortir des fentes de nos monuments, des giroflées jaunes, des chenopodium, des graminées, des cerisiers sauvages, des guirlandes de rubus, des lisières de mousses, et toutes les plantes saxatiles qui forment, par leurs fleurs et leurs attitudes, les contrastes les plus agréables avec les rochers. Je me suis arrêté autrefois, avec plaisir, dans le jardin du Luxembourg, à l'extrémité de l'allée des Carmes, pour y considérer un morceau d'architecture qui avait été destiné, dans son origine, à faire une fontaine. D'un côté du fronton qui le couronne, est couché un vieux Fleuve, sur le visage duquel le temps a imprimé des rides plus vénérables que celles qu'y a tracées le ciseau du sculpteur : il en a fait tomber une cuisse, à la place de laquelle il a planté un érable. Il ne reste, de la Naïade qui était vis-à-vis, de l'autre côté du fronton, que la partie inférieure du corps. Sa tête, ses épaules et ses bras ont disparu. Ses

mains tiennent encore l'urne d'où sortent, au lieu de plantes fluviatiles, celles qui se plaisent dans les lieux les plus secs, des touffes de giroflées jaunes, des pissenlits et de longues gerbes de graminées saxatiles.

Une belle architecture donne toujours de belles ruines. Les plans de l'art s'allient alors avec la majesté de ceux de la nature. Je ne trouve rien qui ait un aspect plus imposant que les tours antiques et bien élevées que nos ancêtres bâtissaient sur le sommet des montagnes, pour découvrir de loin leurs ennemis, et du couronnement desquelles sortent aujourd'hui de grands arbres dont les vents agitent les cimes. J'en ai vu d'autres, dont les mâchicoulis et les créneaux, jadis meurtriers, étaient tout fleuris de lilas, dont les nuances, d'un violet brillant et tendre, formaient des oppositions charmantes avec les pierres de la tour, caverneuses et rembrunies.

L'intérêt d'une ruine augmente quand il s'y joint quelque sentiment moral, par exemple, quand ces tours dégradées ont été les asiles du brigandage. Tel a été, dans le pays

de Caux, un ancien château, appelé le château de Lillebonne. Les hauts murs qui forment son enceinte, sont écornés aux angles, et sont si couverts de lierre, qu'il y a peu d'endroits où l'on aperçoive leurs assises. Du milieu de leurs cours, où je ne crois pas qu'il soit facile de pénétrer, s'élèvent de hautes tours crénelées, du sommet desquelles sortent de grands arbres, qui paraissent dans les airs comme une épaisse chevelure. On aperçoit çà et là, à travers les tapis de lierre qui en couvrent les flancs, des fenêtres gothiques, des embrasures et des brèches qui en font apercevoir les escaliers, et qui ressemblent à des entrées de cavernes. On ne voit voler, autour de cette habitation désolée, que des buses qui planent en silence; et si l'on y entend quelquefois la voix d'un oiseau, c'est celle de quelque hibou qui y fait son nid. Ce château est situé sur un tertre, au milieu d'une vallée étroite, formée par des montagnes couvertes de forêts. Quand je me rappelai, à la vue de ce manoir, qu'il était autrefois habité par de petits tyrans qui, avant que l'autorité royale fût suffisamment établie

dans le royaume, exerçaient de là leur brigandage sur leurs malheureux vassaux, et même sur les passants, il me semblait voir la carcasse et les ossements de quelque grande bête féroce.

PLAISIR DES TOMBEAUX.

Mais il n'y a point de monuments plus intéressants que les tombeaux des hommes, et sur-tout ceux de nos parents. Il est remarquable que tous les peuples naturels, et même la plupart des peuples civilisés, ont fait, des tombeaux de leurs ancêtres, le centre de leurs dévotions et une partie essentielle de leur religion. Il en faut excepter ceux dont les pères se font haïr des enfants, par une éducation triste et cruelle, c'est-à-dire, les peuples occidentaux et méridionaux de l'Europe. Partout ailleurs, cette religieuse mélancolie est répandue. Les tombeaux des ancêtres sont, à la Chine, un des principaux embellissements des faubourgs des villes, et des collines des campagnes. Ils sont les plus forts liens de la patrie chez les peuples sauvages.

Quand les Européens ont quelquefois proposé à ceux-ci de changer de territoire, ils leur ont répondu : « Dirons-nous aux os de nos pères, » levez-vous, et suivez-nous dans une terre » étrangère ? » Ils ont toujours regardé cette objection sans solution. Les tombeaux ont fourni aux poésies d'Young et de Gessner, des images pleines de charmes. Nos voluptueux, qui reviennent quelquefois aux sentiments de la nature, en font construire de factices dans leurs jardins. A la vérité, ce ne sont pas ceux de leurs parents. D'où peut leur venir ce sentiment de mélancolie funèbre au milieu des plaisirs ? N'est-ce pas de ce que quelque chose subsiste encore après nous ? Si un tombeau ne leur faisait naître que l'idée de ce qu'il doit renfermer, c'est-à-dire, d'un cadavre, sa vue révolterait leur imagination. La plupart d'entre eux craignent tant de mourir ! Il faut donc, qu'à cette idée physique, il se joigne quelque sentiment moral. La mélancolie voluptueuse qui en résulte, naît, comme toutes les sensations attrayantes, de l'harmonie de deux principes opposés, du sentiment de notre existence rapide et de celui de notre immor-

talité, qui se réunissent à la vue de la dernière habitation des hommes. Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes.

Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie, et l'image d'un éternel repos; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération. Et cela est si vrai, que quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent; et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu, que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment, que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables,

nous donnent tant de regrets ; car, comme nous le verrons bientôt, les attraits de l'amour ne naissent que des apparences de la vertu. Voilà pourquoi nous sommes émus, à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence ; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe, sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille, par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures. Plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet, pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance. C'est sur-tout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir. Une simple fosse y fait souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales.[14] C'est là que la douleur prend de la sublimité ; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières ; elle s'étend avec les plaines et les collines d'alen-

tour; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes, n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables. « Pendant l'espace de deux ans, » dit le P. Du Tertre, notre nègre Dominique, » après la mort de sa femme, ne manquait » pas un seul jour, sitôt qu'il était revenu de » la place, de prendre le garçon et la petite fille » qu'il en avait eus, et de les porter sur la » fosse de la défunte, où il pleurait devant eux » une bonne demi-heure, ce que ces petits » enfants faisaient souvent à son imitation.* » Quelle oraison funèbre pour une épouse et pour une mère! ce n'était cependant qu'une pauvre esclave.

Il résulte encore de la vue des ruines, un autre sentiment, indépendant de toute réflexion : c'est celui de l'héroïsme. De grands généraux ont employé plus d'une fois leur effet sublime, pour exalter le courage de leurs sol-

* Histoire des Antilles, tome VIII, chap. I, § IV.

dats. Alexandre engage son armée, chargée des dépouilles de la Perse, à brûler ses bagages; et dès qu'elle y a mis le feu, elle est prête à le suivre au bout du monde. Guillaume, duc de Normandie, en débarquant en Angleterre, incendie ses propres vaisseaux, et ses troupes font la conquête de ce royaume. Mais il n'y a point de ruines qui élèvent en nous de si grands sentiments, que celles de la nature. Elles nous montrent cette grande prison de la terre, où nous sommes renfermés, sujette elle-même à la destruction, et nous détachent subitement de nos préjugés et de nos passions, comme d'une représentation théâtrale, momentanée et frivole. Lorsque Lisbonne fut renversée par un tremblement de terre, ses habitants, en s'échappant de leurs maisons, s'embrassaient les uns les autres, grands et petits, amis et ennemis, inquisiteurs et juifs, connus et inconnus; chacun partageait ses habits et ses vivres avec ceux qui n'avaient rien. J'ai vu arriver quelque chose de semblable dans des tempêtes, sur des vaisseaux près de périr. Le premier effet du malheur, dit un écrivain célèbre, est de roidir l'ame,

et le second, de la briser. C'est que le premier mouvement de l'homme, dans le malheur, est de s'élever vers la Divinité; et le second, de redescendre aux besoins physiques. Ce dernier effet est celui de la réflexion; mais le sentiment moral et sublime s'empare presque toujours du cœur à l'aspect d'une grande destruction.

RUINES DE LA NATURE.

Lorsque les bruits de la fin du monde se répandirent en Europe, il y a quelques siècles, une infinité de personnes se dépouillèrent de leurs biens; et il ne faut pas douter qu'on ne vît encore arriver la même chose de nos jours, si de pareilles opinions s'accréditaient. Mais ces ruines totales et subites ne sont point à craindre dans les plans infiniment sages de la nature : rien ne s'y détruit, qui n'y soit réparé.

Les ruines apparentes de la terre, comme les rochers qui en hérissent la surface en tant d'endroits, ont leur utilité. Les rochers ne nous paraissent des ruines, que parce qu'ils

ne sont ni équarris, ni polis, comme les pierres de nos monuments; mais leurs anfractuosités sont nécessaires aux végétaux et aux animaux qui doivent y trouver de la nourriture et des abris. Ce n'est que pour les êtres végétatifs et sensitifs que la nature a créé le règne fossile; et dès que l'homme en élève des masses inutiles à ces objets sur la surface de la terre, elle se hâte d'y imprimer son ciseau, afin de les employer à l'harmonie générale.

Si nous considérions la fin et l'origine de ses ouvrages, ceux des peuples les plus célèbres nous paraîtraient bien frivoles. Il n'était pas besoin que les nations élevassent de si grands assemblages de pierres, pour m'inspirer du respect par leur antiquité. Un petit caillou de nos rivières est plus ancien que les pyramides de l'Égypte. Une multitude de villes ont été détruites depuis qu'il a été créé. Si je veux ajouter quelque sentiment moral aux monuments de la nature, je puis me dire, à la vue d'un rocher : C'est peut-être ici que se reposait le bon Fénelon, en méditant son divin Télémaque; on y gravera

peut-être un jour, qu'il a fait une révolution en Europe, en apprenant à ses rois que leur gloire consistait dans le bonheur des hommes, et le bonheur des hommes dans les travaux de l'agriculture : la postérité arrêtera ses regards sur la même pierre où je fixe aujourd'hui les miens. C'est ainsi que j'embrasse le passé et l'avenir à la vue d'un rocher tout brut, et que le consacrant à la vertu, par une simple inscription, je le rends plus vénérable qu'en le décorant des cinq ordres de l'architecture.

DU PLAISIR DE LA SOLITUDE.

C'est encore la mélancolie qui rend la solitude si attrayante. La solitude flatte notre instinct animal, en nous offrant des abris d'autant plus tranquilles, que les agitations de notre vie ont été plus grandes; et elle étend notre instinct divin, en nous donnant des perspectives où les beautés naturelles et morales se présentent avec tous les attraits du sentiment. C'est par l'effet de ces contrastes, et de cette double harmonie, qu'il

n'y a point de solitude plus douce que celle qui est voisine d'une grande ville, ni de fête populaire plus agréable que celle qui est donnée près d'une solitude.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

Lorsque l'hiver glace nos campagnes, on voit disparaître les aigles et les vautours. La tourterelle timide se blottit dans le creux des arbres. Ainsi l'adversité fait fuir de nos ames les passions violentes, et y endort les passions douces. Mais, lorsque le printemps vient ranimer la nature, les bois, les lacs et les plaines, sont couverts d'oiseaux amoureux. Alors l'aigle reparaît dans les airs, et y ramène la guerre et ses fureurs, qui traînent à leur suite l'affreux vautour avide de carnage. La bonne fortune ranime ainsi nos passions, et rallume dans nos cœurs les guerres intestines que son absence y avait suspendues. Sans doute il est possible aux hommes les plus violents de détourner leurs passions en les attachant à des choses innocentes. L'ambitieux César eût encore vécu

heureux dans un village. L'agriculture même peut satisfaire l'avarice ; l'ivrognerie se combat par la tempérance ; le jeu par la solitude, et tous les vices par la philosophie : car les vices ne sont que des passions factices. Ce qui est difficile, c'est de vaincre une passion naturelle où chacune de vos victoires diminue votre résistance, où l'ennemi accroît ses forces par ses défaites. Le plus voluptueux peut aisément se priver de bals, de spectacles, de société, de festins; mais bien souvent ces privations ne feront qu'accroître, en la concentrant, la force d'une passion qui redouble son attrait par le goût même de la sagesse. L'amour s'accommode de toutes les positions; de la bonne et de la mauvaise fortune, de la gaieté, de la tristesse, de la santé, de la maladie. Tout réveille dans nos cœurs le désir et le besoin d'aimer. Le mariage seul peut faire une vertu de cette passion. La religion, avec toutes ses forces, ne saurait en détruire l'inquiétude; elle la combat sans cesse sans la vaincre jamais.

Si l'amour n'était qu'une sensation physi-

que, je ne voudrais que laisser raisonner et agir deux amants, conséquemment aux lois physiques du mouvement du sang, de la filtration du chyle et des autres humeurs du corps, pour en dégoûter le plus vil libertin; son acte principal même est accompagné du sentiment de la honte, dans les hommes de tous les pays. Il n'y a point de peuple qui se prostitue publiquement : et quoique des voyageurs éclairés aient avancé que les habitants de l'île de Taïti avaient cet infâme usage, des observateurs plus attentifs ont vérifié depuis, qu'il n'était particulier dans cette nation qu'aux filles du plus bas étage, et que les autres classes y conservaient les apparences de modestie communes à tous les hommes.

Je ne saurais trouver dans la nature de cause directe de la pudeur. Si l'on dit que l'homme a honte de l'acte vénérien, parce qu'il le rend semblable aux animaux, cette raison ne suffit pas; car le sommeil, le boire et le manger, l'en rapprochent encore plus souvent, et toutefois il n'en a aucune honte. A la vérité, il y a une cause de la pudeur dans l'acte physique : mais d'où vient celle qui en

occasione le sentiment moral? Non-seulement on dérobe cet acte à la vue, mais même le souvenir. La femme le regarde comme un témoignage de sa faiblesse : elle apporte une longue résistance aux attaques de l'homme. D'où vient que la nature a mis dans son cœur cet obstacle, qui y triomphe souvent du plus doux des penchants et de la plus fougueuse des passions?

Indépendamment des causes particulières de la pudeur, qui me sont inconnues, je crois en trouver une dans les deux puissances dont l'homme est formé. Le sens de l'amour étant, pour ainsi dire, le centre auquel viennent aboutir toutes les sensations physiques, comme celles des parfums, de la musique, des couleurs et des formes agréables, du toucher, des douces températures et des saveurs, il en résulte une opposition très-forte avec cette autre puissance intellectuelle, d'où dérivent les sentiments de la Divinité et de l'immortalité. Leur contraste est d'autant plus tranché, que l'acte du premier est en lui-même brut et aveugle, et que le sentiment moral qui accompagne d'ordinaire l'amour est

plus développé et plus sublime. Aussi les amants, pour subjuguer leur maîtresse, ne manquent jamais de faire précéder celui-ci, et d'employer tous leurs efforts pour l'amalgamer avec l'autre sensation. Ainsi, la pudeur vient, à mon avis, du combat de ces deux puissances ; et voilà pourquoi les enfants n'en ont point naturellement, parce que le sens de l'amour n'est pas encore développé en eux; que les jeunes gens en ont beaucoup, parce que ces deux puissances ont en eux toute leur énergie; et que la plupart de nos vieillards n'en ont point du tout, parce qu'ils ont perdu le sens de l'amour, par la défaillance de la nature en eux, ou son sentiment moral, par la corruption de la société; ou, ce qui arrive souvent, tous les deux ensemble, par le concours de ces deux causes.

Comme la nature a fait ressortir à cette passion, qui devait reperpétuer la vie humaine, toutes les sensations animales, elle y a réuni aussi tous les sentiments de l'ame; en sorte que l'amour présente à deux amants, non-seulement les sentiments qui se lient avec nos besoins et à l'instinct de notre misère,

comme ceux de protection, de secours, de confiance, de support, de repos; mais encore tous les instincts sublimes qui élèvent l'homme au-dessus de l'humanité. C'est dans ce sens que Platon définissait l'amour, une entremise des dieux envers les jeunes gens [15].

Qui voudrait connaître la nature humaine, n'aurait qu'à étudier celle de l'amour; il verrait naître tous les sentiments dont j'ai parlé, et une foule d'autres que je n'ai ni le temps, ni le talent de développer. Nous remarquerons d'abord que cette affection naturelle développe dans chaque être son caractère principal, en lui donnant toute son extension. Ainsi, par exemple, c'est dans la saison où chaque plante se reperpétue par ses fleurs et ses fruits, qu'elle acquiert toute sa perfection, et les caractères qui la déterminent invariablement. C'est dans la saison des amours, que les oiseaux qui chantent, redoublent leur mélodie; et que ceux qui excellent par leurs couleurs, ont leurs beaux plumages, dont ils prennent plaisir à faire éclater les nuances, en se rengorgeant, en faisant la roue avec leur queue, ou en étendant leurs ailes à terre. C'est alors

que le fort taureau présente sa tête et menace de la corne, que le coursier léger s'exerce à la course dans les plaines, que les bêtes féroces remplissent les forêts de rugissements, et que la femelle du tigre, exhalant l'odeur du carnage, fait retentir les solitudes de l'Afrique de ses miaulements affreux, et paraît remplie d'attraits à ses cruels amants.

C'est aussi dans l'âge d'aimer, que se développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'est alors que l'innocence, la candeur, la sincérité, la pudeur, la générosité, l'héroïsme, la foi sainte, la piété, s'expriment en graces ineffables dans l'attitude et les traits de deux jeunes amants. L'amour prend dans leurs ames pures tous les caractères de la religion et de la vertu. Ils fuient les assemblées tumultueuses des villes, les routes corrompues de l'ambition, et cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre où ils puissent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les constellations de la nuit, reçoivent tour-à-tour leurs serments. Souvent égarés dans une ivresse religieuse,

ils se prennent l'un l'autre pour une divinité. Toute maîtresse fut adorée, tout amant fut idolâtre. L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent, leur paraissent consacrés par leur atmosphère. Ils ne voient dans l'univers d'autre bonheur que de vivre et de mourir ensemble, ou plutôt ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans des siècles infinis, et la mort ne leur paraît que le moyen d'une éternelle réunion. Mais si quelque obstacle vient à les séparer, ni les espérances de la fortune, ni les amitiés des douces compagnes, ne peuvent les consoler. Ils ont touché au ciel, ils languissent sur la terre; ils vont, dans leur désespoir, se retirer dans des cloîtres, et redemander à Dieu, toute leur vie, le bonheur qu'ils n'ont entrevu qu'un instant. Long-temps même après leur séparation, quand la froide vieillesse a glacé leurs sens; quand ils ont été distraits par mille et mille soucis étrangers, qui leur ont fait oublier tant de fois qu'ils étaient des hommes, leur cœur palpite encore à la vue du tombeau qui renferme l'objet qu'ils ont aimé. Ils l'avaient

quitté dans le monde, ils espèrent le revoir dans les cieux. Infortunée Héloïse ! quels sentiments sublimes éleva dans votre ame la cendre d'Abélard !

Ces émotions célestes ne peuvent être les effets d'un acte animal. L'amour n'est point une petite convulsion, comme l'appelle le divin Marc-Aurèle. C'est aux charmes de la vertu, et au sentiment de ses attributs divins, qu'il doit tant d'énergie. Le vice même est obligé, pour plaire, d'en emprunter les traits et le langage. Si les femmes de théâtre captivent tant d'amants, c'est qu'elles les séduisent par les illusions de l'innocence, de la bienveillance et de la grandeur d'ame, dans les rôles de bergères, d'héroïnes et de déesses qu'elles ont coutume de représenter. Leurs graces si vantées ne sont que les apparences des vertus. Si quelquefois au contraire la vertu déplaît, c'est qu'elle se montre sous les apparences de la dureté, de l'humeur, de l'ennui, ou de quelque autre vice qui nous rebute.

Ainsi la beauté naît de la vertu, et la laideur du vice ; et ces caractères s'impriment souvent dès la plus tendre enfance par l'édu-

cation. On peut m'objecter qu'il y a des hommes beaux et vicieux, et qu'il y en a de laids et vertueux. Socrate et Alcibiade en ont été de fameux exemples dans l'antiquité. Mais ces exemples mêmes prouvent pour moi. Socrate fut malheureux et vicieux dans l'âge où la physionomie prend ses principaux caractères, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Il était né pauvre; son père voulut le contraindre d'apprendre le métier de sculpteur, malgré sa répugnance. Il fallut qu'un oracle s'opposât à la tyrannie paternelle. Socrate avoua, d'après le jugement d'un physionomiste, qu'il était sujet aux femmes et au vin, qui sont les vices où le malheur jette ordinairement les hommes: il se réforma à la fin lui-même, et rien n'était plus beau que ce philosophe quand il parlait de la Divinité. Pour l'heureux Alcibiade, né au sein de la fortune, les leçons de Socrate, et l'amour de ses parents et de ses concitoyens, développèrent à-la-fois en lui la beauté de son corps et de son ame; mais, ayant été à la fin entraîné dans le désordre par de mauvaises sociétés, il ne lui resta que la phy-

sionomie de la vertu. Quelque séduisant que soit son premier aspect, on y démêle bientôt la laideur du vice sur le visage des beaux hommes devenus méchants. On y découvre, malgré leur sourire, je ne sais quoi de faux et de perfide. Cette dissonance se fait sentir jusque dans leur voix. Tout est masqué en eux, comme leur visage. Nous observerons encore que toutes les formes des êtres expriment des sentiments intellectuels, non-seulement aux yeux de l'homme qui étudie la nature, mais à ceux des animaux, qui sont d'abord éclairés par leur instinct sur ces connaissances, dont la plupart sont si obscures pour nous. Ainsi, par exemple, chaque espèce d'animal a des traits qui expriment son caractère. Aux yeux étincelants et inquiets du tigre, on distingue sa férocité et sa perfidie. La gourmandise du porc s'annonce par la bassesse de son attitude, et l'inclinaison de sa tête vers la terre. Tous les animaux connaissent très-bien ces caractères; car les lois de la nature sont universelles. Par exemple, quoiqu'il y ait aux yeux d'un homme peu attentif une différence assez légère entre

un renard et une espèce de chien qui lui ressemble, une poule ne s'y méprendra pas. Elle verra celui-ci sans frayeur auprès d'elle, et elle prendra l'épouvante à la vue de l'autre. Nous remarquerons encore que chaque animal exprime dans ses traits quelque passion dominante, telle que la cruauté, la volupté, la ruse, la stupidité. Mais l'homme seul, quand il n'a point été altéré par les vices de la société, porte sur son visage l'empreinte d'une origine céleste. Il n'y a point de trait de beauté qu'on ne puisse rapporter à quelque vertu : celui-ci à l'innocence, cet autre à la candeur, ceux-là à la générosité, à la pudeur, à l'héroïsme. C'est à leur influence que l'homme doit le respect et la confiance que lui portent les animaux, dans tous les pays où ils n'ont point été dénaturés par de fréquentes persécutions. Quelques charmes qu'il y ait dans l'harmonie des couleurs et des formes de la figure humaine, on ne voit pas que son effet physique dût influer sur les animaux, s'il ne s'y joignait l'empreinte de quelque puissance morale. L'embonpoint des formes ou la fraîcheur des couleurs, devrait

plutôt exciter l'appétit des bêtes féroces, que leur respect et leur amour. Enfin, comme nous distinguons leur caractère passionné, elles distinguent pareillement le nôtre, et savent très-bien juger si nous sommes cruels ou pacifiques. Le gibier qui fuit les sanguinaires chasseurs, se rassemble autour des paisibles bergers.

On a avancé que la beauté était arbitraire chez tous les peuples, mais nous avons réfuté ailleurs cette opinion par des preuves de fait. Les mutilations des Nègres, leurs découpures de peau, leurs nez écrasés, leurs fronts comprimés; les têtes plates, longues, rondes et pointues des Sauvages du nord de l'Amérique; les lèvres percées des Brésiliens; les grandes oreilles des peuples de Laos en Asie, et de quelques nations de la Guiane, sont des effets de la superstition ou d'une mauvaise éducation. Les animaux féroces eux-mêmes sont frappés de ces difformités. Tous les voyageurs rapportent unanimement, que quand les lions ou les tigres affamés, ce qui est fort rare, attaquent de nuit quelque caravane, ils se jettent d'abord sur les ani-

maux, et ensuite sur les Indiens ou les noirs. La figure européenne, avec sa simplicité, leur impose beaucoup plus, que défigurée par les caractères africains ou asiatiques.

Quand elle n'a point été altérée par les vices de la société, son expression est sublime. Un Napolitain, appelé Jean-Baptiste Porta, s'est avisé d'y trouver des rapports avec les figures des bêtes. Il a fait, à cette occasion, un livre dont les gravures représentent des têtes d'hommes, ressemblantes à des têtes de chien, de cheval, de mouton, de porc et de bœuf. Son système favorise nos opinions modernes, et s'allie assez bien avec les altérations que les passions apportent à la figure humaine. Mais je voudrais bien savoir d'après quel animal, Pigalle a fait ce charmant Mercure que j'ai vu à Berlin; et d'après les passions de quelles bêtes, les sculpteurs grecs firent le Jupiter du Capitole, la Vénus pudique, et l'Apollon du Vatican. Dans quels animaux ont-ils étudié ces expressions divines?

Je suis persuadé, comme je l'ai dit, qu'il n'y a pas un beau trait dans une figure, qu'on ne puisse rapporter à quelque senti-

ment moral, relatif à la vertu et à la Divinité. On pourrait rapporter de même les traits de la laideur, à quelque affection vicieuse, comme à la jalousie, à l'avarice, à la gourmandise et à la colère. Pour démontrer à nos philosophes, combien ils s'égarent lorsqu'ils veulent faire des passions les seuls mobiles de la vie humaine, je voudrais qu'on leur présentât les expressions de toutes les passions réunies dans une seule tête; par exemple, l'air lubrique et obscène d'une courtisane, avec l'air fourbe et féroce d'un ambitieux; et qu'on y joignît encore quelques traits de la haine et de l'envie, qui sont des ambitions négatives. Une tête qui les réunirait toutes, serait plus hideuse que celle de Méduse; elle ressemblerait à celle de Néron.

Chaque passion a un caractère animal, comme l'a très-bien trouvé Jean-Baptiste Porta. Mais chaque vertu a aussi le sien; et une physionomie n'est jamais plus intéressante, que quand on y distingue une affection céleste combattant contre une passion. Je ne sais même s'il est possible d'exprimer une vertu, autrement que par un triomphe

de cette espèce. C'est ainsi que la pudeur paraît si aimable sur le visage d'une jeune personne, parce que c'est le combat de la plus forte des passions animales avec un sentiment sublime. L'expression de la sensibilité rend aussi un visage très-touchant, parce que l'ame s'y montre dans un état de souffrance, et que cette vue excite en nous une vertu, qui est le sentiment de la pitié. Si la sensibilité de cette figure est active, c'est-à-dire, si elle naît elle-même de la vue du malheur d'autrui, elle nous frappe encore davantage, parce qu'elle y devient l'expression divine de la générosité.

Je crois que les tableaux et les statues les plus célèbres de l'antiquité, n'ont dû leur grande réputation qu'à l'expression de ce double caractère, c'est-à-dire, à l'harmonie qui naît des deux sentiments opposés de la passion et de la vertu. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture des anciens, les plus vantés, comportaient tous ce genre de contraste. On en voit assez d'exemples dans leurs statues, comme dans la Vénus pudique, et dans le

Gladiateur mourant, qui conserve encore dans sa chute, le respect de sa gloire, au moment où la mort le saisit. Tel était encore l'Amour lançant la foudre, d'après Alcibiade enfant, que Pline attribue à Praxitèle ou à Scopas. Un enfant aimable lançant de ses petites mains la foudre de Jupiter, devait faire naître à-la-fois le sentiment de l'innocence et celui de la terreur. Au caractère du dieu, se joignait celui d'un homme également attrayant et redoutable. Je crois que les tableaux des anciens exprimaient encore mieux ces harmonies de sentiments opposés. Pline, qui nous a conservé la mémoire des plus fameux, cite, entre autres, un tableau d'Athénion de Maronée, représentant Ulysse cauteleux et fin qui reconnaît Achille déguisé en fille, en lui présentant des hardes de femme, parmi lesquelles il y avait une épée. Le mouvement brusque avec lequel Achille se saisit de cette épée, devait faire un contraste charmant avec ses habits et son maintien composé, de nymphe; et il en devait résulter un autre, dans Ulysse, qui ne devait pas être moins intéressant, avec son air cau-

teleux, et l'expression de sa joie, contenue par sa prudence, de peur qu'en découvrant Achille il ne vînt à se découvrir lui-même. Un autre plus touchant d'Aristide de Thèbes, représentait Biblis mourante de l'amour qu'elle portait à son frère. On y devait distinguer le sentiment de la vertu, qui repoussait loin d'elle un amour criminel; et celui de l'amitié fraternelle, qui rappelait l'amour sous les apparences même de la vertu. Ces cruelles consonnances, le désespoir d'être trahie par son propre cœur, le désir de mourir pour cacher sa honte, le désir de vivre pour revoir l'objet aimé, la santé flétrie par de si douloureux combats, devaient exprimer, au milieu des langueurs de la mort et de la vie, les contrastes les plus intéressants sur le visage de cette fille infortunée. Dans un autre tableau du même Aristide, on admirait une mère blessée à la mamelle, au siége d'une ville, et qui donnait à téter à son enfant. Elle semblait craindre, dit Pline, qu'il ne suçât son sang avec son lait. Alexandre en faisait tant de cas, qu'il le fit transporter à Pella, lieu de sa naissance. Ce devait être

une noble victoire, que celle où l'amour maternel triomphait d'une douleur corporelle. Nous avons vu que le Poussin avait fait de cette vertu, l'expression principale de son tableau du déluge. Rubens l'a mise d'une manière admirable dans le visage de sa Médicis, où l'on distingue à-la-fois la douleur et la joie de l'enfantement. Il relève encore, d'un côté, la violence de la passion physique, par l'attitude nonchalante où est jetée la reine dans un fauteuil, et par son pied nu sorti de sa pantoufle; et de l'autre, la sublimité du sentiment moral qu'elle éprouve, par les hautes destinées de son enfant qui lui est présenté par un dieu, et qui est couché dans un berceau de grappes de raisin et d'épis de blé, symboles de la félicité de son règne. C'est ainsi que les grands maîtres ne se contentaient pas d'opposer mécaniquement des groupes et des vides, des ombres et des lumières, des enfants et des vieillards, des pieds et des mains; mais ils recherchaient, avec le plus grand soin, ces contrastes de nos puissances intérieures, qui s'expriment sur le visage de l'homme en traits ineffables,

et qui devaient faire le charme éternel de leurs tableaux. Les ouvrages de Le Sueur sont pleins de ces contrastes de sentiment, et il y fait si bien accorder ceux de la nature élémentaire, qu'il en résulte la plus douce et la plus profonde mélancolie. Mais il a été plus aisé à son pinceau de les rendre, qu'il ne l'est à ma plume de les exprimer. Je n'en citerai plus qu'un exemple, tiré du Poussin, admirable par ses compositions, mais dont le temps a bien maltraité les couleurs. C'est dans son tableau de l'enlèvement des Sabines. Pendant que les soldats romains emportent, à brasse-corps, les filles effrayées des Sabins, il y a un officier romain qui en veut enlever une jeune et jolie, qui s'est réfugiée dans les bras de sa mère. Il n'ose user de violence envers elle, et il parle à la mère avec tout l'empressement de l'amour et du respect. Il semble lui dire : « Elle sera heureuse avec » moi. Que je la doive à l'amour et non pas à » la crainte ! Je veux moins vous ôter une fille » que vous donner un fils. » C'est ainsi qu'en se conformant, dans les habillements de ses personnages, à la simplicité de leur siècle,

qui les rendait à-peu-près semblables dans toutes les conditions, il n'a pas distingué l'officier du soldat, par les habits, mais par les mœurs. Il a saisi, à son ordinaire, le caractère moral de son sujet, qui est d'un bien autre effet que celui du costume. J'aurais bien voulu voir de la main de cet homme de génie, les mêmes Sabines, devenues épouses et mères, entre les deux armées des Sabins et des Romains, « accourant, comme dit » Plutarque, les unes d'un côté, les autres » d'un autre, avec pleurs, cris et clameurs, » se jetant à travers les armes et les morts » gisants sur la terre, de manière qu'il sem- » blait qu'elles fussent forcenées ou possédées » de quelque esprit, les unes portant leurs » petits enfants de mamelle entre leurs bras, » les autres déchevelées, et toutes appelant, » ores les Sabins, et ores les Romains, par » les plus doux noms qui soient entre les » hommes. * »

Les plus grands effets de l'amour naissent, comme nous l'avons dit, des sentiments con-

* Plutarque, Vie de Romulus.

traires, qui viennent à se confondre, comme ceux de la haine naissent souvent des sentiments semblables qui viennent à se choquer. Voilà pourquoi il n'y a point de sentiment plus agréable, que de rencontrer un ami dans un homme que nous estimions notre ennemi; ni de peine plus sensible, que de reconnaître pour ennemi celui que nous croyions être notre ami. Ce sont ces effets harmoniques qui rendent souvent un service passager plus recommandable que de longs bons offices, et l'offense d'un moment plus odieuse que l'inimitié de toute une vie; parce que, dans le premier cas, des sentiments très-opposés viennent à se réunir, et dans le second, des sentiments très-unis viennent à se heurter. De là vient encore qu'un seul défaut, au milieu des bonnes qualités d'un homme de bien, nous paraît souvent plus déplaisant que tous les vices d'un libertin où il apparaît une vertu; parce que, par l'effet des contrastes, ces deux qualités sortent davantage, et dominent sur les autres dans les deux caractères. C'est aussi par la faiblesse de notre esprit, qui s'attachant

toujours à un point unique dans toutes ses considérations, s'arrête à la qualité la plus saillante, pour déterminer son jugement. On ne saurait dire dans combien d'erreurs nous tombons, faute d'étudier ces principes élémentaires de la nature. On pourrait, sans doute, les étendre bien plus loin ; mais il me suffit d'en dire assez pour démontrer leur existence, et pour donner à d'autres le désir d'en faire l'application.

Ces harmonies acquièrent plus d'énergie, par les contrastes voisins qui les détachent, par les consonnances qui les répètent, et par les autres lois élémentaires dont nous avons parlé; mais quand il s'y joint quelqu'un des sentiments moraux dont nous donnons ici une faible esquisse, alors il en résulte un effet ravissant. Ainsi, par exemple, une harmonie devient, en quelque sorte, céleste, quand elle renferme un mystère qui suppose toujours quelque chose de merveilleux et de divin. J'en éprouvai un jour un effet très-agréable, en parcourant un recueil d'estampes anciennes, qui représentaient l'histoire d'Adonis. Vénus avait enlevé Adonis enfant, à

Diane, et l'élevait avec l'Amour. Diane voulut le ravoir, parce qu'il était fils d'une de ses nymphes. Un jour donc que Vénus, descendue de son char attelé de colombes, se promenait, avec ces deux enfants, dans une vallée de Cythère, Diane, à la tête de ses nymphes armées, se mit en embuscade dans une forêt où Vénus devait passer. Vénus, apercevant son ennemie qui venait à elle, et ne pouvant ni s'enfuir, ni s'opposer à ce qu'elle lui enlevât Adonis, s'avisa, sur-le-champ, de lui faire venir des ailes, et le présentant, avec l'Amour, à Diane, elle lui dit de prendre celui des deux enfants qu'elle croyait lui appartenir. Tous deux étant également beaux, tous deux de même âge, tous deux ailés, la chaste déesse des bois n'osa choisir ni l'un ni l'autre, et ne prit point Adonis, de peur de prendre l'Amour.

Il y a plusieurs beautés sentimentales dans cette fable. Je la racontai un jour à J.-J. Rousseau, à qui elle fit le plus grand plaisir. « Rien ne me plaît tant, dit-il, qu'une image » agréable qui renferme un sentiment moral. » Nous étions alors dans la plaine de Neuilly,

près d'un parc où l'on voyait un groupe de l'Amour et de l'Amitié, sous les formes d'un jeune homme et d'une jeune fille de quinze à seize ans, qui s'embrassaient sur la bouche. A cette vue il me dit : « On a fait une image » obscène, d'après une idée charmante. Rien » n'eût été plus agréable que de représenter » l'un et l'autre dans leur état naturel ; l'Ami- » tié, comme une grande fille qui caresse » l'Amour enfant. » Comme nous étions sur ce sujet intéressant, je lui citai la fin de cette fable touchante de Philomèle et Progné :

Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi-bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas. —
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

« Quelle série d'idées, s'écria-t-il ! que » cela est touchant ! » Sa voix s'étouffa, et les larmes lui vinrent aux yeux. Je sentis qu'il était encore ému par des convenances se-

crètes entre les talents et les destinées de cet oiseau, et sa propre situation.

On peut donc voir dans les deux sujets allégoriques de Diane et d'Adonis, de l'Amour et de l'Amitié, qu'il y a réellement en nous deux puissances distinctes, dont les harmonies exaltent l'ame, quand l'image physique nous jette dans un sentiment moral, comme dans le premier exemple; et la rabaissent au contraire, quand un sentiment moral nous ramène à une sensation physique, comme dans l'exemple de l'Amour et de l'Amitié.

Les sous-entendus ajoutent encore aux expressions morales, parce qu'ils sont conformes à la nature expansive de l'ame. Ils lui font parcourir un vaste champ d'idées. Ce sont ces sous-entendus qui donnent tant d'effet à la fable du Rossignol. Joignez-y encore une multitude d'oppositions que je n'ai pas le loisir d'analyser.

Plus l'image physique est éloignée de nous, plus le sentiment moral a d'étendue; et plus la première est circonscrite, plus le sentiment a d'énergie. Voilà, sans doute, ce

qui rend nos affections si profondes, lorsque nous regrettons la mort de nos amis. Notre douleur alors se porte d'un monde à l'autre, et d'un objet plein de charmes à un tombeau. Voilà pourquoi ce passage de Jérémie * renferme une mélancolie sublime :

Vox in Ramâ audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos et noluit consolari, quia non sunt.

Toutes les consolations qu'on peut donner sur la terre, viennent se briser contre ce mot de la douleur maternelle, *non sunt*.

Le jet unique de Saint-Cloud me plaît plus que toutes ses cascades. Cependant, quoique l'image physique n'aille pas se perdre dans l'infini, elle peut y porter la douleur quand elle réfléchit le même sentiment. Je trouve dans Plutarque un grand effet de cette consonnance progressive. « Brutus, dit-il, désespérant que ses affaires se pussent bien porter, délibéra de sortir de l'Italie, et s'en alla à pied par le pays de Lucanie, en la ville d'Élée, qui est assise sur le bord de la

* Chap. XXXI, ℣ 15.

» mer, là où Porcie, étant sur le point de se » départir d'avec lui pour s'en aller à Rome, » tâchait, le plus qu'elle pouvait, à dissimu- » ler la douleur qu'elle en portait en son » cœur. Mais un tableau la découvrit à la fin, » quoiqu'elle se fût, au demeurant, jusque-là » toujours constamment et vertueusement por- » tée. Le sujet de la peinture était pris des » narrations grecques ; comment Andromaque » accompagnait son mari Hector, ainsi qu'il » sortait de la ville de Troie, pour aller à la » guerre, et comment Hector lui rebaillait son » petit enfant; mais elle avait les yeux et le » regard toujours fichés sur lui. La confor- » mité de cette peinture avec sa passion, la fit » fondre en larmes, et retournant plusieurs » fois le jour à revoir cette peinture, elle se » prenait toujours à pleurer ; ce que voyant » Acilius, l'un des amis de Brutus, récita les » vers qu'Andromaque dit à ce propos, en » Homère :

» Hector, tu tiens lieu de père et de mère
» En mon endroit, de mari et de frère.

» Adonc Brutus, en se souriant : Voire, mais,

» dit-il, je ne puis de ma part dire à Porcie » ce que Hector répondit à Andromaque au » même lieu du poëte :

» Il ne te faut d'autre chose mêler
» Que d'enseigner tes femmes à filer.

» Car il est bien vrai que la naturelle faiblesse » de son corps ne lui permet pas de pouvoir » faire les mêmes actes de prouesse que nous » pourrions faire, mais de courage elle se » porta aussi vertueusement en la défense du » pays comme l'un de nous. »

Cette peinture était, sans doute, sous le péristyle de quelque temple bâti sur le bord de la mer. Brutus était au moment de s'embarquer sans faste et sans suite. Sa femme, fille de Caton, l'avait accompagné, peut-être à pied. Près de le quitter, elle jette, pour se consoler, ses regards sur cette peinture consacrée aux dieux. Elle y voit les adieux d'Hector et d'Andromaque, qui devaient être éternels. Elle se trouble; et, pour se rassurer, elle ramène ses yeux sur son époux. La comparaison s'achève, son courage l'abandonne, ses larmes débordent, l'amour

conjugal l'emporte sur l'amour de la patrie. Deux vertus en opposition. Joignez-y les caractères d'une nature sauvage, qui s'allient si bien avec la douleur humaine; une profonde solitude, les colonnes et la coupole de ce temple antique, rongées de l'air marin, et marbrées de mousses qui les rendent semblables à du bronze vert; un soleil couchant qui en dore le faîte; une mer qui brise au loin, le long des côtes de la Lucanie; les tours d'Élée qu'on aperçoit dans la gorge d'un vallon entre deux montagnes escarpées, et cette douleur de Porcie qui nous élance au siècle d'Andromaque : quel tableau à faire à l'occasion d'un tableau! Artistes, si vous pouvez le rendre, Porcie, à son tour, fera verser des larmes.

Tout ce qu'on dit des femmes romaines, je le retrouve dans nos temps modernes. Rien ne me paraît plus beau que ce trait de la femme de l'infortuné Barneveldt. Il était mort, comme on sait, pour la liberté de sa patrie. Ses deux enfants conspirèrent pour le venger du stathouder. La conspiration fut découverte; l'un s'enfuit, l'autre fut pris et

condamné à mort. Sa mère demanda sa grace au prince Maurice, qui lui dit : « Comment »pouvez-vous faire pour votre fils ce que »vous avez refusé de faire pour votre mari ? » — Je n'ai pas, lui dit-elle, demandé grace »pour mon mari, parce qu'il était innocent; »mais je la demande pour mon fils, parce »qu'il est coupable. » Réponse pleine à-la-fois de grandeur, de dignité et de tendresse maternelle.

Je pourrais multiplier à l'infini les preuves des deux puissances qui nous gouvernent. J'en ai dit assez sur une passion dont l'instinct est si aveugle, pour faire voir que nous y sommes régis et attirés par d'autres lois que celles de la digestion. Nos affections prouvent que notre ame est immortelle, puisqu'elles s'étendent dans toutes les circonstances où elles sentent les attributs de la Divinité, tels que celui de l'infini, et qu'elles ne s'arrêtent avec délices sur la terre, que sur les attraits de la vertu et de l'innocence.

DE QUELQUES AUTRES SENTIMENTS DE LA DIVINITÉ, ET ENTRE AUTRES DE CELUI DE LA VERTU.

Il y a encore un grand nombre de lois sentimentales, dont je n'ai pu m'occuper ici : telles sont celles d'où dérivent les pressentiments, les augures, les songes, les retours d'événements heureux et malheureux aux mêmes époques, etc. Leurs effets sont attestés chez les peuples policés et sauvages, par les écrivains profanes et sacrés, et par tout homme attentif aux lois de la nature. Ces communications de l'ame, avec un ordre de choses invisibles, sont rejetées de nos savants modernes, parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systèmes et de leurs almanachs; mais que de choses existent qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, et qui n'en ont pas été même aperçues!

Il y a des lois particulières qui prouvent l'action immédiate de la Providence sur le genre humain, et qui sont opposées aux lois générales de la physique. Par exemple,

les principes de la raison, des passions et du sentiment, ainsi que les organes de la parole et de l'ouïe, sont les mêmes chez tous les hommes; cependant les langues des nations diffèrent par toute la terre. Pourquoi l'art de la parole est-il si différent parmi des êtres qui ont les mêmes besoins, et pourquoi varie-t-il sans cesse des pères aux enfants, en sorte que nous autres Français n'entendons plus la langue des Gaulois, et qu'un jour nos descendants n'entendront plus la nôtre? Le bœuf du Bengale mugit comme celui de l'Ukraine, et le rossignol fait entendre encore dans nos climats, les mêmes harmonies que celles qui ravirent le poëte de Mantoue, sur les rivages du Pô.

On ne saurait dire, avec de célèbres écrivains, que les langues sont caractérisées par les climats; car, si elles en éprouvaient les influences, elles ne changeraient pas dans chaque pays, où chaque climat est invariable. La langue des Romains a été d'abord barbare, ensuite majestueuse, et est devenue à la fin molle et efféminée. Elles ne sont pas rudes au nord et douces au midi, comme l'a pré-

tendu J.-J. Rousseau, qui a donné sur ce point trop d'extension aux lois physiques. La langue des Russes, dans le nord de l'Europe, est fort douce, étant un dialecte du grec; et le jargon des provinces méridionales de la France est rude et grossier. Les Lapons, qui habitent les bords de la mer Glaciale, ont un langage qui flatte l'oreille; et les Hottentots, qui habitent le climat très-tempéré du cap de Bonne-Espérance, gloussent comme des coqs-d'Inde. La langue des Indiens du Pérou est pleine de fortes aspirations et de consonnes qui se choquent. On peut, sans sortir de son cabinet, reconnaître les divers caractères des langues de chaque peuple, aux noms que présentent les cartes géographiques de leur territoire; et se convaincre que leur rudesse ou leur douceur n'a aucune relation avec celle de leurs latitudes.

D'autres observateurs ont prétendu que c'étaient les grands écrivains d'une nation qui en déterminaient et en fixaient la langue; mais les grands écrivains du siècle d'Auguste n'empêchèrent pas que la langue latine ne se corrompît avant le règne de Marc-Aurèle.

Ceux du siècle de Louis XIV commencent déjà à vieillir parmi nous. Si la postérité fixe le caractère d'une langue aux siècles où ont paru de grands écrivains, ce n'est point, comme on le prétend, parce qu'elle est alors plus pure; car on y trouve autant de ces inversions de phrases, de ces décompositions de mots, et de ces syntaxes embarrassées qui rendent l'étude métaphysique de toute grammaire ennuyeuse et barbare; mais c'est parce que les écrits de ces grands hommes étincellent des maximes de la vertu, et nous présentent mille perspectives de la Divinité. Je ne doute pas que les sentiments sublimes qui les inspirent, ne les éclairent encore dans l'ordre et la disposition de leurs ouvrages, puisqu'ils sont les sources de toute harmonie. Voilà, à mon avis, d'où résulte le charme inaltérable qui en fait aimer la lecture, dans tous les temps, aux hommes de toutes les nations; voilà pourquoi Plutarque a effacé la plupart des écrivains de la Grèce, quoiqu'il ne fût ni du siècle de Périclès, ni de celui d'Alexandre; voilà pourquoi sa traduction gauloise, faite par le bon Amyot, ira plus loin dans la pos-

térité que la plupart des ouvrages originaux, écrits même sous le siècle de Louis XIV. C'est la bonté morale d'une génération qui caractérise une langue, et la fait passer sans altération à celle qui la suit : les langues, les coutumes et les formes des habits passent, en Asie, inviolablement de génération en génération, parce que les pères s'y font aimer de leurs enfants. Mais ces raisons n'expliquent pas la diversité de langues qui existe d'une nation à l'autre. Il me paraîtra toujours surnaturel que des hommes qui jouissent des mêmes éléments, et qui sont assujettis aux mêmes besoins, ne se servent pas des mêmes mots pour les exprimer. Le soleil éclaire toute la terre, et il porte différents noms chez différents peuples.

Voici encore l'effet d'une loi peu observée; c'est qu'il ne s'élève aucun homme célèbre, dans quelque genre que ce soit, qu'il ne paraisse en même temps, ou dans sa nation, ou dans la nation voisine, un antagoniste, avec des talents et une réputation tout-à-fait opposés : tels ont été Démocrite et Héraclite, Alexandre et Diogène, Descartes et

Newton, Corneille et Racine, Bossuet et Fénelon, Voltaire et J.-J. Rousseau. J'avais rassemblé sur ces deux derniers hommes célèbres, contemporains, et morts dans la même année, une multitude de traits, qui prouvaient qu'ils ont contrasté toute leur vie en talents, en mœurs et en fortunes; mais j'ai abandonné leur parallèle, pour m'occuper de ce travail que j'ai cru plus utile.

Cette balance dans les hommes illustres, ne paraîtra pas extraordinaire, si on considère qu'elle est une suite de la loi générale des contraires, qui gouverne le monde, et d'où résultent toutes les harmonies de la nature : elle doit donc se manifester particulièrement dans le genre humain qui en est le centre, et elle se montre en effet dans l'équilibre admirable avec lequel les deux sexes naissent en nombre égal. Elle ne se fixe pas sur les individus en particulier, car on voit des familles qui sont toutes de filles, et d'autres toutes de garçons; mais elle embrasse l'agrégation d'une ville entière, et d'un peuple, dont les enfants mâles et femelles naissent toujours en nombre à-peu-près égal.

Quelque inégalité de sexe qu'il y ait dans les variétés des naissances dans les familles, l'égalité se retrouve dans l'ensemble du peuple.

Mais voici une autre balance aussi merveilleuse, et à laquelle je ne crois pas qu'on ait fait attention. Comme il y a beaucoup d'hommes qui périssent par les guerres, les voyages maritimes et les travaux pénibles et dangereux, il s'ensuivrait, à la longue, que le nombre des femmes devrait aller tous les jours en augmentant. En supposant qu'il ne périt, chaque année, que la dixième partie des hommes plus que de femmes, la balance des sexes devrait devenir de plus en plus inégale. La ruine sociale devrait augmenter par la régularité même de l'ordre naturel. Cependant la chose n'arrive pas; les deux sexes sont toujours à-peu-près aussi nombreux : leurs occupations sont différentes; mais leurs destins sont les mêmes. Les femmes, qui poussent souvent les hommes à des entreprises hasardeuses pour entretenir leur luxe, ou qui fomentent parmi eux des haines, et même des guerres, pour satisfaire leur vanité, sont emportées, dans la sécurité de leurs plaisirs,

par des maladies auxquelles les hommes ne sont pas sujets, mais qui résultent souvent des peines morales, physiques et politiques que ceux-ci ont éprouvées à leur occasion. Ainsi, l'équilibre de la naissance entre les sexes, est rétabli par l'équilibre de la mort.

La nature a multiplié ces contrastes harmoniques dans tous ses ouvrages, par rapport à l'homme; car les fruits qui servent à nos besoins ont souvent, en eux-mêmes, des qualités opposées, qui se compensent mutuellement.

Ces effets, comme nous l'avons vu ailleurs, ne sont point des résultats mécaniques des climats, aux qualités desquels ils sont souvent opposés. Tous les ouvrages de la nature ont les besoins de l'homme pour fin, comme tous les sentiments de l'homme ont la Divinité pour principe. Ce sont les intentions finales de la nature qui ont donné à l'homme l'intelligence de tous ses ouvrages, comme c'est l'instinct de la Divinité qui a rendu l'homme supérieur aux lois de la nature. C'est cet instinct qui, diversement modifié par les opinions, porte les peuples de la Russie à

se baigner dans les glaces de la Néva, au plus fort de l'hiver, ainsi que les peuples du Bengale dans les eaux du Gange; qui a rendu, sous les même latitudes, les femmes esclaves aux Philippines, et despotiques à l'île Formose; les hommes efféminés aux Moluques, et intrépides à Macassar; et qui forme, dans les habitants d'une même ville, des tyrans, des citoyens et des esclaves.

Le sentiment de la Divinité est le premier mobile du cœur humain. Examinez un homme dans ces moments imprévus, où les plans secrets d'attaque et de défense, dont s'environne sans cesse l'homme social, sont supprimés, non pas à la vue d'une grande ruine qui les renverse totalement, mais seulement à la vue d'un animal ou d'une plante extraordinaire : « Ah mon Dieu ! s'écrie-t-il, que » voilà qui est admirable ! » et il appelle les premiers passants pour partager son étonnement. Son premier mouvement est d'élever sa joie à Dieu, et le second, de l'étendre aux hommes; mais bientôt la raison sociale le rappelle à l'intérêt personnel. Lorsqu'il voit un certain nombre de spectateurs rassemblés

autour de l'objet de sa curiosité : « C'est moi, » dit-il, qui l'ai vu le premier. » Puis, s'il est savant, il ne manque pas d'y appliquer son système. Bientôt il calcule ce que cette découverte lui rapportera, il y ajoute quelques circonstances pour la faire paraître plus merveilleuse, et il emploie tout le crédit de sa coterie pour la vanter et pour persécuter ceux qui ne sont pas de son opinion. Ainsi, tout sentiment naturel nous élève à Dieu, jusqu'à ce que le poids de nos passions et des institutions humaines nous ramène à nous seuls. Voilà pourquoi J.-J. Rousseau avait raison de dire « que l'homme était bon, mais » que les hommes étaient méchants. »

Ce fut l'instinct de la Divinité qui rassembla d'abord les hommes, et qui devint la base de la religion et des lois qui devaient cimenter leur réunion. Ce fut sur lui que s'appuya la vertu, quand elle se proposa d'imiter la Divinité, non-seulement par l'exercice des arts et des sciences que les anciens Grecs appelaient, pour cet effet, « de petites vertus », mais dans le résultat de l'intelligence et de la puissance divine, qui est la bienfaisance.

Elle consista dans les efforts faits sur nous-mêmes, pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu seul. Elle donna à l'homme le sentiment de son excellence, en lui inspirant le mépris des biens terrestres et passagers, et le désir des choses célestes et immortelles. Ce fut cet attrait sublime qui fit du courage une vertu, et qui fit marcher l'homme vers la mort parmi tant de soins de conserver la vie. Brave d'Assas, qu'espériez-vous sur la terre, en versant votre sang la nuit, sans témoin, aux champs de Klostercamp, pour le salut de l'armée française? Et vous, généreux Eustache de Saint-Pierre, quelle récompense attendiez-vous de votre patrie, lorsque vous parûtes devant ses tyrans, la corde au cou, prêt à périr d'une mort infâme pour sauver vos concitoyens? Qu'importaient à vos cendres insensibles, les statues et les éloges que la postérité devait leur offrir un jour? Pouviez-vous même espérer ce prix de vos sacrifices ou inconnus, ou couverts d'opprobre? Pouviez-vous être flatté, dans l'avenir, des vains hommages d'un monde séparé de vous par des barrières

éternelles? Et vous, plus glorieux encore à la vue de Dieu, citoyens obscurs, qui succombez sans gloire, à qui vos vertus attirent la honte, la calomnie, les persécutions, la pauvreté, le mépris, de la part même de ceux qui dispensent les honneurs parmi les hommes, marcheriez-vous dans des routes si âpres et si rudes, si une lueur divine ne luisait à vos yeux? [16]

C'est ce respect de la vertu qui est la source de celui que nous portons à l'antique noblesse, et qui a mis, à la longue, des différences injustes et odieuses parmi les hommes, tandis que, dans l'origine, il ne devait apporter parmi eux que des distinctions respectables. Les Asiatiques, plus équitables, n'ont attaché la noblesse qu'aux lieux illustrés par la vertu. Un vieux arbre, un puits, un rocher, des objets stables, leur ont paru seuls capables de leur en perpétuer le souvenir. Il n'y a pas en Asie, un arpent de terre qui ne soit illustre. Les Grecs et les Romains qui en sont sortis, comme tous les peuples du monde, et qui ne s'en éloignèrent pas beaucoup, imitèrent, en partie, les coutumes

de nos premiers pères. Mais les autres nations qui se répandirent dans le reste de l'Europe, où elles furent long-temps errantes, et qui s'écartèrent de ces anciens monuments de la vertu, aimèrent mieux les chercher dans la postérité de leurs grands hommes, et en voir des images vivantes parmi leurs enfants. Voilà, ce me semble, pourquoi les Asiatiques n'ont point de noblesse, et pourquoi les Européens n'ont point de monuments.

Cet instinct de la Divinité fait le charme de nos lectures les plus agréables. Les écrivains auxquels on revient toujours, ne sont pas les plus spirituels, c'est-à-dire, ceux qui abondent dans cette raison sociale qui ne dure qu'un moment; mais ceux qui nous rendent l'action de la Providence toujours présente. Voilà pourquoi Homère, Virgile, Xénophon, Plutarque, Fénelon, et la plupart des écrivains anciens sont immortels, et plaisent à toutes les nations. C'est par cette même raison que les livres de voyages, quoique la plupart écrits sans art, et quoique décriés par une multitude d'états de notre société, qui y trouvent indirectement leur censure, sont

cependant les plus intéressants de notre littérature moderne, non-seulement parce qu'ils nous font connaître de nouveaux bienfaits de la nature, en nous parlant des fruits et des animaux des pays étrangers, mais à cause des dangers de terre et de mer auxquels leurs auteurs échappent souvent contre toute espérance humaine. Enfin, c'est parce que la plupart de nos livres savants s'écartent de ce sentiment naturel, que leur lecture est si sèche et si rebutante, et que la postérité préférera Hérodote à David Hume, et la mythologie des Grecs à tous nos traités de physique, parce qu'on aime encore mieux entendre raconter des fables de la Divinité dans l'histoire des hommes, que de voir la raison des hommes dans l'histoire de la Divinité.

Ce sentiment sublime inspire le goût du merveilleux à l'homme, qui, par sa faiblesse naturelle, devrait toujours ramper sur la terre dont il est formé. Il balance en lui le sentiment de sa misère, qui l'attache aux plaisirs de l'habitude, et il exalte son ame en lui donnant sans cesse le désir de la nouveauté. Il est l'harmonie de la vie humaine, et la

source de tout ce que nous y trouvons de délicieux et de ravissant. C'est de lui que se couvrent les illusions de l'amour, qui croit toujours voir un objet divin dans l'objet aimé. C'est lui qui présente à l'ambition des perspectives sans fin. Un paysan ne semble désirer rien au monde que de devenir le marguillier de son village. Ne vous y trompez pas! Ouvrez-lui une carrière sans obstacle: il est palefrenier; il devient brigand, chef de voleurs, général d'armées, roi; il finira par se faire adorer. Ce sera Tamerlan, ou Mahomet. Un vieux et riche bourgeois, cloué par sa goutte dans son fauteuil, n'a plus, dit-il, d'autre ambition que de mourir en paix. Mais il se voit revivre éternellement dans sa postérité. Il s'applaudit, en secret, de la voir monter, à l'aide de son argent, par tous les échelons des dignités et de l'honneur. Lui-même ne pense pas que bientôt il n'aura plus rien de commun avec elle, et que pendant qu'il se félicite d'être le principe de sa gloire future, elle met déjà la sienne à cacher la honte de son origine. L'athée même, avec sa sagesse négative, est entraîné par cette

impulsion. En vain il se démontre le néant et la révolution de toutes choses : son cœur combat sa raison. Il se flatte intérieurement que son livre ou son tombeau lui attirera un jour les hommages de la postérité, ou, peut-être, que le livre et le tombeau de son ennemi cesseront de les recevoir. Il ne méconnaît la Divinité, que parce qu'il se met à sa place.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, beau, invincible dans la vie la plus étroite ; sans lui, tout est faible, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres, les dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers, que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune ; dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se

donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine. [17]

Quel que soit le désordre de nos sociétés, cet instinct céleste se plaît toujours avec les enfants des hommes. Il inspire les hommes de génie, en se montrant à eux sous les attributs éternels. Il présente au géomètre les progressions ineffables de l'infini, au musicien des harmonies ravissantes, à l'historien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il élève un Parnasse au poëte, et un Olympe aux héros. Il luit sur les jours infortunés du peuple. Il fait soupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les saints couverts de neige de ses montagnes. Il erre sur les vastes mers, et rappelle des doux climats de l'Inde, le matelot européen aux rivages orageux de l'occident. Il donne une patrie à des malheureux, et des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il couvre nos berceaux des charmes

de l'innocence, et les tombeaux de nos pères des espérances de l'immortalité. Il se repose, au milieu des villes tumultueuses, sur les palais des grands rois et sur les temples augustes de la religion. Souvent il se fixe dans des déserts, et attire sur des rochers les respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couvertes de majesté, ruines de la Grèce et de Rome; et vous aussi, mystérieuses pyramides de l'Égypte! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes; mais dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événements qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions sublimes indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très-vif, et le second, de nous faire verser des larmes. Notre ame, frappée de cette lueur divine, se réjouit, à-la-fois, d'entrevoir la céleste patrie, et s'afflige d'en être exilée.

. . . . . Ocalis errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.
ÆNEID., lib. IV.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

NOTES DE L'AUTEUR.

[1] PAGE 5.

Ils m'ont servi quelquefois à expliquer le sens moral des hiéroglyphes, gravés sur les obélisques de l'Égypte à la gloire de ses rois conquérants. En voyant leurs caractères tracés à droite et à gauche, avec des têtes, des becs et des pattes, ils me rappelaient les petits preneurs de mouches de mes palmiers.

[2] PAGE 24.

Voyez sur la vallisneria le Voyage anonyme d'un Anglais, fait en 1750, en France, en Italie et aux îles de l'Archipel, quatre petits vol. tom. 1. Il est rempli d'observations judicieuses en tout genre. Voyez aussi, sur le genipa et les divers fruits, plantes et animaux des pays méridionaux, le naïf P. Du Tertre, le patriote P. Charlevoix, l'historien Jean de Laet, et tous les voyageurs qui ont écrit sur la nature, sans esprit de système, avec les seules lumières de la raison.

[3] PAGE 27.

On peut voir un acacia de l'Asie dans ce beau jardin situé près de la grille de Chaillot, qui appartenait autrefois au vertueux chevalier de Genain. Quant au nom de faux acacia donné à l'acacia de l'Amérique, j'observerai que la nature ne fait rien de faux. Elle a varié toutes ses productions dans chaque pays, pour leur donner des relations convenables avec les éléments et les animaux; et quand nous n'y trouvons pas les caractères que nous leur avons assignés, ce ne sont pas ses ouvrages qu'il faut accuser de fausseté, ce sont nos systèmes.

[4] PAGE 95.

J'observerai ici que l'ail, dont l'odeur est si redoutée de nos petites-maîtresses, est, peut-être, le remède le plus puissant qu'il y ait contre les vapeurs et les maux de nerfs auxquels elles sont si sujettes. J'en ai vu plusieurs expériences. Pline assure même qu'il guérit l'épilepsie. Il est encore antiputride; et toute plante qui a son odeur, a les mêmes vertus. Il est très-remarquable que les plantes à odeur d'ail, croissent communément dans les lieux marécageux, comme un remède présenté par la nature contre les émanations putrides qui s'en exhalent. Tel est, entre au-

tres, le scordium. Galien rapporte que l'on reconnut sa vertu antiputride, en ce que, après un combat, les corps morts qui gisaient sur des plantes de scordium, se trouvèrent bien moins corrompus que ceux qui en étaient loin, et que ces corps étaient principalement restés frais et sains du côté où ils touchaient à ces plantes. Mais l'épreuve que le baron de Busbec en fit sur des corps vivants, est encore plus frappante. Ce grand homme, revenant de Constantinople, à son premier voyage, un Turc de sa suite fut attaqué de la peste, et en mourut. Ses camarades se partagèrent ses dépouilles, malgré les représentations du médecin de Busbec, qui leur prédit que la peste ne tarderait pas à se communiquer à eux. En effet, quelques jours après, ils en éprouvèrent les symptômes.

Mais laissons le savant et vertueux ambassadeur rendre compte lui-même des suites de cet événement. « Le jour suivant de notre départ d'Andri-» nople, dit-il, ils allèrent tous le trouver d'un air » triste et abattu, se plaignant d'un grand mal de » tête, et lui demandant des remèdes. Ils sentirent » bien que c'étaient là les premiers symptômes de la » peste. Pour lors, mon médecin leur fit une sévère » réprimande, et leur dit qu'il s'étonnait qu'ils vin-» sent chercher des remèdes contre un mal dont il les » avait prévenus, et qu'ils avaient cherché avec em-» pressement. Ce n'était pas cependant qu'il ne vou-» lût bien les soigner. Il était au contraire très-inquiet » de savoir comment il ferait pour les secourir. En ef-

» fet, où prendre des remèdes dans une route où les » choses les plus communes souvent manquent? La » Providence devint notre seul espoir; elle nous se- » courut effectivement. Voici comment.

» J'étais accoutumé, aussitôt que nous étions arri- » vés dans les endroits de notre route, d'aller me pro- » mener aux environs, et de chercher ce qu'il y avait » de curieux; ce jour-là je fus assez heureux pour al- » ler sur les bords d'un pré. J'aperçus dedans une » plante qui m'était inconnue; je pris de sa feuille, je » la sentis: elle avait l'odeur de l'ail. Aussitôt je la » donnai à mon médecin, lui demandant s'il la con- » naissait. Après l'avoir examinée avec attention, il » me répondit que c'était du scordium. Il leva les » mains au ciel, et rendit grâces à Dieu du remède si » à propos qu'il nous envoyait. Il en ramassa à l'ins- » tant une grande quantité, qu'il alla mettre dans un » chaudron et qu'il fit bien bouillir. De là, il avertit » nos pestiférés de prendre courage; et, sans perdre » un moment, il leur fit boire la décoction de cette » plante, dans laquelle il mit un peu de terre de Lem- » nos; ensuite il les fit bien chauffer et les envoya cou- » cher, leur ordonnant de ne dormir qu'après qu'ils » auraient bien sué, ce qu'ils observèrent exactement. » Dès le lendemain, ils se sentirent très-soulagés. On » leur donna ensuite une seconde potion de cette même » drogue, qui finit enfin de les guérir. C'est ainsi que, » par la grâce de Dieu, nous échappâmes à la mort, » qui nous semblait très-proche. » (Lettres du baron de Busbec, tom. I, pages 197 et 198.)

5 PAGE 121.

Je ne veux pas dire cependant que l'Amérique n'a été peuplée que par les îles de la mer du Sud. Je crois qu'elle l'a été encore par le nord de l'Asie et de l'Europe. La nature présente toujours aux hommes différents moyens pour la même fin. Mais la principale population du Nouveau-Monde s'est faite par les îles de la mer du Sud. C'est ce que je pourrais prouver par une multitude de monuments qui en subsistent encore, et aux principaux desquels je m'arrêterai : par le culte du soleil établi aux Indes, dans les îles de la mer du Sud et au Pérou, ainsi que le titre de soleils ou d'enfants du soleil, pris par plusieurs familles de ces contrées; par les traditions des Caraïbes répandus dans les Antilles et dans le Brésil, qui se disaient originaires du Pérou; par l'établissement même de cette monarchie du Pérou, ainsi que de celle du Mexique, situées sur la côte occidentale de l'Amérique, qui regarde les îles de la mer du Sud, et par le nombre de leurs nations qui étaient beaucoup plus considérables et plus policées que celles qui habitaient les côtes orientales, ce qui suppose aux premières une plus grande ancienneté; par l'étendue prodigieuse de la langue taïtienne, dont les différents dialectes sont répandus dans la plupart des îles de la mer du Sud, et dont quantité de mots se retrouvent dans la langue du Pérou, comme l'a prouvé dernièrement un savant,

et dans celle même des Malais en Asie, ainsi que j'en ai reconnu moi-même quelques-uns, entre autres celui de *maté*, qui signifie tuer; par des usages communs et particuliers aux peuples de la presqu'île de Malaca, des îles de l'Asie, de celles de la mer du Sud et du Brésil, qui ne sont point inspirés par la nature, tels que celui de faire des boissons fermentées et enivrantes en mâchant des herbes et des racines; par des canaux du commerce de l'antiquité qui coulaient par cette voie, tels que celui de l'or qui était fort commun en Arabie et aux Indes du temps des Romains, quoiqu'il y en ait fort peu de mines en Asie; mais sur-tout par le commerce des émeraudes, qui a dû prendre cette route dans l'antiquité, pour parvenir dans l'ancien continent, où on n'en trouve aucune mine. Voici ce que dit à ce sujet Tavernier, qui est fort croyable lorsqu'il parle du commerce de l'Asie, et sur-tout de celui des pierreries. « C'est une ancienne erreur, dit-» il, que bien des gens ont, de croire que l'émeraude » se trouve originairement dans l'Orient. La plupart » des joailliers, d'abord qu'ils voient une émeraude » de couleur haute, ont coutume de dire que c'est une » émeraude orientale. Mais ils se trompent; je suis as-» suré que jamais l'Orient n'en a produit ni dans la » terre ferme, ni dans ses îles. J'en ai fait une exacte » perquisition dans tous mes voyages. » Il avait fait six voyages par terre dans les grandes Indes. Il en faut conclure que les émeraudes, si estimées des anciens, leur venaient de l'Amérique, par les îles de la mer du Sud, par celles de l'Asie, par les grandes Indes,

la mer Rouge, et enfin par l'Égypte d'où ils les tiraient.

On peut objecter la difficulté de naviguer contre les vents réguliers de l'est, pour aller d'Asie en Amérique sous la zone torride; mais je répéterai à ce sujet, que les vents réguliers n'y soufflent point de l'est, mais du nord-est et du sud-est, et dépendent d'autant plus des deux pôles, qu'on approche plus de la Ligne. Cette direction oblique du vent suffisait à des peuples qui naviguaient d'île en île, et qui avaient imaginé les bateaux les moins propres à dériver, tels que les doubles pros des îles de Guam, dont la forme semble s'être conservée dans les doubles balses de la côte du Pérou. Schouten trouva un de ces doubles pros naviguant, à plus de six cents lieues de l'île de Guam, du côté de l'Amérique. De plus, il paraît que la mer du Sud a aussi des moussons, qui n'ont pas encore été observées. Voici ce que dit sur l'inconstance de ces vents, un voyageur anglais anonyme, qui a fait le tour du monde dans le vaisseau où étaient MM. Banks et Solander, en 1768, 1769, 1770 et 1771, page 83. « Les habitants d'Otahiti commercent avec ceux des » îles voisines qui sont à l'est de cette île, et que » nous avions découvertes sur notre passage. Pendant » trois mois de l'année, les vents qui soufflent cons- » tamment *de la partie de l'ouest,* leur sont très-favo- » rables pour cette navigation. » L'amiral Anson trouva aussi, dans ces parages, des vents d'ouest qui le contrarièrent. Le capitaine Cook a confirmé cette observation dans son troisième voyage.

Quelques philosophes expliquent les correspondances qui se rencontrent entre les peuples des îles et ceux des continents, en supposant que les îles sont des terres submergées, dont il n'est resté que les sommets avec quelques habitants. Mais nous en avons dit assez dans cet ouvrage, pour faire voir que les îles maritimes ne sont point des débris du continent, et qu'elles ont des montagnes, des pics, des lacs, des collines proportionnés à leur étendue, et dirigés aux vents réguliers qui soufflent sur leurs mers. Elles ont des végétaux qui leur sont propres, et qui ne viennent nulle part ailleurs de la même beauté. De plus, si ces îles avaient fait autrefois partie de notre continent, on y trouverait ceux de nos quadrupèdes qui se rencontrent dans tous les climats. Il n'y avait point de rats ni de souris en Amérique et dans les Antilles, avant l'arrivée des Européens, suivant le témoignage de l'historien espagnol Herrera et du P. Du Tertre. On y eût trouvé encore le bœuf, l'âne, le chameau, le cheval, et il n'y avait aucun de ces animaux; mais bien des poules, des canards, des chiens et des porcs, ainsi que chez les insulaires de la mer du Sud, qui n'avaient eux-mêmes aucun autre de nos animaux domestiques. Il est aisé de voir que les premiers animaux, comme le cheval et la vache, étant d'une taille et d'un poids trop considérables, n'ont pu, malgré leur utilité, passer dans les petites pirogues des premiers navigateurs, qui, d'un autre côté, se sont bien gardés de transporter avec eux des souris et des rats. Enfin, revenons aux

lois générales de la nature. Si toutes les îles de la mer du Sud formaient autrefois un continent, il n'y avait donc point de mer dans l'espace qu'elles occupent. Or, il est certain que si on ôtait aujourd'hui autour d'elles, l'Océan qui les environne, et le vent régulier qui y souffle, on les frapperait de stérilité. Les îles de la mer du Sud forment, entre l'Asie et l'Amérique, un véritable pont de communication, dont nous ne connaissons que quelques arches, et dont il ne serait pas difficile de découvrir le reste par les autres concordances du globe. Mais je bornerai ici mes conjectures à ce sujet. J'en ai dit assez pour prouver que la même main qui a couvert la terre de plantes et d'animaux pour le service de l'homme, n'a pas négligé les diverses parties de son habitation.

6 PAGE 141.

Écoutez la raison, disent sans cesse nos philosophes moralistes. Mais comment ne voient-ils pas qu'ils nous livrent à notre plus grande ennemie? Est-ce que chaque passion n'a pas sa raison?

7 PAGE *ibid.*

C'est faute d'avoir observé ces deux puissances, que tant d'ouvrages vantés, faits sur l'homme, ont un coloris faux. Tantôt leurs auteurs nous le représentent

comme un objet métaphysique ; vous croirez que les besoins physiques, qui ébranlent même les Saints, ne sont que de faibles accessoires de la vie humaine : ils la composent uniquement de monades, d'abstractions et de moralités. Tantôt ils ne voient dans l'homme qu'un animal, et ne distinguent en lui que les sens les plus grossiers. Ils ne l'étudient que le scalpel à la main et quand il est mort, c'est-à-dire, quand il n'est plus homme. D'autres ne le connaissent que comme un individu politique : ils ne l'aperçoivent que par les convenances de l'ambition. Ce n'est point un homme qui les intéresse ; c'est un Français, un Anglais, un prélat, un gentilhomme. De tous les écrivains, je ne connais qu'Homère qui ait peint l'homme en entier : les autres, et je parle des meilleurs, n'en présentent que des squelettes. L'Iliade d'Homère est, à mon avis, la peinture de tout l'homme, comme elle est celle de toute la nature. Toutes les passions y sont avec leurs contrastes et leurs nuances, les plus intellectuelles et les plus grossières. Achille chante les dieux sur sa lyre, et fait cuire un gigot de mouton dans une marmite. Ce dernier trait a fort scandalisé nos écrivains de théâtre, qui se composent des héros artificiels qui se dissimulent leurs premiers besoins, comme leurs auteurs eux-mêmes dissimulent les leurs à la société. On trouve toutes les passions de l'homme dans l'Iliade : la colère furieuse dans Achille ; l'ambition superbe dans Agamemnon ; la valeur patriotique dans Hector ; dans Nestor, la froide sagesse ; dans Ulysse, la prudence rusée ; la calomnie dans Thersite ;

la volupté dans Pâris; l'amour infidèle dans Hélène; l'amour conjugal dans Andromaque; l'amour paternel dans Priam; l'amitié dans Patrocle, etc.... avec une multitude de nuances intermédiaires de ces passions, telles que le courage téméraire de Diomède et celui d'Ajax, qui osent combattre les dieux mêmes : puis des oppositions de site et de fortune qui détachent ces caractères, comme des noces et des fêtes champêtres sur le terrible bouclier d'Achille, les remords dans Hélène et l'inquiétude dans Andromaque; la fuite d'Hector près de périr au pied des murs de sa ville, à la vue de son peuple dont il est l'unique défenseur; et les objets paisibles qu'elle lui présente dans ces terribles moments, tels que ce bosquet d'arbres, et cette fontaine où les filles de Troie allaient laver leurs robes, et aimaient à se rassembler dans des temps plus heureux.

Ce divin génie ayant réparti à chacun de ses héros une passion principale du cœur humain, et l'ayant mise en action dans les phases les plus remarquables de la vie, a distribué de même les attributs de Dieu à plusieurs divinités, et leur a assigné les différents règnes de la nature : à Neptune, la mer; à Pluton, les enfers; à Junon, l'air; à Vulcain, le feu; à Diane, les forêts; à Pan, les troupeaux; enfin, les Nymphes, les Naïades et jusqu'aux Heures, ont toutes quelque département sur la terre. Il n'y a pas une fleur qui n'y soit dans le gouvernement de quelque divinité. C'est ainsi qu'il a rendu l'habitation de l'homme céleste. Son ouvrage est la plus sublime des Encyclo-

pédies. Tous les caractères en sont si bien dans le cœur humain et dans la nature, que les noms dont il les a désignés sont devenus immortels. Joignez à la majesté de ses plans une vérité d'expression qui ne vient pas uniquement de la beauté de sa langue, comme le prétendent les grammairiens, mais de l'étendue de ses observations naturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'il appelle la mer *pourprée* au moment où le soleil se couche, parce qu'alors les reflets du soleil à l'horizon la rendent de cette couleur, ainsi que je l'ai moi-même remarqué. Virgile, qui l'a imité en tout, est plein de ces beautés d'observation, dont nos commentateurs ne s'occupent guère. Par exemple, dans les Géorgiques, Virgile donne au printemps l'épithète de *rougissant ; vere rubenti,* dit-il. Comme ses traducteurs et ses commentateurs n'y ont point fait attention, ainsi qu'à bien d'autres, j'ai cru longtemps qu'elle n'était là que pour fournir la mesure du vers ; mais ayant remarqué, au commencement du printemps, que les scions et les bourgeons de la plupart des arbres devenaient tout rouges avant de jeter leurs feuilles, j'ai alors compris quel était le moment de la saison que Virgile désignait par *vere rubenti.*

8 PAGE 156.

Quand on a perdu cette première des harmonies, toutes les autres le sont. C'est une chose digne de remarque, que tous les ouvrages des athées sont arides

et secs. Ils vous étonnent quelquefois, mais jamais ils ne vous touchent. Ils ne vous présentent que des caricatures ou des idées giganteaques. Il n'y a ni ordre, ni proportion, ni sensibilité. Je n'en excepte que le poëme de Lucrèce. Mais cette exception, comme je l'ai dit, confirme mon observation; car quand ce poëte a voulu plaire, il a été obligé de faire intervenir la Divinité, ainsi qu'on le voit dans son exorde, où il débute par cette belle apostrophe, *Alma Venus*. Par-tout ailleurs où il explique la physique d'Épicure, il est d'une sécheresse insupportable.

9 PAGE 158.

On peut rapporter à ces deux instincts toutes les sensations de la vie, qui semblent souvent se contredire. Par exemple, si l'habitude et la nouveauté nous paraissent agréables, c'est que l'habitude nous rassure sur nos relations physiques qui sont toujours les mêmes, et la nouveauté promet de nouveaux points de vue à notre instinct divin, qui veut toujours étendre ses jouissances.

10 PAGE 166.

Il y a dans nos campagnes des filles plus respectables qu'Ariane, dont nos historiens, qui parlent tant de vertu, ne s'occupent guère. Une personne de ma

connaissance vit un dimanche, à la porte de l'église d'un village, une fille toute seule qui priait Dieu pendant qu'on chantait vêpres. Comme il séjourna quelque temps dans ce lieu, il observa, les dimanches suivants, que cette même fille n'entrait point dans l'église pendant l'office. Frappé de cette singularité, il en demanda la cause aux autres paysannes, qui lui répondirent que c'était sans doute sa volonté de s'arrêter à la porte, puisque rien ne l'empêchait d'entrer, et qu'elles l'en avaient souvent pressée inutilement. Enfin, voulant en savoir la raison, il s'adressa à la fille même, dont la conduite lui paraissait si extraordinaire. D'abord, elle parut troublée ; mais s'étant bientôt rassurée, elle lui dit : « Monsieur, j'avais un » amant pour lequel j'eus une faiblesse ; je devins » grosse, et mon amant étant tombé malade, mourut » sans m'avoir épousée. J'ai désiré que mon exil de » l'église servît toute ma vie d'expiation à ma faute, » et d'exemple à mes compagnes. »

[11] PAGE 205.

Un curé de village des environs de Paris, près de Dravet, a éprouvé, dans son enfance, une cruauté non moins grande, de la part de ses parents. Il fut châtré par son père qui était chirurgien ; et il l'a nourri dans sa vieillesse, malgré sa barbarie. Je crois que l'un et l'autre sont encore vivants.

Son père le destinait à en faire un musicien pour

la chapelle du Roi, à l'instar de ceux qui viennent de l'Italie, où règne la coutume abominable de châtrer des enfants pour en faire des musiciens.

[12] PAGE 207.

J'ai ouï dire que Poutavéri, cet Indien de Taïti qui a été amené à Paris il y a quelques années, ayant vu au Jardin du Roi le mûrier à papier, dont l'écorce sert dans son pays à faire des étoffes, les larmes lui vinrent aux yeux, et qu'en le saisissant dans ses bras, il s'écria : *O arbre de mon pays!* Je voudrais qu'on essayât si, en donnant à un oiseau étranger, comme à un perroquet, un fruit de son pays qu'il n'aurait pas vu depuis long-temps, il témoignerait à sa vue quelque émotion extraordinaire. Quoique les sensations physiques nous attachent fortement à la patrie, il n'y a que les sentiments moraux qui leur donnent une grande intensité. Le temps qui affaiblit les premières, ne fait qu'accroître ceux-ci. C'est pourquoi la vénération pour un monument est toujours proportionnée à son antiquité ou à sa distance; et voilà pourquoi Tacite a dit : *Major è longinquo reverentia.*

[13] PAGE 215.

Voilà pourquoi nous n'admirons que ce qui est rare. S'il apparaissait sur l'horizon de Paris, une de

ces parélies si communes au Spitzberg, tout le peuple sortirait dans les rues pour l'admirer. Ce n'est cependant qu'une réflexion du disque du soleil dans les nuages; et personne ne s'arrête pour admirer le soleil lui-même, parce que le soleil est trop connu.

C'est le mystère qui fait un des charmes de la religion. Ceux qui y veulent une démonstration géométrique, ne connaissent ni les lois de la nature, ni les besoins du cœur humain.

14 PAGE 241.

Nos artistes font verser des larmes à des statues de marbre auprès des tombeaux des grands. Il faut bien y faire pleurer des statues, quand les hommes n'y pleurent pas. J'ai vu plusieurs enterrements de gens riches; j'y ai vu bien rarement quelqu'un verser des larmes, si ce n'est parfois quelque vieux domestique qui se trouvait peut-être sans ressource. Il y a quelque temps que, passant par une rue assez déserte du faubourg Saint-Marceau, je vis un cercueil à l'entrée d'une petite maison. Il y avait auprès de ce cercueil une femme à genoux, qui priait Dieu, et qui paraissait absorbée dans le chagrin. Cette femme ayant aperçu au bout de la rue les prêtres qui venaient faire la levée du corps, se leva et s'enfuit, en se mettant les deux mains sur les yeux, et en jetant des cris lamentables. Des voisins voulurent l'arrêter pour la consoler, mais ce fut en vain. Comme elle passa auprès de

moi, je lui demandai si elle regrettait sa fille ou sa mère. «Hélas! monsieur, me dit-elle tout en pleurs, je regrette » une dame qui me faisait gagner ma pauvre vie; elle » me faisait aller en journée. » Je m'informai des voisins quelle était cette dame bienfaisante : c'était la femme d'un petit menuisier. Gens riches, quel usage faites-vous donc des richesses pendant votre vie, puisque personne ne pleure à votre mort ?

15 PAGE 252.

C'est par l'influence sublime de cette passion, que les Thébains formèrent un bataillon de héros, appelé la bande sacrée; ils périrent tous ensemble à la bataille de Chéronée. On les trouva couchés tous sur la même ligne, l'estomac percé de grands coups de piques, et le visage tourné vers l'ennemi. Ce spectacle tira des larmes des yeux de Philippe même, leur vainqueur. Lycurgue avait employé aussi le pouvoir de l'amour dans l'éducation des Spartiates, et il en fit un des grands soutiens de sa république. Mais, comme le contrepoids animal de ce sentiment céleste ne se trouvait plus dans l'objet aimé, il jeta quelquefois les Grecs dans des désordres qu'on leur a justement reprochés. Leurs législateurs ne jugèrent les femmes que propres à donner des enfants; ils ne virent pas qu'en favorisant l'amour entre les hommes, ils affaiblissaient celui qui devait réunir les sexes, et que pour resserrer les liens de leur politique, ils rompaient ceux de la nature.

La république de Lycurgue avait encore d'autres défauts naturels, entr'autres l'esclavage des Ilotes. Ces deux points exceptés, je le regarde comme le plus sublime génie qui ait existé; encore peut-on l'excuser, par les obstacles de toute espèce qu'il rencontra dans l'établissement de ses lois.

Il y a dans les harmonies des différents âges de la vie humaine de si doux rapports, de la faiblesse des enfants à la force de leurs parents, du courage et de l'amour entre les jeunes gens des deux sexes, à la vertu et à la religion des vieillards sans passions, que je m'étonne qu'on n'ait pas présenté au moins un tableau d'une société humaine, concordante ainsi avec tous les besoins de la vie et les lois de la nature. Il y en a quelques essais dans le Télémaque, entr'autres dans les mœurs des peuples de la Bœtique; mais ils ne sont qu'indiqués. Je crois qu'une pareille société, ainsi liée dans toutes ses parties, atteindrait au plus grand degré de bonheur social où puisse parvenir la nature humaine sur la terre, et serait inébranlable à tous les orages de la politique. Loin de craindre ses voisins, elle en ferait la conquête sans armes, comme l'ancienne Chine, par le seul spectacle de sa félicité et par l'influence de ses vertus. J'avais eu dessein d'étendre cette idée, à l'instigation de J.-J. Rousseau, en faisant l'histoire d'un peuple de la Grèce, bien connu des poëtes, parce qu'il a vécu suivant la nature, et par cette raison, presque ignoré de nos écrivains politiques; mais le temps ne m'a permis que d'en ébaucher

le plan, et d'en achever tout au plus le premier livre.

16 PAGE 289.

Il est impossible d'avoir de la vertu sans religion. Je ne parle pas des vertus de théâtre qui nous attirent les approbations du public, par des moyens souvent si méprisables, qu'on peut bien les regarder comme des vices. Les païens eux-mêmes les ont tournées en ridicule. Voyez ce qu'en dit Marc-Aurèle. J'entends par vertu, le bien qu'on fait aux hommes sans espoir de récompense de leur part, et souvent aux dépens de sa fortune, et même de sa réputation. Analysez tous les traits de vertu qui vous ont paru frappants; il n'y en a aucun qui ne vous montre la Divinité, éloignée ou présente. J'en citerai un peu connu, et, par son obscurité même, bien loyal.

Dans la dernière guerre d'Allemagne, un capitaine de cavalerie est commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de sa compagnie, et se rend dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire, où on ne voyait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane; il y frappe; il en sort un vieux hernouten à barbe blanche. « Mon père, lui dit » l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire » fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, » reprit l'hernouten. Ce bon homme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après un quart-d'heure

de marche, ils trouvent un beau champ d'orge : « Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez un moment, lui dit son conducteur, vous serez » content. » Ils continuent à marcher, et ils arrivent, à un quart de lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : « Mon père, vous nous » avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier » champ valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, » monsieur, reprit le bon vieillard, mais il n'était pas » à moi. »

Ce trait va au cœur. Je défie un athée d'en faire un semblable. J'observerai que les hernoutens sont une espèce de quakers, répandus dans quelques cantons de l'Allemagne. Quelques théologiens ont écrit que les hérétiques n'étaient pas capables de vertu, et que leur vertu était sans mérite. Comme je ne suis pas théologien, je ne m'engagerai point dans cette discussion métaphysique, quoique j'eusse à opposer à leur opinion le sentiment de saint Jérôme, et même celui de saint Pierre, par rapport aux païens, lorsque celui-ci dit au centenier Corneille : « En vérité, je » vois bien que Dieu n'a point d'égard aux diverses » conditions des personnes, mais qu'en toute nation, » celui qui le craint, et dont les œuvres sont justes, » lui est agréable. * » Mais je voudrais bien savoir ce que ces théologiens pensent de la charité du Samari-

* Actes des Apôtres, chap. x, ℣ 34 et 35.

tain qui était un schismatique. Il me semble qu'ils n'ont rien à objecter au jugement de Jésus-Christ. Comme la simplicité et la profondeur de ses réponses divines, font un contraste admirable avec la mauvaise foi et les subtilités des docteurs de ce temps-là, je vais rapporter ce trait de l'Évangile tout entier.

« Alors un docteur de la loi se levant, lui dit pour » le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour pos- » séder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Qu'y a- » t-il d'écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous ? Il lui répon- » dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout » votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces » et de tout votre esprit, et votre prochain comme » vous-même. Jésus lui dit : Vous avez très-bien ré- » pondu ; faites cela et vous vivrez. Mais cet homme » voulant faire paraître qu'il était juste, dit à Jésus : » Et qui est mon prochain ? Et Jésus prenant la pa- » role, lui dit : Un homme qui descendait de Jéru- » salem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs » qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en » allèrent, le laissant à demi mort. Il arriva ensuite qu'un » prêtre descendit par le même chemin, lequel l'ayant » aperçu, passa outre. Un lévite qui vint aussi au même » lieu, l'ayant considéré, passa outre encore. Mais un » Samaritain passant son chemin, vint à l'endroit où » était cet homme, et l'ayant vu, il en fut touché de » compassion. Il s'approcha donc de lui, il versa de » l'huile et du vin dans ses plaies et les banda ; et » l'ayant mis sur son cheval, il l'amena dans l'hôtel- » lerie et eut soin de lui. Le lendemain, il tira deux

» deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez bien » soin de cet homme; et tout ce que vous dépenserez » de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de » ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de » celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le doc- » teur lui répondit : Celui qui a exercé la miséricorde » envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de » même. »

Je me garderai bien d'ajouter ici aucune réflexion. J'observerai seulement que l'action du Samaritain est bien supérieure à celle de l'hernouten; car, quoique le second fasse un plus grand sacrifice, il y est en quelque sorte déterminé par la force : il fallait qu'il y eût un champ fourragé. Mais le Samaritain obéit entièrement aux impulsions de l'humanité. Son action est libre et sa charité gratuite. Ce trait, comme tous ceux de l'Évangile, renferme en peu de mots une foule d'instructions lumineuses sur le second de nos devoirs. Il serait impossible de les remplacer par d'autres, imaginés même à plaisir. Pesez toutes les circonstances de la charité inquiète du Samaritain. Il panse les plaies d'un malheureux; il le met sur son propre cheval; il expose sa vie en s'arrêtant et allant à pied dans un lieu fréquenté par les voleurs. Il pourvoit ensuite dans l'hôtellerie, aux besoins tant présents que futurs de cet infortuné, et il continue sa route sans rien attendre de sa reconnaissance.

17 PAGE 294.

Plutarque remarque qu'Alexandre ne se livra au désordre qui souilla la fin de son auguste carrière, que parce qu'il se crut abandonné des dieux. Non-seulement ce sentiment cause nos maux, quand il disparaît de nos plaisirs; mais quand, par l'effet de nos passions ou de nos institutions qui pervertissent les lois naturelles, il se porte sur nos maux mêmes. Ainsi, par exemple, quand après avoir donné des lois mécaniques aux opérations de notre ame, nous venons à porter sur nos maux physiques et passagers le sentiment de l'infini, c'est alors que par une juste réaction, notre misère devient insupportable. Je n'ai esquissé que faiblement l'action des deux principes de l'homme; mais à quelque sensation de douleur ou de plaisir qu'on veuille les appliquer, on sentira la différence de leur nature et leur réaction perpétuelle.

A propos d'Alexandre abandonné des dieux, je serais surpris que l'expression de cette situation n'eût pas inspiré le génie de quelque artiste de la Grèce. Voici ce que je trouve à ce sujet dans Addisson : « Il » y a dans la même galerie (à Florence) un beau buste » d'Alexandre-le-Grand, le visage tourné vers le ciel, » avec un certain air noble de chagrin et de déplaisir. » J'ai vu deux ou trois anciens bustes d'Alexandre, » du même air et de la même posture; et je suis porté » à croire que le sculpteur avait dans l'esprit, ou le

» conquérant pleurant pour de nouveaux mondes, ou » quelques autres circonstances semblables de son his- » toire. * » Je pense que la circonstance de l'histoire d'Alexandre, à laquelle il faut rapporter ces bustes, est celle où il se plaint aux dieux de l'avoir abandonné. Je ne doute pas qu'elle n'eût fixé l'excellent jugement d'Addisson, s'il se fût rappelé l'observation de Plutarque.

* Addisson, Voyage d'Italie, tome IV de Misson., pages 293 et 294.

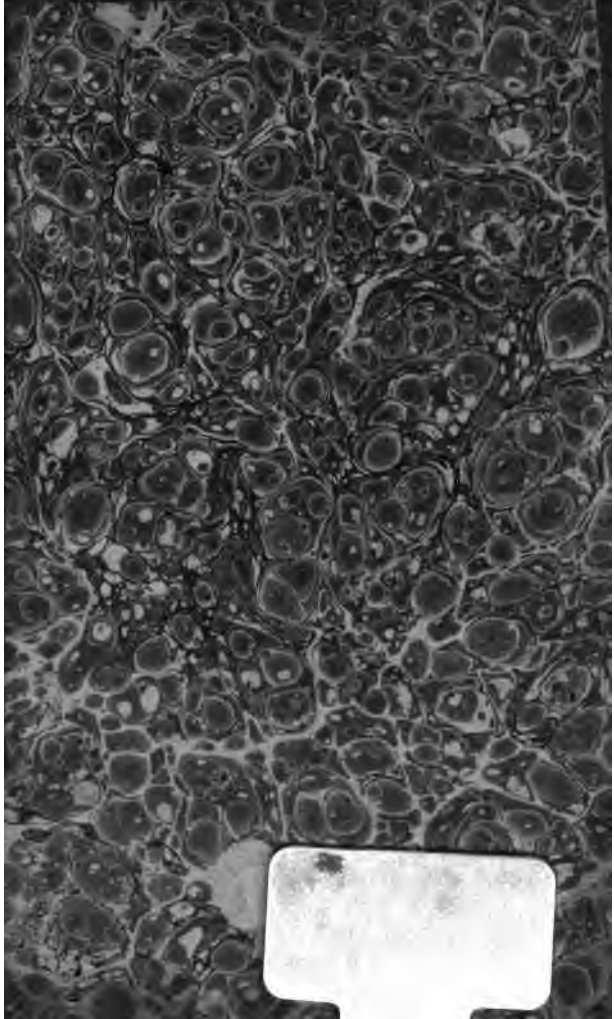
FIN DES NOTES DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES ÉTUDES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE L'ÉTUDE XI. Application de quelques lois générales de la nature aux plantes . . . . . page 1
Harmonies animales des plantes . . . . . *ibid.*
Harmonies humaines des plantes 50
Des harmonies élémentaires des plantes, par rapport à l'homme . . . . . *ibid.*
Harmonies végétales des plantes avec l'homme. 67
Harmonies animales des plantes avec l'homme. 77
Harmonies humaines ou alimentaires des plantes. 82
ÉTUDE XII. De quelques lois morales de la nature 125
Faiblesse de la raison. Du sentiment; preuves de la Divinité et de l'immortalité de l'ame par le sentiment. . . . . *ibid.*
Des sensations physiques 167
Du goût 169
De l'odorat 171
De la vue 173
De l'ouïe 184
Du toucher. 192

521687

Des sentiments de l'ame, et premièrement des affections de l'esprit. 197
Du sentiment de l'innocence 202
De la pitié 203
De l'amour de la patrie 206
Du sentiment de l'admiration. 209
Du merveilleux. 211
Plaisir du mystère 214
Plaisir de l'ignorance. 215
Du sentiment de la mélancolie 222
Plaisir de la ruine 226
Plaisir des tombeaux 238
Ruines de la nature. 244
Plaisir de la solitude 246
Du sentiment de l'amour. 247
De quelques autres sentiments de la Divinité, et entre autres de celui de la vertu. . 278
NOTES DE L'AUTEUR 296

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME DES ÉTUDES.